

U d/of OTTAWA



39003002327095



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ASPECTS

ET

FIGURES de FEMMES

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

- Les Poèmes de mes soirs, poésies (L. Vanier, édit.)..... 1 vol.
 La Maison d'Exil, poésies (Mercure de France)..... 1 vol.

PORTRAITS, RÉCITS

- Portraits français, 1^{re} série, XVIII^e et XIX^e siècles, préface de Paul et Victor Margueritte (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Portraits français, 2^e série, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Le dernier jour de Watteau (E. Sansot et C^{ie}, édit.).... 1 vol.
 Muses et bourgeois de jadis (Mercure de France)..... 1 vol.
 Portraits tendres et pathétiques (Mercure de France).... 1 vol.
 Portraits de sentiment (Mercure de France)..... 1 vol.

ESSAIS, VOYAGES

- Francis Jammes et le sentiment de la nature (*Les Hommes et les idées*) (Mercure de France)..... 1 vol.
 Dans les jardins et dans les villes (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Sites et personnages, préface de André Hallays (Bernard Grasset, édit.)..... 1 vol.
 La Fontaine, textes choisis et commentés (*Bibliothèque française*) (Plon, Nourrit et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Pèlerinages de guerre, jadis et de nos jours (Perrin et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Sous l'égide de la Marne, histoire d'une rivière (éditions Bossard)..... 1 vol.
 Villes meurtries de France : Villes du Laonnois et d'Ile-de-France (G. Van Oest et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.

ART

- Chardin (Collection *Les Maîtres de l'Art*) (Plon, Nourrit et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Scènes galantes des Artistes du XVIII^e siècle (H. Piazza et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Watteau et son école (*Bibliothèque de l'Art au XVIII^e siècle*, (G. Van Oest et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 J.-B. Greuze, peintre de la femme et de la jeune fille du XVIII^e siècle (H. Piazza et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.

PUBLIÉ PAR LE MÊME

- Maurice de Guérin : Le Centaure suivi de La Bacchante, ouvrage précédé d'une notice (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 Eugénie de Guérin : Reliquæ, fragments choisis et précédés d'une notice (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.
 M^{me} d'Aulnoy, M^{me} de Murat, M^{lle} de la Force, etc. : Bonnes Fées d'antan, choix de contes avec une introduction et des notes (E. Sansot et C^{ie}, édit.)..... 1 vol.

EDMOND PILON

ASPECTS

ET

FIGURES de FEMMES



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.

Copyright by La Renaissance du Livre, 1919.



PQ
145.8
W6P5
1919

IN MEMORIAM
TEODOR DE WYZEWA
E. P.

AVANT=PROPOS

C'est un plaisir maintenant assez rare, et d'autant plus choisi, celui de goûter un auteur parlant dans un très pur langage français des grâces les plus intimes de la sensibilité française. Ce livre est tout à leur honneur et leur consacre beaucoup d'amour. Il succède à d'autres qui ont depuis longtemps mérité à M. Edmond Pilon la plus sérieuse estime de cette partie privilégiée du public en qui s'est conservée intacte la dilection passionnée des choses de l'ancienne France : et je pense qu'à ce public il n'avait pas encore offert le témoignage d'un art aussi parfait par la mesure, l'harmonie et le don d'évocation.

Issu de la poésie symboliste, de la douloureuse musicalité de Verlaine et de la noble eurythmie de Henri de Régnier, M. Edmond Pilon s'est lentement formé à l'écart, avec modestie, avec scrupule, avec un respect extrême du style : et c'est par degrés que cet écrivain dédaigneux de toute réclame, étranger à tout clan, ne cherchant d'autre récompense que la joie discrète de peindre ce qu'il aimait, est devenu un des hommes de lettres les plus remarquables de notre temps. Pour recourir à ces expressions de jadis qui lui sont si chères, je dirai de lui qu'il peut être appelé « un gentil esprit » et « un honnête homme ». Mais entendez qu'il convient de donner à ces mots toute leur force. Ils s'accordent à une intelligence sans sécheresse, ornée, curieuse de tout avec méthode, éprise de grâce, de tendresse et de beauté, et à un

laborieux qui honore dans toute sa conscience et tout son cœur l'idéal des lettres tel qu'il a illuminé nos grands morts.

M. Edmond Pilon a suivi l'inclination de son goût vers les choses du passé. Elles ont exigé de lui, pour être plus profondément comprises, qu'il ne se contentât pas de la rétrospection de l'imagination et du rêve, et qu'il devînt un historien et un érudit. Il avait d'abord infiniment chéri le paysage de France. Puis, il y avait évoqué quelques figures d'hommes illustres et de femmes délicieuses. La liaison entre les sites et les figures lui est ensuite apparue, comme à un bon peintre soucieux de composer. Et cela l'a conduit à étudier chaque personnage et à l'unir étroitement aux autres. Il est arrivé ainsi à un art très personnel, dont je le considère comme un véritable maître, un art où tout est vivant, où le poète domine toujours son thème, où le détail d'histoire, légèrement et sûrement donné, s'insère avec tact pour concourir à l'ensemble, et dont le résultat est exquis sans mièvrerie, savant sans pédantisme, habile sans vaine virtuosité. Je ne peux comparer de telles compositions qu'aux beaux essais de l'Anglais Walter Pater sur la Renaissance, et cet éloge a du moins pour moi le plus grand prix. Mais encore Pater était-il un esthéticien qui exprimait son amour pour une patrie spirituelle étrangère à sa race. M. Edmond Pilon est un Français d'élite qui parle de son pays, et cela lui donne une aisance qu'aucun raffinement de style ne peut assurer à un homme scrutant un pays où il n'est pas né.

En même temps qu'au cours des années M. Edmond Pilon, silencieusement, disciplinait ses curiosités et s'imposait un labeur méthodique jusqu'à acquérir et classer une somme de connaissances que très peu de nos confrères possèdent aujourd'hui, il perfectionnait son art d'exprimer. Il faut vingt ans pour se sentir à peu près assuré d'écrire en bon français : et je me hâte d'ajouter qu'on n'a jamais fini

d'apprendre, mais enfin je crois ne rien exagérer quant à la durée de ces « années d'apprentissage », pour quiconque prend la chose à cœur et ne considère pas le métier d'écrivain comme un moyen de gagner de l'argent, un prétexte à se pavaner et à jeter de la poudre aux yeux. M. Edmond Pilon a appris. Il n'a pas éprouvé ce maudit désir d'être original avant de rien savoir qui a gâté tant de jeunes gens et a, notamment, conduit tant de nos peintres et la peinture elle-même à l'inquiétante dégénérescence technique où nous les voyons. M. Edmond Pilon a commencé par écrire en imitant le style de ses modèles. « Il les a donc pastichés? me dira-t-on. Vous lui faites là un singulier compliment! » Pas du tout. Un pastiche se fait soit par malice, soit par improbité et impuissance artificieuse. M. Edmond Pilon a imité comme les plus grands peintres ont fait des copies, pour saisir les mécanismes secrets et en prendre exemple. Il a composé des tableaux dans le style des écrivains du temps qu'il peignait, pour mieux s'identifier à leur âme. Il a essayé de penser et de dire comme ils eussent pensé et dit eux-mêmes, pour parvenir à une totale unité dans l'évocation. Il n'est pas un maître véritable qui, à ses débuts, ait procédé autrement. Mais, à mesure que M. Edmond Pilon travaillait, les imitations trop nettes s'atténuaient, ses façons d'exprimer s'attestaient plus personnelles. Nourri de nos classiques, il devenait fort, et capable d'un langage à la fois traditionnel et neuf.

Aujourd'hui, il a sa forme. C'est un délice de le lire. A quelque page qu'on ouvre son livre, on reste étonné et ravi par des qualités qui ne sont ni anciennes ni modernes, mais françaises de tous les temps, sans que pourtant rien « sente le bouquin », sans que rien décèle le lexicologue, le grammairien, l'étymologiste, le technologue, l'érudit de dialectes et de sémantique. L'artiste a effacé toutes les traces

de son long et scrupuleux travail. Son parler est le doux parler de France, riant, souple, harmonieux, subtil, diapré de fleurs fines et de fins reflets, comme cette rivière de Marne dont il a célébré la lente beauté avec tant de poésie, d'esprit, et de frémissante adoration pour le génie de l'Ile-de-France.

Les ouvrages de M. Edmond Pilon sont déjà nombreux. Ils sont les chants d'un vaste poème décoratif à la gloire de notre pays, et il les a peuplés peu à peu d'un monde de « portraits tendres et pathétiques » selon le titre d'un de ses recueils. Il a commenté la vie et l'art de Chardin, de Watteau et de Greuze en trois volumes qui le placent, pour l'érudition et la compréhension, au tout premier rang des critiques d'art modernes dignes de ce nom. Son morceau sur Le dernier jour de Watteau est un chef-d'œuvre. C'en est un autre que celui sur Le voyage de La Fontaine ; un autre que celui sur l'assassinat de Madame de Brézé ; un autre que celui sur la vie de Daniel de Foe. Et je dis « chefs-d'œuvre » en prétendant être pleinement conscient de la responsabilité d'écrire une telle expression malgré l'usage si déréglé qu'on en a fait. M. Edmond Pilon connaît à fond les XVII^e et XVIII^e siècles et, ce qui est mieux, il les ressent, il les vit, il sait que là s'unirent les beautés culminantes de la France. Il a été sensible à la nostalgie des « Isles » telle qu'elle s'est transmise des temps de Cook aux temps de Chateaubriand. Il a été sensible au romantisme et plein de pitié délicate pour ses « muses plaintives » et ses héros malheureux. Tout ce qui a touché Barrès, Henri de Régnier, Francis Jammes, Mme de Noailles, l'a touché, mais son originalité de sentiment et de forme demeure entière : il est « passéiste » avec vénération, mais avec le sourire de la vie. Il ne refuse pas son temps pour se réfugier parmi des ombres. Pour lui, tout cela c'est la France, et ces ombres nous animent et nous assistent. En 1914, elles ont

combattu avec nous aux champs de la Marne, elles ont formé l'armée invisible qui, auprès de l'autre, a arrêté les Barbares.

L'œuvre de ce rare, docte, pur et généreux écrivain est tout entière un acte de foi. La relire, c'est se remémorer toutes les grandeurs et tous les charmes de notre race, et je ne proposerais pas de meilleur modèle à un étranger délicat, soucieux de s'initier au sens le plus fin du génie de la France. Elle compose dans le scrupule de l'histoire un conte de fées « qui est arrivé ». Elle captive et invite au rêve par la magie de la langue, la légèreté de la trame, l'esprit, le piquant, l'ironie et la mélancolie. Elle est due à un être pour qui la beauté a un sens et à qui elle sert d'optimisme, heureux des paysages et des femmes, curieux, amusé, ému, devenu un maître par sa faculté d'aimer.

Je m'aperçois que le désir de rendre franchement et simplement justice à M. Edmond Pilon m'a presque fait risquer de fatiguer la patience du lecteur : il attendait de moi une préface au présent livre, on avait bien voulu me la demander et je n'ai encore rien dit de mon sujet. Cela prouve, à ma confusion, que je compose aussi mal que M. Edmond Pilon compose bien, et que le souci d'essayer le portrait de ce portraitiste m'a égaré. Il est bien tard pour revenir à ce livre lui-même, et il n'a, au fond, guère plus à être présenté que son auteur. Toutes les qualités de M. Edmond Pilon s'y concentrent, et il y atteint, me semble-t-il, plus heureusement, plus fortement que jamais, à l'unité dans la diversité. C'est ce qui est le propre d'un poète, lorsqu'il a été amené à être mémorialiste, érudit, historien, biographe : tous ces aspects interchangeable de son talent le ramènent à la seule chose qui contente vraiment son âme. Le premier morceau de ce recueil nous dit toute la genèse de la sensibilité de l'auteur, et de quelle exquisite façon !

Il semble que M^{lle} des Œillets, M^{lle} de la Force, Armande Béjart, Manon Le Cler, certaines créoles, certaines Allemandes ayant plu à ce grand et libre sensualiste de Stendhal, les figures imaginées par M. Anatole France, ou celles que peignit M. Ingres et dont M. Edmond Pilon parle avec tant de sagacité critique, soient de provenances et de psychologies aussi diverses que leurs attifements. Cependant elles sont de la même famille, et le fil d'or dont un patient et parfait artiste de lettres les unit ne saurait se rompre.

Cet artiste, je voudrais que tout le monde l'admirât comme je le fais, et qu'il fût partout vanté et remercié pour les joies spirituelles qu'il nous donne. Mais je me défends d'insinuer par là que, malgré une réputation sérieusement confirmée par tous les bons connaisseurs, il n'est point encore à sa vraie place. D'abord, quand tout le public de qualité dit d'un artiste qu'il n'a pas la place qu'il mériterait, cet artiste a par cet aveu même sa place, et très belle, et la plus digne de lui : il y a tant et trop d'écrivains dont chacun s'exclame qu'ils ont la place qu'ils ne méritent pas ! Et puis, un artiste de ce savoir et de ce rang va droit aux cœurs et aux esprits créés pour l'apprécier et l'aimer. Et quelle récompense n'a-t-il pas reçue d'abord de lui-même ! Il a beaucoup travaillé et semble écrire et peindre pour se divertir. Il se plaît dans le commerce des plus jolies et des plus touchantes choses, dont son goût sagace a su extraire toutes les joies. Il est paysagiste et peintre de femmes, il passe des musées à la nature, il garde dans la maturité l'âme fraîche du jeune poète qu'il fut, et aucune des passions mauvaises de l'arrivisme n'a diminué sa puissance de songe, sa contemplation patiente et pure. Comme l'enfant divin dont parle Novalis, il joue avec les forces et les apparences, et toute la magie de son talent vient du culte de la patrie. La belle et ingénieuse existence ! Elle est riche de toutes les

élégances morales et de toutes les vertus de l'ordre français ; et en ces heures de fiévreux désordres, où tant d'inquiets cherchent pour le tourment de chercher, voici quelqu'un qui est, homme et œuvre, un exemple, quelqu'un qui s'est trouvé. Il a choisi la meilleure part, et il peut être bien tranquille : à de plus bruyants il survivra, dans sa perfection calme. Les théories enflamment, déçoivent et se délaissent, mais les écrivains qui pensent et écrivent bien semblent être tous du même temps. Il y a des pages de M. Edmond Pilon qui dans de longues années apparaîtront aussi fraîches que des pastels de ce grand La Tour dont il est le disciple littéraire, et dont il a fervemment aimé et appris l'art « de descendre au fond des modèles et de les remporter tout entiers ».

CAMILLE MAUCLAIR.

ATALA

OU LES SOUVENIRS D'UN ENFANT

Ce qu'on dit de soi est toujours poésie.

RENAN (*Souvenirs*).

I

C'était dans un petit pensionnat qui était bien humble et dans lequel il y avait peu d'élèves. J'étais à l'âge où l'on voit tout en beau, où le cœur s'éveille, où la fraîcheur des yeux, qui n'a rencontré que la fraîcheur de l'univers, n'a pas encore été souillée par la laideur du monde et la bassesse des actions des hommes.

A ce moment, la nature prenait déjà possession de ma pensée. J'aimais à contempler, par les vitres de l'étude, le grand balancement des peupliers et des chênes ; la senteur du buis des préaux me ravissait à l'instant de l'orage ; durant l'avril, le chant d'un oiseau, en pénétrant par la baie ouverte, au fond du dortoir assoupi, montait dans le silence et m'émerveillait ; mais, l'odeur du lilas, portée sur l'aile des brises, avait presque autant de pouvoir sur mon cœur.

Il me semblait — cette odeur lointaine, légère et comme aérienne — qu'elle venait du parc ainsi que d'un abîme et se répandait partout avec pénétration. Jamais nuits parfumées ne me furent plus heureuses. J'étais bien jeune encore, mais riche de souvenirs et, c'étaient ces souvenirs que j'appelais à moi, des limbes de mon bref passé, tandis

qu'autour de moi le sommeil avait clos les yeux des autres pensionnaires.

Ce n'est pas que ces souvenirs, à l'âge où j'étais parvenu, fussent poignants ou magnifiques ; mais, ils avaient cette nouveauté qui rend tout merveilleux et cette intensité qui provient de la limite de leur nombre. La senteur des grains du cassis écrasés dans ma main, lors d'une dernière promenade dans la campagne, la fraîcheur de l'eau qui coulait sur mes lèvres dans la fontaine, les bras blancs de cette fille qui lavait du linge et se penchait en riant sur l'écume, composaient, au milieu de bien d'autres, quelques-uns de ces souvenirs.

On voit que c'était bien peu et que les enfants, seuls, sont capables de donner du prix à des impressions aussi passagères. C'est qu'alors le cœur est comme une urne vide. Rien n'y a pénétré encore de puissant, de mâle ou de désespéré ; de même qu'à ce moment de la vie la plus brève image suffit pour les yeux, il suffit au cœur de peu d'instantans pour battre. Ce n'est que vers onze ou douze ans que ces battemens commencent à s'accélérer ; alors de simples images, des reflets fugitifs étonnent plus qu'ils ne contentent ; et, dans la nuit plus lourde, au fond du dortoir plus silencieux, la chaleur du sang commence à frapper d'un avertissement la tempe et le pouls de l'enfant ; dans l'odeur du lilas passe une inquiétude et cette inquiétude n'est pas loin de préparer à la connaissance.

M. Dupont-Deslandes, pauvre pion lamentable et touchant, à qui il appartenait de garder notre sommeil autant que de conduire nos études, je dirai comment je me trouvai, bien malgré moi, amené sur le bord du rivage heureux où le garçon qui s'éveille aperçoit, pour la première fois, une ombre ineffable passer dans la lumière et laisser, à sa suite, une odeur divine.

II

Comme à travers le trouble d'un verre dépoli, debout dans mon passé d'enfant, je revois M. Dupont-Deslandes. Grand, roux, pâle et résigné, M. Dupont-Deslandes ressemblait à ces chefs gaulois que l'orgueil des Romains retenait captifs loin de leur nation. Une résignation infinie, une incurable tristesse et le regret d'une vie pauvre et sans grandeur donnaient à sa personne une attitude d'abattement et de consternation.

Indifférent à tout, aux reproches de son directeur comme aux sarcasmes de ses élèves, M. Dupont-Deslandes ne trouvait, durant les heures d'étude, de consolation que dans les travaux de la géographie. Avec une sorte d'envie rageuse, l'âpre et sourd désir de ceux que la nécessité retient à jamais attachés et qui ne peuvent pas quitter l'ombre de leur maison, le pauvre homme ne rêvait que de départs à bord d'illusoires navires, de périples nombreux et d'escales lointaines.

Correspondant de plusieurs petites sociétés savantes, M. Dupont-Deslandes, qui n'avait jamais porté ses pas plus loin que Gonesse et Montmorency, écrivait d'abondance des récits de voyages. Ses lectures étaient toutes exotiques, et c'est ainsi qu'il avait peuplé notre petite bibliothèque d'élèves des récits fictifs de ses explorations. Mais, par un malheur qui tenait de l'ingratitude de sa nature, M. Dupont-Deslandes, dans le regard de qui vivait la nostalgie des mondes les plus merveilleux, ne trouvait pas les mots qui forcent l'attention et donnent aux lecteurs qui franchissent le seuil des livres, le désir d'aller jusqu'au bout du récit. Rien n'était plus insipide que ces écrits où son pauvre esprit, retenu comme un poisson dans le filet, se débattait vainement parmi des forêts sans profondeur, des mers sans mouvement ni

cadence et le désespérant désert d'un style avare et pauvre.

Seuls, parmi ces plaquettes poussiéreuses, ces communications pédantes, quelques tomes dépareillés du *Voyage du jeune Anacharsis*, des *Ruines* et des *Œuvres* de Chateaubriand s'étaient égarés. Et, c'est là l'un des livres que j'eus l'audace de demander, un jour d'étude récréative, en communication à M. Dupont-Deslandes. M. Dupont-Deslandes, surpris, leva vers moi ses yeux larmoyants, fit un geste évasif et nettement me refusa ce que je sollicitais.

Il n'y eut désormais rien au monde que je désirasse avec plus d'ardeur que ce petit tome poussiéreux, à dos déchiré, flétri, piqué de vers, que j'apercevais, comme dans un rayon de gloire, au-dessus du bureau inaccessible.

III

Je me souviens fort bien de ce que faisait M. Dupont-Deslandes ce jour-là.

Il avait relevé le pupitre de son bureau, de façon à s'isoler complètement de la classe et, la tête cachée dans ses mains, se livrait en silence à la lecture d'une vieille liasse de lettres mystérieuses. Plusieurs de ces lettres, nous le savions à force de l'avoir observé, étaient écrites avec une sorte d'encre sympathique, et M. Dupont-Deslandes ne pouvait les déchiffrer qu'après les avoir présentées à la flamme d'une petite lampe qu'il tenait en réserve à cet effet.

Tandis qu'il se livrait à cette tâche difficile, il semblait que notre maître ne fût plus de ce monde ; tout le bruit de l'étude devenait inexistant pour lui. C'est alors, tandis qu'il était disparu, comme enfoui dans les profondeurs de son pupitre, que la classe, autour de lui, prenait un étrange aspect.

Il n'y avait pas, à ce moment curieux, d'élève qui ne simulât de contorsions ou ne se livrât aux mouvements d'une pantomime éperdue. L'élève Toudoux et l'élève Crinbleu notamment se signalaient, parmi les plus pétulants d'entre nous, par leur enthousiasme à mal faire, par les ressources toujours imprévues d'une imagination fertile en grimaces. Se coiffer d'un mouchoir ou d'un casque en papier, se garnir le nez d'un porte-plume et d'un crayon, se retourner les paupières de façon à montrer l'intérieur d'yeux hideux et rouges, voilà quel était le rôle de Toudoux. Crinbleu, plus acrobatique, se haussait sur son pupitre, se croisait les bras et les jambes en un enchevêtrement singulier, se barbouillait le nez avec de l'encre et donnait à ses pitreries une sorte d'expression stupéfiante et simiesque.

Une vague de rire soulevait alors la classe entière. L'hilarité, en courant de banc en banc, se communiquait à tous ces gamins emprisonnés, et ce rire, comme un murmure de petits flots, montait, montait, gagnait jusqu'au bureau de M. Dupont-Deslandes.

D'ordinaire, M. Dupont-Deslandes demeurait fermé à ces bruits extérieurs et continuait de vivre, à la lueur de sa lampe, le drame inconnu de sa correspondance. Mais, il advint que, cette fois-là, dépassant la mesure, Crinbleu et Toudoux, se haussant sur le pied, se défiant l'un l'autre, entreprirent, au moyen de leurs règles, une manière de duel.

Un coup droit, porté par Crinbleu, atteignit Toudoux à l'épaule. Le gaillard, poussé un peu fort, perdit l'équilibre, chancela ; la chute de son corps amena celle de son dictionnaire et de son atlas ; il en résulta un bruit épouvantable et, dans le tumulte que cela fit, M. Dupont-Deslandes leva, du fond de l'ombre, sa tête éplorée de Gaulois malheureux. Notre stupeur fut grande de voir que, le long des joues du pauvre homme, coulaient encore des larmes ; mais, ni Toudoux ni Crinbleu n'avaient le

respect du malheur. Ils partirent d'un grand éclat de rire. C'est ce qui fait que, malgré sa mansuétude, son amour des mappemondes et des lettres intimes, M. Dupont-Deslandes entra dans une rage folle.

Je me rappelle fort bien que Crinbleu et Toudoux, privés tous deux de promenade, furent condamnés à rester enfermés, ce jour-là, dans l'étude. Epris comme je l'étais de lecture, j'obtins alors, sous je ne sais plus quel prétexte, la faveur de rester auprès d'eux...

IV

A peine fûmes-nous seuls que Toudoux, coiffé à la marmotte, entra dans le sommeil. Crinbleu, de qui la curiosité était plus tenace, s'efforça, mais vainement, de faire sauter, d'un coup d'épaule, le pupitre de M. Dupont-Deslandes ; le pupitre résista. Alors Crinbleu, déçu, reporta son dépit du côté de la bibliothèque, à l'aide d'une clé de fortune en fit jouer le ressort ; et c'est ainsi que nous fûmes en présence des livres. La plupart offraient des portraits de sauvages agrémentés des modes les plus exotiques : arêtes de poissons, plumes multicolores, pagnes longs et bariolés, armes meurtrières trempées dans le poison.

Crinbleu raffolait de ces spectacles, et la joie infinie qu'il ressentait à contempler ces figures peintes et barbares était si profonde que la punition qui l'avait frappé devenait, à ce moment, pour lui, une manière de récompense. Pour moi, qui m'attachais moins aux images qu'au texte, je me saisis, pendant que mon camarade était en contemplation devant les merveilles du Pôle ou de l'Equateur, du livre tant désiré, du livre inaccessible qui portait le titre d'*Atala* et sur la première page duquel on voyait l'auteur, M. de Chateaubriand, dans l'attitude de Napoléon, la main droite passée dans le gilet, debout devant la

mer et livrant, au vent brûlant des Florides, un front tourmenté.

Je puis dire que je sus pour la première fois, ce jour-là, ce que c'était qu'un livre ; je puis définir maintenant, après tant d'années, le bouleversement que cela fit dans ma nature. Je n'avais pas, jusqu'alors, conscience qu'on pût écrire des livres pour autre chose que pour instruire ou pour ennuyer. Je ne soupçonnais pas qu'on pût en écrire pour plaire, mais, surtout, je ne concevais pas qu'on pût en composer pour quelque chose de plus doux.

Jusqu'alors, j'avais eu ceci de commun avec M. Dupont-Deslandes que je considérais les atlas comme les plus heureux des ouvrages. On n'a qu'à les contempler, et, sur leurs mers d'azur, à travers les hachures des montagnes, dans la paix des golfes, on prend un plaisir extrême à promener sa pensée mobile. Et — toujours comme M. Dupont-Deslandes — je pensais aussi que les herbiers sont beaux d'où le goût des herbes pressées entre les pages prend, avec le temps, quelque chose de la vieille odeur des noisettes. Mais, M. Dupont-Deslandes couvrait tout cela d'un voile pédagogique opaque ; et, l'aile de la mouette battant sur la mer, la senteur fanée du fenouil des prairies ne semblaient plus vivre ou s'exhaler, après les explications fatigantes que le bonhomme aux crins roux nous donnait de l'univers. Quant à nous suggérer que le regard de l'enfant peut se porter avec surprise et satisfaction ailleurs que sur les plans d'un atlas ou les feuillets d'un herbier, c'était une pensée monstrueuse à laquelle il ne vint jamais à notre maître l'idée de s'arrêter.

Un instant je pensai à la fureur farouche qui ne manquerait pas de secouer les cheveux flambants, les moustaches fauves et toute l'échine dorée du bonhomme, s'il parvenait jamais à surprendre comment, grâce à la complicité criminelle de Crinbleu, j'étais parvenu dans un monde semblable à un paradis et sur le seuil duquel un

cacatoès, suspendu aux branches d'un azaléa, semblait, en battant de l'aile, m'indiquer le chemin défendu de la Savane.

O fleurs séchées, fougères mortes, lianes brisées, comme vous semblâtes alors vivre et rayonner dans les pages du livre ! Splendeur ! Splendeur ! Étonnement d'une nature où l'homme tourmenté marche en comprimant sa poitrine et tremble au parfum d'un être qui n'est pas semblable à lui ! Ravissement ! Ravissement ! Il y avait donc cela que j'ignorais ! Il y avait donc autre chose que des collèges, autre chose que des études, autre chose que tout ce qui existe dans le monde étroit d'une école, autre chose que le plaisir d'un enfant, autre chose ! autre chose !

Quand les légions d'abeilles bourdonnent au fond des bois du Kentucky ou du Tennessee, elles ne font pas plus de bruit que n'en faisait, à ce moment, mon sang en battant dans mes veines. Je voyais le Natchez enchaîné chez les Muscogulges ; je l'entendais qui disait : « *J'étais attaché au pied d'un arbre ; un guerrier veillait impatientement auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine...* » Et peu après, c'était le divin passage : « *Atala écouta ma prière ; comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée...* »

A la lecture de ces mots, le vol des abeilles se fit plus bourdonnant, plus fort. Un voile de feu semblait couvrir ma vue, un souffle ardent gonflait ma poitrine ; je perdais la notion du temps, du lieu ; l'odeur ancienne, l'odeur si fade de noix sèche, de poussière et de vieux livres qui s'échappait à l'ordinaire de l'étude avait fait place à l'enivrant parfum de la forêt ; rien de ce qui m'entourait, ni Toudoux qui ronflait coiffé à la marmotte, les poings sur les yeux, ni Crinbleu agité de surprise et poussant de grands cris à la vue des dessins barbares, n'avait plus le

pouvoir de m'étonner. Mais seulement, devant le vieux tableau noir, au-dessus des pupitres, au-dessus de la ligne des bancs et des encriers, je voyais la fille de Simaghan. Elle avançait en foulant les violettes ; Chactas l'avait couronnée de mauves bleues ; un collier, fait des grains rouges de l'azaléa, entourait son cou délicat. Je la voyais belle et je la sentais nue, je la comprenais rougissante et je la devinais proche ; et pour la première fois, dans un décor morose, au fond d'un petit pensionnat d'enfants, le trouble de la femme entraît dans mon cœur...

Et maintenant, voilà que c'étaient les danseuses de la tribu ! Je ne savais ce qu'admirer le plus de l'œillet de leurs lèvres ou du magnolia de leur chevelure. Cependant qu'elles dansaient, le pompadoura étendait son ombre au-dessus d'elles ; elles tâchaient à s'arracher une baguette de saule ; et, les boutons de leurs seins se choquaient comme ceux des églantiers quand la brise est douce ; sur leurs flancs polis, sur leurs bras ambrés couraient les rayons du jour, et, leurs talons nerveux, en frappant le sol américain, semblaient se disputer la possession des fleurs dont le gazon s'était émaillé pour elles.

Divin spectacle ! Il eût duré longtemps, et longtemps encore je fusse demeuré sous le charme et dans la lumière ; mais, un coup de sifflet strident, parti du préau, vint déchirer mon rêve. Sous la commotion que cela détermina dans l'étude, Crinbleu poussa son grand cri de guerre, referma son livre et, comme il vit que Toudoux, plongé dans le sommeil, demeurait étranger à tout son tumulte, il prit sa vieille grammaire déchiquetée par plus d'un combat, la lança, telle une flèche, du côté du dormeur. Sous le coup, qui lui arriva sur son crâne oblong pareil à quelque œuf poilu, Toudoux releva sa mince figure d'enfant de chœur piquée de petits points roux. Puis, ce furent les pas traînants des élèves, la voix nasillarde et triste de M. Dupont-Deslandes se faisant plus menaçante, plus aigre.

Quand l'étude reprit, je n'étais plus tout à fait le même. Un monde nouveau vivait en moi ; mes mains tremblaient, mon front brûlait, mon souffle même oppressait ma gorge ; et, tandis que, sous ma blouse d'écolier, je glissais à la dérobée le troublant petit livre, il me semblait, tant j'étais ému, sur mon cœur d'enfant cacher mon premier amour d'homme.

UNE INTERPRÈTE DE RACINE

MADemoiselle DES ŒILLETS

Elle garda au théâtre le nom de son mari qui, à la vérité, était un joli nom de comédie.

JAL (*Dict. biographique*).

I

L'AURORE NAISSANTE

Par une sorte de malchance qui tenait de la disgrâce, M. l'abbé de Pure, parti tout d'une traite de son logis auprès du Pont-Neuf à l'Hôtel de Bourgogne pour voir jouer la comédie, se heurta, dans la rue du Foin, non loin de celle des Deux-Ecus, à un plat coquin qui, sous prétexte de lui faire hommage d'un petit écrit de sa façon, lui vida sa bourse de quelques livres dix sols. M. l'abbé pesta. Il songea qu'il était quatre heures, que le rideau s'allait lever bientôt sur la tragédie du meilleur, du plus cher de ses compagnons : M. Pierre Corneille.

Depuis huit jours, dans tous les salons, les ruelles et les cabarets, partout où la Muse domine, où se voient les belles et se goûte le vin, ce n'étaient qu'échos, tantôt de critique et tantôt de louange, autour de cette œuvre, de cette *Sophonisbe*, la digne suivante de *Sertorius* ; et rien ne donnait à l'abbé de Pure une joie plus sereine et plus haute que d'escompter le succès de son génial confrère.

Aussi, l'abbé hâtait-il le pas, méditant sur son ami et songeant aux bontés de M. Corneille. « *Outre, lui avait confié ce grand homme, que je serai bien aise d'avoir quelquefois mon tour à l'Hôtel (de Bourgogne), je ne puis manquer à la reine Viriate, à qui j'ai tant d'obligation (1)...* » La reine Viriate, « reine de Lusitanie à présent Portugal », M. l'abbé s'en souvenait tout en bousculant, dans la rue du Foin, les passants lui barrant la voie, ç'avait été, dans *Sertorius*, voici deux années déjà, mademoiselle des Œillets.

Mademoiselle des Œillets ! Le joli nom ! Les jolies fleurs ! Voici qu'en arrivant vis-à-vis de Saint-Eustache, devant la rue du Jour, M. l'abbé de Pure pensait à cette comédienne. Et, il la voyait comme une fleur elle-même, un œillet de l'été, dans ce beau jardin du théâtre où M. Corneille, toujours inspiré et toujours adroit, disposait les rares beautés de son talent.

Justement, à ce moment-là, un clair soleil régnait dans la rue du Jour. M. l'abbé de Pure en goûta le plaisir ; tandis qu'il contournait le logis des Filles Sainte-Agnès, un embarras (2), causé par un fardier placé en travers de la rue, augmenta son retard. Il faillit, dans un groupe de vauriens et de filles de boutique, être assez froissé ; mais — encore qu'homme de Dieu — il joua des coudes ; car, comment ne pas témoigner d'impatience, alors qu'à deux pas, devant le public le plus choisi du monde, allait s'accomplir ce miracle d'une comédienne exquise venant dire, avec le talent de sa façon, les vers les plus beaux qu'ait

(1) *Corneille à l'abbé de Pure.* (Cité par Marty-Laveaux.)

(2) L'auteur savant d'*Ostorius*, M. l'abbé de Pure, était apparemment l'ornement obligé de beaucoup de ces embarras dont souffrait la ville. Boileau, dans sa fameuse satire de 1660 (*les Embarras de Paris*), le dit ouvertement :

... les souris et les rats
 Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure.

composés encore l'homme le plus qualifié pour faire causer les ombres fameuses des Grecs et des Romains?

« *Je lui prête un peu d'amour.* » Voilà les propres mots que M. Corneille, nommant *Sophonisbe*, avait prononcés devant quelques auteurs, en lisant la *Préface* dans laquelle il présente son œuvre au public. Et, comme l'amour est un des rares sentiments qui donnent au théâtre — et particulièrement à la tragédie — sa raison d'enchanter, M. l'abbé de Pure activait sa marche et faisait de grands pas pour atteindre, avant qu'il fût l'heure du lever du rideau, à l'Hôtel de la rue Mauconseil. Bientôt, il y parvint, et déjà, sur l'affiche à fond rouge exposée par les comédiens, il voyait étinceler, à côté des noms de la des Œillets et de la Beauchâteau, ceux non moins agrestes, printaniers et doux de Montfleury, de Floridor et de M. de la Fleur. Cette fois, M. l'abbé, voyant qu'il touchait au but, ralentit l'allure, mais comment parvenir chez MM. de l'Hôtel, quand les gardes de la porte ont peine à faire entrer les plus grands personnages? Et comment pénétrer, tandis que, jusqu'en la rue Pavée, la queue des petites gens en voulant pour quinze sols, se poussait pour prendre place au parterre?

Par bonheur, des auteurs dont c'est le métier d'aller voir les pièces pour en deviser ensuite auprès des grands ou les analyser dans les gazettes, descendaient d'une chaise portée par des Savoyards. M. l'abbé de Pure vit que c'étaient Donneau de Visé et l'abbé d'Aubignac. L'occasion était trop belle pour entrer dans la maison; et nos deux abbés avec le rimeur eurent tôt fait, tant ils y mirent d'audace, à dépasser les courtauds, valets et menu peuple accourus là comme si c'eût été Garguille et Turlupin et non M. Corneille qui tinsent le théâtre et fissent, en marchant sur les mains ou dansant sur un pied, la joie des curieux.

Ainsi poussés, cahotés, pressés jusqu'à n'être plus que les ombres d'eux-mêmes, les trois compagnons pénétrèrent

dant la salle ; et, tout de suite, ils virent que Baptiste, suivant M. Despréaux « le plus habile moucheur de chandelles qui fût au monde », en était seulement avec ses mouchettes à tailler les mèches ; le souffleur n'avait point pris place ; les violons n'avaient pas préludé. Alors, ils eurent le sentiment qu'en se montrant polis, fermes et, s'il le fallait, brutaux, ils parviendraient jusque sur le théâtre ; car, il faut bien le dire, c'était une des inconvénients de ce temps-là que des gens qualifiés tenaient à honneur, en s'asseyant autour de la scène, de se mêler de la comédie et de se donner en spectacle autant que les acteurs.

Déjà, toutes sortes de gens étaient arrivés, s'entassant sur les tabourets. Beaucoup, pour applaudir, avaient mis des gants neufs ; les uns étaient ridiculement engoncés de grands cols, d'habits à canons et de flamberges qui leur pendaient du corps ; les autres, jasant, devisant entre eux, parlaient de tout excepté de la pièce ; et, là, — sous prétexte de l'ordre — se voyaient jusqu'à des mousquetaires fort encombrants de paroles et d'habits, ajoutant aux difficultés de la mise en scène.

Toutefois, le moment vint qu'il fallut commencer le spectacle. Ce fut peu d'instants après qu'on eut posé le décor. M. Corneille, toujours en habit noir et cet air de marchand de Rouen qui faisait sa rusticité, allait au milieu du public, des acteurs et des machinistes. Il donnait des ordres, et le faisait de ce ton modéré, modeste et presque timide dont ce grand homme accompagnait toujours les mots qu'il prononçait. Dans la salle houleuse, complète et comme impatiente, on n'attendait plus que l'entrée de Sophonisbe ; mais, une espèce de sot, tout paré de rubans comme Mascarille et tout aussi ridicule que lui, venait, en arrivant en hâte pour gagner sa place, de se renverser tout du long au milieu des chandelles.

Il en résulta des cris, des rires, voire des menaces de ce fâcheux, car — comme l'a dit Tallemant, cette engeance

est si sotté qu'il ne faut — dans cette manière de jouer les pièces avec le public autour — « qu'un insolent pour tout troubler ».

Pourtant, les violons préludèrent. Il n'y a pas de musique dans *Sophonisbe* ; mais, un air léger, dansant, discret, exprimé sur les cordes, apaise toujours, prédispose au silence et met mieux les gens en état d'écouter. Donneau de Visé le pensait ainsi, l'abbé d'Aubignac de même ; pour M. l'abbé de Pure, étant trop ému, il ne disait rien. Le derrière dépassant à moitié d'un méchant tabouret de paille, il était des plus mal assis ; mais, la grandeur du spectacle qui s'allait jouer devant lui l'occupait déjà et, s'il est vrai qu'en suivant les jeux de la physionomie de M. Despréaux, l'on pouvait surprendre le reflet des passions des acteurs dans les pièces de M. Racine, il en était de même de M. l'abbé de Pure pour M. Corneille. Et, c'était un admirable miroir de tous les jeux de la pièce que ce visage mobile et admiratif de l'honnête abbé !

Enfin, *Sophonisbe* parut. Elle était ce que son rôle exigeait qu'elle fût, c'est-à-dire résignée, modeste, très calme, avec beaucoup de grandeur. Drapée, comme doit l'être la fille d'Asdrubal, dans une longue tunique carthaginoise, coiffée du diadème, elle s'avancait avec toute la majesté qui convenait à son caractère. Il faut dire que le rôle de Syphax, roi de Numidie, était tenu par Montfleury. C'étaient là, mademoiselle des Œilletts et lui, deux partenaires bien faits pour se compléter. A la quatrième scène du premier acte, M. l'abbé de Pure entendit bien que, de tragique, le dialogue entre eux devenait galant. C'est au passage où *Sophonisbe* — rappelant le passé — s'écrie avec une sorte de tristesse et de crainte :

Mais, Seigneur, m'aimez-vous encor ?

à quoi, SYPHAX

Si je vous aime ?

SOPHONISBE

Oui, m'aimez-vous encor, Seigneur ?

SYPHAX

Plus què moi-même.

SOPHONISBE

Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
 Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX

De vos bontés, madame...

C'étaient là des façons de Céladon dont on eût pu croire peu capables des personnages d'un temps si reculé. L'abbé d'Aubignac l'affirmait du moins ; mais Donneau de Visé, conquis par la pièce, entendait ne pas s'en distraire (1) ; et, pour l'abbé de Pure, il était visible, à la façon dont son nez rougissant frémissait, dont ses yeux luisaient et dont toute sa face de bonhomme était tourmentée, qu'il avait atteint aux limites de l'extase et du plaisir. Encore que ce ne fût pas M. Corneille lui-même qui parlât et jouât les rôles, ceux-ci ne laissaient pas d'être tenus avec tout le sentiment qu'exigeaient les caractères si parfaits de cette belle œuvre. Montfleury était un admirable Syphax ; Floridor rayonnait dans Massinisse ; Lelius, véritablement, se trouvait tout entier revivre en M. de la Fleur ; la Beauchâteau, dans Erixe, ne s'était jamais appliquée avec plus d'âme, et, pour la des Œillets, — Donneau de Visé le proclamait à la fin des actes ! — elle était « une des premières actrices du monde ». « *Je ne lui donne point d'éloges parce que, disait-il, je ne lui en pourrais assez donner (2)...* »

Le fait est que, jamais dans aucune des œuvres qu'elle eût jouées jusque-là — pas même dans *Sertorius* — la des Œillets n'eût été élevée à ce degré de puissance. L'application, l'âme et le sentiment qu'elle apportait à jouer *Sopho-*

(1) L'ABBÉ D'AUBIGNAC : *Deux dissertations concernant le poème dramatique en forme de remarques sur deux tragédies de M. Corneille intitulées Sophonisbe et Sertorius envoyées à madame la duchesse de R.* (Paris, 1663).

— DONNEAU DE VISÉ : *Nouvelles nouvelles* (3^e partie, 1663).

(2) DONNEAU DE VISÉ : *Ibid.*

nisbe étaient d'autant plus méritoires que les moyens physiques n'étaient point, chez elle, en sa faveur, ni développés de même que le talent. A la vérité, elle était plus petite que grande, sa taille plus mignonne qu'imposante ; elle n'avait point un de ces visages qui subjuguent et dominant les cœurs rien que du fait de leur beauté ; et, pour son teint, il était celui que La Fontaine a donné à Psyché après la sortie des Enfers ; c'est dire assez qu'il était sombre ; mais quand le sang venait à monter à son visage, cela lui communiquait une chaleur sourde et comme secrète ; pour ses yeux, il est juste de dire qu'ils étaient les plus éloquents qui fussent : tantôt courroucés, d'autres fois surpris, et le plus communément animés d'espoir et de tendresse ; sa bouche, bien que petite et non des mieux taillées, se rachetait, tout autant que le visage, par un coloris frais et charmant. C'était vraiment — sans madrigal — un œillet que cette bouche ; mais, surtout, ce qui faisait d'elle l'objet de la séduction, c'est que c'était par elle, cette bouche délicieuse, que cette comédienne — la plus touchante du monde — exhalait ses sentiments.

Si l'une des vertus principales d'une actrice est de bien dire, l'on peut assurer que mademoiselle des Œillets possédait ce don au degré le plus rare. Il n'y avait rien qu'elle exprimât qui n'émût ; et cela tenait à ce que sa compréhension était absolue et que c'était son âme même qu'elle mettait dans les tirades, son cœur qu'elle plaçait dans les discours. La sensibilité était bien ce qu'il y avait en elle de plus vrai ; le malheur voulait que cette sensibilité, chez la comédienne, fût aiguisée encore par cette sorte de mal sourd, de toux déchirante qui la prenait soudain pour la laisser, pendant de longs moments après, abattue et plaintive. Par une sorte d'ironie assez fréquente au théâtre, il arrivait même que cette sorte de souffrance, de langueur du corps et de l'âme, était peut-être, en mêlant la vérité à la fiction, ce qui procurait au public le plus d'émotion et de plaisir.

Subjugué par la beauté de la pièce, l'ampleur de l'action, la qualité des vers, enfin par tous les mérites qui n'étaient plus tout à fait ceux du *Cid*, d'*Horace*, de *Rodogune*, mais les égalaient d'autre façon, M. l'abbé de Pure suivait avec attention la tragédie. Et, comme c'était un homme d'imagination, ami des lettres et nourri de souvenirs, l'attention extrême qu'il apportait à bien entendre *Sophonisbe* l'amenait, peu à peu, à retrouver l'actrice sous le masque, la femme sous la comédienne. Non seulement c'était *Sophonisbe*, entourée de périls, vivant un grand drame qu'il apercevait ; mais encore c'était simplement la des *Œillets*. M. l'abbé de Pure se rappelait le temps où l'acteur Nicolas Devintz des *Œillets* existait encore. Ce n'était pas un prodige que ce garçon, et la tragédie n'était pas son fait ; son mérite demeurait pourtant d'avoir apporté en dot à sa femme, un beau nom d'été, un joli nom de comédie.

La pièce venait de finir, les acteurs de saluer, M. Corneille de paraître pour entendre les louanges, et les garçons de théâtre de plier le décor et de souffler les chandelles, que le bon abbé de Pure, assis sur sa chaise de paille, entre l'abbé d'Aubignac et M. de Visé, en était encore à méditer sur ce joli nom. Il se souvenait, à propos, d'un rare et beau jardin normand où, naguère, il aimait à se rendre avec M. Corneille. C'était là que celui-ci lui lisait ses vers, à l'ombre d'une tonnelle, en buvant du cidre. Toutes les sortes de plantes étaient assemblées dans ce parterre ; mais surtout les œillets enchantaient le poète. Il est vrai que c'était du temps où le peintre Nicolas Robert peignait déjà de ceux-ci pour la *Guirlande* de Julie d'Angennes ; mais, parmi ces espèces, il en était une que M. Corneille préférait aux autres ; et c'était, au nombre des œillets, l'espèce appelée *Aurore naissante*. Aucune n'était plus digne de servir de signe, ou, si, l'on veut, d'armoirie à la veuve de Nicolas Devintz. Et, l'abbé pensa que c'était aussi une aurore naissante que cette comédienne un peu

fragile, si pathétique, à l'accent plein d'âme et qui remuait l'être rien qu'en parlant et disant des vers.

II

LE BEAU DE NOS JOURS

Il en est de la réputation des grands poètes comme de ces monnaies usées par le frottement des années. Il arrive un temps qu'elles s'effacent et que de jeunes gloires, avant que les anciennes aient cessé tout à fait de pâlir, commencent à briller à leur tour ; ainsi, le front du jeune consul, gravé dans le métal, ne tarde pas — dès la première gloire — à passer sous celui de César.

Par un caprice de la fortune, en un temps où le théâtre était tout dans les lettres, M. Corneille commençait d'éprouver les effets de ce déclin ; et, tandis que Racine, son jeune rival, grandissait dans l'admiration, tout ce qu'il y a de fragile dans une société un peu mondaine, le suffrage des hommes, l'amour des femmes, se détournait du bonhomme rustique pour aller vers l'auteur applaudi d'*Andromaque*.

Pour cette pièce, il en était peu qui fussent plus commentées. Perrault, lors de la représentation de 1667, avait dit qu'elle avait fait « le même bruit à peu près que *le Cid* » ; et, l'intérêt que les passions des personnages avait éveillé dans le public, était, depuis ce temps, si considérable que non seulement les grands, les gazetiers, les poètes n'avaient cessé d'en parler, mais encore les gens du plus petit état. « Cuisinier, cocher, palefrenier, laquais et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille discourir. Je pense même (avait dit Subligny par satire dans *la Folle querelle*) que le chien et le chat s'en mêleront, si cela ne finit bientôt. »

Grâce à la protection de madame Henriette, duchesse d'Orléans, *Andromaque* avait eu l'honneur d'être représentée, par MM. de l'Hôtel de Bourgogne, devant le roi et la reine. A dater de ce jour, il n'y eut personne qui ne fît des louanges de cet ouvrage. M. le Prince, abandonnant ses préventions contre Pyrrhus, avait cédé à cette fougue d'un héros amoureux ; M. Despréaux, qui n'avait point trop goûté, dès l'abord, la scène v de l'acte II entre Pyrrhus et Phoenix, était revenu sur les réserves qu'il avait faites, et le difficile Saint-Évremond, censeur souvent sévère, n'avait pas tardé lui-même à proclamer qu'*Andromaque* « avait bien de l'air des belles choses ».

Il va de soi que cette beauté d'une œuvre à la fois douce et terrible s'augmentait encore du talent des comédiens, de la grâce et de la beauté des comédiennes. Le principal, parmi les acteurs de l'Hôtel qui s'étaient prêtés à jouer cette tragédie, était toujours Floridor, le même que le public avait applaudi, auprès de mademoiselle des Œillets, dans *Sophonisbe*. A vrai dire, Floridor n'était plus jeune. Il y avait tantôt vingt-cinq ans qu'il avait succédé à Belle-rose, à l'Hôtel de Bourgogne, et, cependant, c'était lui qui faisait Pyrrhus. Il y avait là comme une gageure ; mais, cette gageure, il faut bien dire que Floridor l'avait tenue à son honneur. Pas une fois, dans le rôle du fils d'Achille, il n'avait faibli.

Pour le personnage d'Oreste, il avait été réservé à Montfleury de l'interpréter. Ce rôle d'Oreste est bien l'un des plus écrasants de l'œuvre de Racine et même de tout le théâtre français. Il faut beaucoup de force, une puissance peu commune des passions, et cette sorte de violence et de désespoir qui n'appartient qu'aux grandes créations des poètes. L'on ne pouvait pas supposer que Montfleury — que Cyrano avait comparé, tant il était gros, à un muid que l'on ne peut bâtonner en un seul jour — fût en état de donner la mesure à ce personnage. Pourtant, lors des représentations de 1667, toute attente — de ce côté —

fut dépassée : Montfleury se livra corps et âme à sa création. Louis Racine assure même que ce garçon mit tant de lui-même à tenir son rôle et qu'il dépensa tant de force à jouer Oreste qu'il « s'épuisa entièrement » et que ce jeu fut la cause de sa mort.

Pour les femmes, il n'est pas de prouesses que les scènes si touchantes et si vives d'*Andromaque* ne les missent en état d'accomplir. L'on sait que la du Parc parut, dans cette œuvre, pour la première fois, dans un très grand rôle. C'était cette même personne que Racine avait arrachée au cœur du vieux Corneille en même temps qu'il l'enlevait au théâtre de Molière. Mais Molière lui-même l'avait enlevée au comédien Gros-René son mari, et c'est ainsi que la du Parc, allant de l'un à l'autre, s'était rapprochée de Racine.

En vérité, il y avait peu de filles au théâtre qui fussent alors mieux en mesure de plaire. Il semble que, parmi tous les charmes dont elle disposait pour régner, ce fût — chez la du Parc — le teint qui enchantât d'abord. Corneille âgé, mais tout brûlant de ce feu qu'il devait un jour faire luire dans *Psyché* d'un rayon final, proclame dans une *Élégie* ce que l'éclat de ce teint avait d'impérieux. « Je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante », lui avait dit Molière dans son *Impromptu*, alors qu'elle en était toujours à jouer, dans la troupe de Poquelin, les « marquises façonnées ». Mais, dès l'instant où l'on se mettait à regarder mademoiselle du Parc, ce n'était pas son teint seulement qui plaisait. C'était également sa taille, « grande, bien faite », propre à étonner Boileau, c'était ce « port de reine » qu'a vanté Robinet, et, surtout, c'étaient ces autres charmes : un front bien fait, le nez petit, mais droit et pur, le menton façonné par les plis du rire et de la coquetterie, un ovale exquis du visage, « les lèvres d'une couleur de feu surprenante » (MOLIÈRE), enfin des yeux à ne pas le céder aux plus vifs.

Dans le rôle de la Troyenne *Andromaque*, mademoiselle

du Parc, que Racine — qui la voulait parfaite — avait fait répéter « comme une écolière », s'était montrée bien au-dessus de ce qu'on pouvait attendre de son talent. Il est vrai de dire que les autres vertus de sa personne plaidaient beaucoup pour elle et que, là où elle eût pu sembler faible, il n'y a pas d'indulgence que n'eussent gagnée sa façon languissante et comme éperdue de déclamer, le tourment d'un état qui la faisait plus belle et toutes les autres séductions de sa figure. A la voir, à l'entendre, on avait bien le sentiment que c'était de sa beauté autant que de son talent que jouait mademoiselle du Parc ; mais mademoiselle des Œillets, à qui revenait l'honneur si périlleux de jouer le rôle d'Hermione, ne disposait pas des mêmes dons de Vénus. Et c'était seulement par les moyens de l'âme que cette rare actrice devait provoquer la surprise, éveiller l'intérêt et donner aux passions de son personnage cette sorte de feu sourd fait pour tout consumer.

Entre tant de belles scènes qui font d'*Andromaque* une des tragédies d'amour et de vérité les plus accomplies de tout le théâtre, il en est une qui permit au public de comparer les comédiennes et d'opposer leurs mérites ; c'est cette scène IV de l'acte III où l'on voit la veuve d'Hector se porter sur le théâtre au-devant de sa rivale, et, se faisant suppliante, s'efforcer de la fléchir. Mademoiselle du Parc eut bien de la peine à trouver l'accent qui convînt à cette situation. Il ne parut pas qu'elle témoignât d'assez de détresse, ni se montrât assez plaintive. Mademoiselle des Œillets, dans sa dure réplique :

Je conçois vos douleurs ; mais un devoir austère
Quand mon père a parlé m'ordonne de me taire...

sembla beaucoup plus près de la réalité de cette scène pénible. Le public éprouva bientôt, à cette différence, que mademoiselle du Parc, trop fière de sa beauté, ne s'abandonnait pas assez librement à son personnage. Mademoi-

selle des Œillets, par contre, s'efforçait de communiquer au sien quelque chose de l'ardeur et de la violence dont elle était elle-même et tout naturellement animée. Coquette avec Oreste, jalouse avec Pyrrhus, il semblait que son âme, portée au comble de l'exaltation, ne fût plus à même que d'aimer ou de maudire. Sur ce beau fond de théâtre où le décor est « un palais à colonnes et, dans le fond, une mer avec des vaisseaux », elle ne cessa d'être cette possédée de la passion, cette « femme damnée » dont devait parler M. Lemaître et qui dressa d'Hermione, bien avant que naquît Phèdre, une image brûlante.

Corneille, et c'est là l'un de ses torts aux yeux de bien des femmes, tenait pour assuré « que l'amour est une passion trop chargée de faiblesse » ; mais, avec Racine, il n'y avait pas à redouter un préjugé aussi farouche. Mademoiselle des Œillets avait vivement senti, dès les répétitions, que d'un bout à l'autre d'*Andromaque*, l'amour est le maître. En acceptant de jouer le personnage de la fille d'Hélène il fallait que — pendant cinq actes — elle donnât au public l'illusion de cette passion. Et, c'est bien là qu'était le danger pour une personne aussi fragile, de cœur sensible et de santé peu forte.

A la représentation de 1667, elle n'avait pas laissé de paraître tendre à certains endroits, à d'autres — plus ardents et brutaux — assez embarrassée. Mais, depuis six mois, elle avait si bien travaillé son rôle et s'était approchée de si près du degré de la perfection qu'à la représentation de l'été de 1668, donnée à Versailles, l'on connut tout de suite qu'elle se dépassait. Venue depuis Paris, en coche, avec Boileau, Furetière et le chevalier de Nantouillet, elle avait étonné l'un et l'autre de ses compagnons de route par l'intelligence avec laquelle elle avait parlé sur la tragédie d'*Andromaque* ; mais cela n'était que le prélude ou, si l'on veut, l'argument ; et dès que ces messieurs, admis à la représentation, l'eurent entendue déclamer, pendant un

acte ou deux, ils ne purent faire taire leur surprise et leur enthousiasme.

M. de Saint-Evremond avait tenu longtemps pour acquis que, dans *Andromaque*, tout « ce qui doit être tendre n'est que doux ». Mais c'était un beau démenti que lui donnait la des Œilletts. Sa tendresse, sa douceur ne ressemblaient plus que de loin à ces sentiments ; son emportement, ses imprécations, ses menaces, ses cris et même ses larmes, tout cela — tant elle y mettait de vérité — ne paraissait plus appartenir au théâtre ; mais la vie elle-même, mais la passion, mais l'amour, dans tout ce qu'ils offrent de terrible et de dominateur, semblaient s'être emparés de cette femme fragile et la possédaient. « Cela, disait Boileau à MM. Furetière et de Nantouillet, tous trois rassemblés dans la coulisse et masqués par un décor, tient vraiment à cette particularité que c'est le sang d'Hélène qui bat dans le cœur d'Hermione et communie à la des Œilletts ce sentiment et cette puissance. Ah ! la rare interprète qu'a rencontrée là monsieur Racine...

— Il en est, pour l'auteur d'*Andromaque*, une plus rare et plus belle encore ! » répondit M. Furetière, toujours perspicace et qui commençait à démêler quelque chose d'humain dans les souffrances de la des Œilletts.

A ce moment, et dans l'ombre du théâtre, alors que le rideau venait de se fermer sur le troisième acte, ils virent à deux pas d'eux venir mademoiselle du Parc. Racine, marchant à ses côtés, lui tenait la main ; et, cette petite main, comme pour la remercier d'être à la fois si fine, si blanche et si légère, le poète en baisait doucement les doigts un à un. Mais mademoiselle des Œilletts, dans le même instant, sortait aussi du théâtre ; elle avait vu Racine et mademoiselle du Parc s'éloigner de la scène. Appuyée sur le mur de toile peinte qui figurait le palais à colonnes et la mer avec des vaisseaux, elle contemplait, le cœur battant, le départ de sa rivale. Alors MM. Boileau et de Nantouillet virent bien, à la lueur des chandelles disposées un peu partout,

que le regard jeté par la comédienne sur le couple heureux était le même que — durant trois actes — Hermione avait posé déjà sur Pyrrhus et sur Andromaque.

A peine cependant la Troyenne avec son poète s'étaient-ils éloignés qu'il fallut presque aussitôt qu'ils revinssent. Le roi avait fait dire, par un nécessaire, qu'il avait conseil. Par déférence toutefois pour M. Racine, il ne voulait point quitter le théâtre avant d'avoir entendu le dénouement. Floridor, en qualité de doyen, dirigeait la représentation ; c'est lui qui fit rappeler en hâte mesdames et messieurs de l'Hôtel de Bourgogne. Bientôt la scène s'éclaira ; l'on entendit le bruit que les spectateurs faisaient, en regagnant leur place, les uns de leur épée, les autres de leurs gants et de leurs chapeaux. Le silence s'établit ; puis, la voix d'Andromaque s'éleva, alternant avec celle de Céphise. C'était une voix accablée, triste et comme amoureuse, une voix à percer le cœur tant elle était douce. Seule, la voix d'Hermione avait une puissance capable de la dépasser ; mais, c'était la voix de la passion et de la jalousie, une voix chargée d'orage et de désespoir. MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet n'en perçurent pas les accents sans frémir. La scène des reproches, qu'on joua bientôt, leur fit surtout voir que c'était moins à Pyrrhus qu'à l'auteur de la pièce que s'adressait, sous le nom d'Hermione, mademoiselle des Œillets :

Perfide ! je le voi,

Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne :
 Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux
 Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée :
 Va profaner des dieux la majesté sacrée.
 Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
 Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
 Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ;
 Va, cours ; mais crains encor d'y trouver Hermione...

L'emportement, l'éclat et la fureur que mademoiselle des Œillets, comme s'arrachant l'âme, avait mis dans ces vers, venaient — une fois de plus — d'assurer le triomphe de la tragédie. Le parterre frémissant (le roi et les princes debout) s'était levé tout entier, mêlant dans des applaudissements longuement répétés, les deux noms de Racine et de la des Œillets.

Cependant, cette actrice, comme brisée par cette scène terrible, n'avait plus qu'à peine la force de saluer. Tremblante, pâle et tout éperdue, elle faisait visiblement, pour ne pas défaillir, un effort suprême. A ce moment, son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet, à qui rien n'échappait de cette agitation, s'en montrèrent alarmés au point qu'à peine le rideau fut-il abaissé, ils vinrent, pour aider à soutenir la comédienne, prêter main forte à Floridor.

Cette prévenance ne fut pas inutile. Une quinte saisit en effet bientôt la des Œillets. Celle-ci toussait comme jamais encore elle n'avait toussé. Un instant, tant elle manifestait de souffrance, il sembla que la mort cherchât à se poser sur elle ; mais cela ne dura pas plus d'un moment : des battements qu'on lui fit dans les mains, l'eau de la reine de Hongrie dont on baigna ses tempes et jusqu'au cordial qu'on l'obligea de boire l'eurent bientôt ranimée. Cependant elle restait d'une pâleur de marbre. De tant d'œillets de jeunesse qui, naguère encore, fleurissaient son visage, il n'en restait qu'un ; et c'était (semblable à ce *Beau de nos jours* écarlate qu'on voit à l'été !) le sang qui, goutte à goutte, montait de son cœur et teignait le fin mouchoir que, convulsivement, elle pressait sur ses lèvres.

III

LE REDOUTÉ TRIOMPHANT

Le décor était le même à peu près que celui que l'on voit au quatrième acte de *Psyché* ; c'est-à-dire qu'au bas du perron précédant le palais, « un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits », se faisait voir, à la découverte. Et ce jardin était bien ce qu'il fallait qu'il fût, dans un temps où le soleil était le maître, où les fleurs se voyaient à profusion dans les parterres, où les bassins d'eau n'étaient plus que des miroirs reflétant un ciel clair et parfaitement pur.

Les rampes de marbre, les caisses avec les ifs, les massifs de verdure, les allées où des dieux rustiques, masqués sous le feuillage, attendent dans le silence et l'immobilité, ajoutaient à ce décor autant d'agrément que de surprise. A chaque pas, c'était une découverte que l'on faisait, tantôt d'un bosquet, tantôt d'un bassin ou d'un labyrinthe. Et M. le chevalier de Nantouillet, que le frottement des poètes avait familiarisé avec le lyrisme, n'était pas sans penser que ces détours du domaine avaient quelque chose de ceux du cœur ; l'amour avait de quoi s'y perdre, et c'était bien ce dont convenaient avec lui MM. Furetière et Despréaux.

A l'endroit dit *Fer-à-cheval*, ces messieurs avaient rencontré MM. d'Olonne et de Créqui, fort en colère d'une épigramme que Racine avait faite contre eux à propos d'*Andromaque* ; M. de Nantouillet disait qu'ils lui avaient paru courroucés à peu près autant qu'Oreste, et, pour MM. Furetière et Boileau, ils en étaient encore à rire. Cependant, le seul nom de Racine avait donné à mademoi-

selle des Œillets une subite rougeur. Il faut dire que cette charmante femme, après le grand effort de la veille, ne s'était pas sentie assez forte pour regagner Paris en coche avec MM. de l'Hôtel. Elle était demeurée à Versailles et, comme c'est là le lieu du monde le plus propre à l'apaisement des maux de l'espèce du sien, elle avait accepté — sur l'avis de Fagon — cette promenade au jardin avec ses amis. Et, comme ces amis étaient aussi ceux de Racine, il y avait là — pour elle — une consolation à bien des souffrances.

Il faut dire qu'à ce moment elle avait dépouillé tout à fait son personnage ; elle n'était plus du tout Hermione, mais la des Œillets. Et l'on pouvait voir que, sans poudre ni fard, sa seule rougeur venait du feu de ses joues. Ses yeux n'avaient plus le même éclat dont ils étincelaient sur le théâtre ; mais un regard chargé de langueur les rendait plus touchants ; pour sa taille, elle semblait aussi flexible qu'à la scène, mais avec une cassure brisée qui faisait mal ; ses mains enfin étaient fines et un peu maigres ; échappées des manchettes de marli, elles offraient quelque chose de fragile et de diaphane ; seul, son teint — bien un peu mat — prenait parfois de la chaleur. C'était quand elle toussait.

A l'entrée du Rond Vert, il y avait une espèce de banc de pierre abrité par un mur de buis taillé à la hauteur d'un homme. M. le chevalier de Nantouillet disposa son manteau dessus et pria la comédienne d'accepter de vouloir bien s'y mettre. Elle le fit volontiers, tentée par la tiédeur de ce bel endroit. C'est l'un de ceux que La Fontaine devait peindre dans son récit des *Amours de Psyché* et, c'est l'un de ceux aussi où ce grand poète devait, par la suite, placer M. Racine sous le nom d'Acante. M. Boileau le savait déjà par le passage que le Bonhomme lui en avait lu. Il en donna mille louanges ; mais ce fut, à son ordinaire, pour soutenir que, quoi qu'écrivît La Fontaine, cela devenait badin, tandis qu'avec Racine l'on était toujours sûr du

sublime. M. Furetière, de son côté, le tenait moins pour assuré. Il dit que cela était si vrai qu'il devait, à son grand regret, les laisser au jardin ayant, au moment même, rendez-vous avec Racine.

L'objet de leur travail était, à ce qu'il assura, une sorte de comédie en vers sur les gens qui plaident. Il y avait quelque temps déjà que tous deux en avaient ébauché l'intrigue, en présence d'un bon vin de Pantin et d'un chapon à l'ail, à ce cabaret du *Mouton blanc* que, précisément, Boileau fréquentait aussi. Par le fait qu'il était fils d'un clerc de conseiller, M. Furetière n'ignorait rien des turlupins de la basoche. Aussi bien Chicaneau, l'Intimé et le juge Dandin étaient des personnages qu'il avait connus. Le rare plaisir de les voir revivre dans la comédie était une sorte de vengeance qu'il se proposait d'exercer ; et, pour ne pas trop différer de se donner ce plaisir, ayant mis le chapeau à la main, il vint se placer devant mademoiselle des Œillets. Celle-ci considéra un instant avec une sorte de trouble cet homme qui s'en allait parler, travailler et, sans doute, plaisanter et rire avec M. Racine. Elle lui tendit la main. M. Furetière, dans sa hâte d'auteur, ne prit pas assez garde que cette petite main, placée dans la sienne, était à peu près glacée. Il la baisa distraitemment, et, déjà, il avait disparu au tournant du Rond Vert, que M. de Nantouillet, se maintenant dans la controverse, soutint avec vigueur que, quoi que Racine composât, il ne pourrait pas désormais surpasser *Andromaque*.

En fait de comédie, M. Despréaux professait, de son côté, pour Molière, une haute estime. Il répondit à M. de Nantouillet, tout en rendant de grands honneurs à Racine, qu'il était douteux que celui-ci égalât jamais, par sa comédie des *Plaideurs*, des ouvrages du genre de *Don Juan* ou du *Misanthrope*. — « Un poète comme monsieur Racine, répliqua M. de Nantouillet, a l'esprit trop rempli des formes d'Euripide et de Virgile. Il n'a que faire de prêter à de bas Normands la plus petite étincelle de son art. »

Un hochement de tête que fit mademoiselle des Œillets sembla au chevalier une approbation. Et c'est ainsi que la conversation, qui n'eût pas dû, par hommage pour elle, s'écarter d'*Andromaque*, y revint au moment même qu'elle faisait mine de s'en éloigner. M. Boileau convint que c'était surtout à Virgile que Racine avait emprunté pour *Andromaque*. Sa Troyenne, fit-il remarquer, semble en quelque sorte vivre déjà dans l'*Enéide*. — « J'aimerais pourtant, dit M. de Nantouillet, que Racine eût demandé un peu plus à Homère. N'oublions pas qu'Hermione (et, dans l'espèce, mademoiselle, dit-il en se tournant vers mademoiselle des Œillets, Hermione, c'est vous!) est la fille d'Hélène, la plus belle des femmes. Homère a parlé d'Hélène en termes si merveilleux qu'il semble bien que ce soit un peu et d'avance le portrait d'Hermione qu'il ait entrepris de peindre... — Je conviens, reconnut M. Despréaux, qu'il y a, dans les accents d'Hermione, une ardeur, une grâce et tout le feu de la passion... — Cela tient apparemment, monsieur, répondit M. de Nantouillet, que, dans le récit d'Homère, Vénus ne semble pas quitter d'un moment Hélène. Rappelez-vous l'endroit où la Déesse, pour venir donner avis à cette princesse que Pâris l'attend, se présente à elle sous les traits d'une « vieille courbée par les années ». Cependant, Vénus n'avait pu réussir à se transformer assez que la plus belle des Grecques ne reconnût, sous le masque, « ce cou d'albâtre et ce sein qui fait naître le désir... » Il y a, vous le voyez, dans les peintures de l'amour qu'Homère a tracées quelque chose de sourd, de fatal et de sombre que n'a jamais Virgile. Et la particularité d'*Andromaque* est, il me semble bien, que monsieur Racine s'y est tenu constamment plus près de Virgile que d'Homère... — Par contre, ajouta M. Despréaux, qu'un pareil dialogue commençait d'échauffer assez, mademoiselle des Œillets, en jouant le rôle de la fille d'Hélène avec cette âme, ce souffle et ce talent que nous avons tous applaudis hier, s'est peut-être approchée davantage de

cette représentation de la passion où la volupté, l'amour et la jalousie, portés au paroxysme, semblent tous trois se confondre en un sentiment... »

En se détournant, comme pour demander à mademoiselle des Œillets si c'était bien là ce qu'elle avait entendu exprimer en jouant Hermione de la façon qu'elle avait fait, M. Despréaux ne fut pas que peu surpris de voir que la jeune femme n'était plus assise à côté d'eux sur le banc. Apparemment que ces images de théâtre, ces souvenirs de la veille et d'autres encore qu'il valait mieux ne pas avouer, recommençaient à la posséder. MM. Despréaux et de Nantouillet comprirent qu'en un tel état un peu de solitude ferait du bien à la comédienne ; c'était pour s'y abandonner mieux que, profitant de l'animation de leur dialogue, elle s'était retirée à l'écart, non loin de leur chemin, dans l'allée de l'Été.

Là, s'étendait, pareille à un gazon frais, une mousseline légère ; et le miroir du bassin, qui s'ouvrait au centre, offrait tant de limpidité, que mademoiselle des Œillets ne tarda pas à voir que sa personne s'y réfléchissait entre les jonquilles. Par une sorte de jeu, elle se rapprocha de ce miroir, se pencha au bord et, bientôt, se prit à considérer, dans l'ovale de l'eau, les traits de son pâle et souffrant visage. Celui-ci, encore qu'il n'eût pas cet éclat qu'on voit aux très belles, montrait une façon de plaire bien délicate ; et c'était en raison même de l'animation que les mouvements de l'âme communiquaient à la physionomie. Ainsi des yeux, qui, chez une autre, n'eussent été qu'agréables, chez elle devenaient tendres ; ils empruntaient ce ton nuancé des narcisses qu'on nomme *œillets de Pâques*. Pour l'éclat de ses lèvres, il offrait la saveur des *œillets de poète* visités des abeilles. Enfin, en achevant de se pencher sur le long miroir, elle considéra, sous un jabot de dentelle à moitié ouvert, que c'étaient aussi des *œillets des prés*, que ses seins agités par un trouble obscur. Et, tout à coup, elle pensa à cette fête, à ce printemps qu'était son nom !

M. le chevalier de Nantouillet n'avait-il pas, devant elle, voici moins d'un moment, évoqué Vénus? Et voilà qu'elle aussi, la comédienne, à qui tant de poètes avaient fait mimer l'amour, elle songeait à celle qui gouverne les dieux et les hommes.

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus...

était-elle prête à dire avec le vieil et amoureux rimeur Joachim du Bellay. Et voilà qu'à son tour, la jeune femme au nom de velours et de caresse, au nom vermeil et poudré d'œillet du printemps, elle faisait du fond du cœur hommage à Vénus !

Sous quels traits, sous quelle forme et dans quelle fiction, comme à l'Opéra, allait-elle paraître, dans l'allée de l'Été; la déesse unique? Voilà ce que se demandait, comme si cette réalisation, comme au temps d'Homère, eût été possible, mademoiselle des Œillets. Rien ne répondit d'abord à cette attente que le léger craquement que faisait un écureuil, sur la cime d'un hêtre en croquant des faînes, le soupir du vent, la plainte du feuillage. Puis ce furent des pas. Mademoiselle des Œillets tressaillit, se releva en hâte et se tourna à moitié dans la direction d'où venait le bruit, c'est-à-dire du côté du Tapis Vert ; mais ceux dont la présence acheva de l'étonner n'étaient ni Vénus ni aucun des dieux ou déesses descendus de l'Olympe ou sortis des bosquets pour la consoler. Seulement vingt-quatre garçons, qui tenant des râteaux, qui tenant des bèches ou des arrosoirs, venaient d'apparaître, sur deux rangs parallèles, au détour du chemin. Ils semblaient, avec leurs tabliers bleus, leurs vêtements de cotonnade et leurs bonnets normands, composer les figures d'un ballet rustique ; mais, en vérité, ce n'étaient là que les vingt-quatre garçons des jardins, au service de M. Le Nostre.

Ces garçons, sur un pas mesuré, ne se furent pas plutôt

approchés des massifs où se voyaient les espèces les plus belles de rosiers et d'œillets, qu'ils commencèrent avec ensemble, les uns à fouiller le sol ou répandre de l'eau, les autres à enlever les feuilles mortes ou les fleurs que le soleil avait flétries. En moins d'un moment, le parterre en devint plus éblouissant qu'il n'avait jamais été. Et, sans un autre spectacle qui se produisit dans le même endroit, mademoiselle des Œillets fût demeurée là, l'esprit perdu de rêve, à considérer le travail de ces jardiniers.

Mais des matelots vénitiens venaient d'apparaître à leur tour. C'étaient les mêmes qui conduisaient — depuis peu — sur le Grand Canal, la galère et les nefes du roi. Ils avançaient, de même que les jardiniers, comme à la parade ; et les vingt-quatre violons de M. Lulli, quand ils se répandent sur le théâtre, ne sont pas ordonnés avec plus d'art que l'étaient, à ce moment, ces fins et nerveux rameurs, le long du gazon, sur le Tapis Vert. En même temps que, l'aviron sur l'épaule, ces garçons des lagunes faisaient le mouvement de se diriger vers le Grand Canal, les jardiniers de M. Le Nostre avaient relevé leurs râteaux et leurs bêches et repris leur marche du côté du Palais. Les uns et les autres allaient dans le sens inverse. Le soleil, qui baignait tout le parc et perçait les cimes, sembla les envelopper un moment de sa gloire ; mademoiselle des Œillets considéra longtemps les uns et les autres ; mais l'été splendide, l'été tentateur était toujours son maître. Et, tandis qu'elle approchait du massif où les œillets alternés composaient une palette à dépasser tout ce que Mignard peut faire, elle ne put résister au désir de cueillir l'un d'eux, d'en aspirer l'arome et d'en baiser le bouquet. Et c'était, parmi les plus incarnats et les plus purs, ce *Redouté triomphant* dont on pouvait dire qu'il était, au-dessus des autres œillets, ce que l'auteur d'*Andromaque*, au théâtre français, était par-dessus ses rivaux...

Quand MM. Despréaux et de Nantouillet, un moment après, non loin des petits Marmousets mutins de Leram-

bert, se trouvèrent rejoints, au long de l'allée en pente, par la comédienne, ils ne manquèrent pas de gronder doucement mademoiselle des Œillets de ce qu'elle s'était échauffée un peu en allant vite. Mais il faut convenir que bien du temps s'était écoulé depuis leur venue et qu'il était tard. Les uns et les autres le comprirent surtout en reconnaissant qu'un homme qui venait à eux, du côté du Palais, en agitant sa canne et levant son chapeau, n'était autre que M. Furetière. — « Eh bien ! monsieur, lui cria M. Despréaux, du plus loin qu'il le vit, avez-vous bien avancé votre ouvrage ? Ces *Plaideurs* plaident-ils aussi bien que vous souhaitiez qu'ils fissent, monsieur Racine et vous ?... — Ah ! ah ! messieurs, répondit, en éclatant de rire, l'auteur du plus bourgeois des romans, ce n'est pas du tout cela que nous avons fait, monsieur Racine et moi, tandis que mademoiselle du Parc... » Mais M. de Nantouillet, comprenant qu'il ne fallait pas que ce nom fût prononcé, frappa M. Furetière du doigt sur l'épaule ; et M. Boileau, comme pour éviter qu'on s'en aperçût : — « Voudrez-vous bien nous dire ce que vous fîtes alors, en place de cette comédie ? — Messieurs, expliqua en rougissant très fort M. Furetière, monsieur Racine a poussé la bonté jusqu'à me lire l'ébauche d'une tragédie en préparation... — Oh ! oh ! s'écria M. de Nantouillet (qui semblait là-dessus moins au fait que M. Boileau), et cette tragédie ? — Messieurs, fit savoir M. Furetière, c'est *Britannicus*... »

Ce titre ne représentait encore, aux yeux de mademoiselle des Œillets, aucune espèce de rôle. Cependant, tandis que, l'œillet sur les lèvres, elle pensait à Racine, elle imaginait qu'il lui faudrait bien — quelque jour — à nouveau, prodiguer une fois de plus ses forces dans cette œuvre, lui donner son être et se livrer — pour la jouer — autant que pour *Andromaque*.

IV

L'AGRÉABLE EN BEAUTÉ

La première représentation de *Britannicus* n'eut, à quelque dix mois de là — le vendredi 13 décembre 1669 — pas le même bonheur que celle d'*Andromaque*. D'abord cette date du vendredi 13 était fatidique, et puis, la concurrence d'un pendu ou plutôt d'un roué lui causa bien du tort. La raison n'en fut pas seulement que ce roué était gentilhomme, mais aussi que les machinations auxquelles il s'était livré contre M. d'Aulnoy, mari de madame d'Aulnoy, l'auteur de *l'Oiseau bleu*, avaient occupé longtemps l'esprit public.

Ce gentilhomme s'appelait M. de Courboyer. L'arrêt du Châtelet le condamnait à périr en Grève ; il va de soi que c'était là, aux yeux de bien des gens, un spectacle à passer celui de l'Hôtel de Bourgogne ; et, comme l'exécution de M. de Courboyer et la première représentation de la tragédie de M. Racine avaient lieu à peu près le même jour et à la même heure, il en résulta une confusion pénible pour les comédiens. Ce n'étaient plus en effet Brécourt, la des Œilletts ou la d'Ennebaut qu'on entendait applaudir dans cette sorte de copie des passions qu'est le théâtre ; mais, ce que la foule voulait connaître, c'était la passion même : c'est-à-dire un homme qui va mourir, et cet autre homme, le bourreau, dans la vérité et dans l'horreur de sa fonction.

Le bourreau, ce jour-là, dans son vrai rôle, fit la nique à Floridor dans celui de Néron ; et c'est Boursault, dans sa nouvelle précieuse d'*Artémise et Poliante*, qui veut bien nous dire que le théâtre de la Grève détourna, dans cette circonstance, des tréteaux de l'Hôtel de Bourgogne, tout ce que la rue Saint-Denis compte de marchands, le Pont

Neuf d'oisifs, et le Marais de beau monde. Ce n'était partout, en effet, en ces trois points de Paris où sévissaient plus qu'en aucun autre le négoce, la malice et l'élégance, qu'une cohue de personnes tenant beaucoup par elles-mêmes à voir la tête que ferait M. de Courboyer avant de mourir.

Les carrosses des spectateurs, venus de ces quartiers à destination de la rue Mauconseil, ne pouvaient plus — dans cette foule — qu'avancer avec toutes sortes de peines. Et ce n'étaient partout, sur la voie publique, malgré le temps d'hiver, que marchands d'orviétan, montreurs de singes, vendeurs d'oublies, de limonade, et jusqu'à des polissons grimant sur les marchepieds et tirant la langue, tant, sans doute, pour se moquer des gens que pour contrefaire la grimace du condamné.

M. Boursault avait bien trop de finesse pour donner, en un pareil jour, la préférence au pendu sur le poète. Il était de ceux pour qui la première représentation d'une œuvre de M. Racine devenait un événement ; et, comme il était lui-même homme de comédie, nourri d'Ésope, d'esprit vif et même galant, « au risque d'avoir l'honneur d'être étouffé par la foule », il fut assez heureux pour forcer l'accès du théâtre. Il n'y fut pas plutôt qu'avec son instinct, à certains chuchotis, frissonnements et bruits sourds partis des points différents de la salle, il démêla bien vite qu'il y avait de la cabale dans l'air. D'abord la présence de M. Corneille, qu'il « aperçut tout seul dans une loge », lui donna à penser.

Encore qu'il fût homme fruste, paisible et tout débonnaire, il n'était pas possible que l'auteur de *Sophonisbe* fût venu là seulement pour applaudir. Il y avait, on s'en souvient, entre M. Racine et lui, un peu plus qu'un différend de théâtre. Le souvenir de mademoiselle du Parc était toujours présent à la mémoire du Normand, et le fait que cette actrice, malgré sa jeunesse, la force de son talent et l'éclat de sa beauté, fût morte dans l'année

même n'empêchait pas M. Corneille de conserver du ressentiment contre l'homme, triomphant et jeune, qui la lui avait prise ; et les « oh ! » et les « ah ! », toutes les sortes de mouvements auxquels se livrait ce spectateur considérable, aux passages de l'œuvre qui lui déplaisaient — et Dieu et Melpomène savent seuls s'ils étaient nombreux ! — ne trahissaient que trop la rancune et le dépit du vieil et vénéré poète.

Furetière, le chevalier de Nantouillet et les autres amis de l'auteur s'efforçaient bien, par le bruit qu'ils menaient en faveur de *Britannicus*, d'apporter un certain désarroi chez les fâcheux ; et, pour M. Despréaux, « admirateur de tous les nobles vers de M. Racine », Boursault nous dit bien qu'il « fit tout ce qu'un véritable ami peut faire pour contribuer au succès de son ouvrage ». Pourtant, cet appui si chaleureux, la faveur dont jouissait dans le public le nom de Racine, les déclarations même de Boursault affirmant qu'il y a, dans cette tragédie, « d'aussi beaux vers qu'on en puisse faire », ne désarmèrent pas les cabaleurs.

Beaucoup allaient partout, se donnant le ridicule de juger. C'était surtout dans Tacite que M. Racine avait emprunté les traits principaux de ses personnages. Mais, les spectateurs — et M. Corneille d'abord — se moquaient bien de cette fidélité de l'auteur à Tacite ! Ils déclaraient tout cela outré, plein d'enflure, insupportable à la scène, et soutinrent que c'était une gageure, dans un temps où le bourreau donnait la mort à M. de Courboyer, d'apitoyer — par de petits moyens — sur celle de *Britannicus* ; enfin, autant de sottises que de mots, moins de jugement que de critique et la partialité la plus évidente.

M. Racine, à ce moment difficile, sentit que le public, son fidèle et puissant public, n'était pas dans la salle et que c'était devant des ennemis — non des spectateurs — que jouaient les comédiens. Dans une extrémité aussi pénible, le poète éprouva du moins, comme un capitaine

qui va perdre la bataille, la consolation de sentir que sa troupe, c'est-à-dire ses interprètes, fidèles à sa fortune, se maintenaient jusqu'au bout dans leur rôle et, malgré tout le bruit, le tumulte et les quolibets, ne se démentaient pas un moment de bien jouer.

Quoi qu'aient insinué les malveillants, il n'était pas dans les moyens de M. Corneille de nuire tout un soir à une personne pour laquelle il avait eu de la gratitude et gardait de l'intérêt. En reconnaissance de ce que mademoiselle des Œillets avait été Sophonisbe, la reine Viriate et quelques autres héroïnes de son théâtre, ce grand homme, vers le milieu de la représentation, apporta quelque tempérament à son humeur. La pièce se releva — de ce fait — un peu vers la fin, et M. Racine s'en montra si touché qu'il n'est pas d'amitié dont il ne témoignât dès lors pour la des Œillets.

Cette pauvre fille vécut là quelques divines heures. On peut dire que, malgré la brûlure de sa poitrine, la fièvre du mal qui l'épuisait, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, inspirée, soutenue par ce regain de douceur et de bonté, elle fut admirable. Au reste, Boursault, qui l'a vue, le proclame hautement : « La des Œillets, qui ouvre la scène en qualité de mère de Néron, et *qui a coutume de charmer tous ceux devant qui elle paraît*, fait mieux qu'elle n'a jamais fait jusqu'à présent (1). » Et cela était si juste, cette perfection était accomplie à un point tel qu'ému lui-même par la grandeur d'un tel effort, Racine (contrairement à ce qu'il avait accoutumé de faire du vivant de la du Parc) ne voulut pas, d'un moment, laisser la comédienne.

L'empressement dont il témoigna dans cette circonstance, la douceur de sa voix, la caresse même de son regard communiquèrent une sorte de puissance et de jeunesse nouvelle à la des Œillets. Il faut dire que, malgré

(1) BOURSAULT : *Artémise et Poliante*, nouvelle (Paris, 1670).

des souffrances qu'elle eut la volonté de faire taire pour n'être plus entièrement qu'à son rôle, cette rare comédienne soutint jusqu'au bout le personnage si tragique d'Agrippine.

Boursault ajoute que la représentation ne finit qu'à « sept heures sonnées » ; mais il ne parle apparemment que de celle de *Britannicus*, car, pour celle de la reconnaissance et de la tendresse, entre le poète et son interprète, elle durait encore qu'il y avait longtemps que M. de Courboyer, sur un autre théâtre, avait été mis en état d'être pendu...

« Agrippine, a dit quelqu'un (M. Lemaître), est une femme belle et encore jeune. » Et ce fut là le miracle de la des Œillets, durant une saison, de donner au public — par son art et par son amour — l'illusion qu'elle était toujours, malgré les années, l'actrice la plus capable d'animer la figure de cette héroïne. « C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer (1) », écrit Racine, de la mère de Néron. Mais, cette expression n'eût jamais pu prendre corps au théâtre ; elle ne se fût jamais réalisée avec grandeur si mademoiselle des Œillets n'eût prêté, à cette création, quelque chose de l'ardeur qui la consumait. Cette ardeur, à vrai dire, ne tenait pas tant à l'âme qu'au corps et, pour peu qu'on examinât un peu la des Œillets, l'on voyait bien que cette pauvre comédienne, comme un astre qui va s'éteindre, jetait là ses derniers feux.

En vain, MM. Boileau, Furetière et de Nantouillet, M. Racine lui-même conseillèrent-ils à la veuve de Nicolas Devintz de se rendre aux eaux de Forges, de quitter, pour une saison, l'Hôtel de Bourgogne : il n'y avait rien qui pût éloigner cette actrice d'un métier qu'elle aimait, d'une scène pour laquelle elle était faite et d'un rôle qu'elle avait créé.

Cet excès de travail, ce dévouement tout exclusif

(1) *Britannicus*, seconde préface.

envers un art qu'elle adorait ne furent pas suffisants à dominer cette nature volontaire. Il fallut encore, pour achever d'abattre une résistance qui semblait vouloir grandir avec le mal, autre chose que le mal même ; et c'est bien ce que donne à penser M. Anatole France quand, dans sa *Vie de Racine*, il écrit qu'« à la rentrée de Pâques 1670, une comédienne qui n'était à Paris que depuis un an, et qui venait d'être engagée à l'Hôtel de Bourgogne, doubla — dans le rôle d'Hermione — la des Œillets malade et près de sa fin. C'était Marie Desmares, femme du comédien Champmeslé. »

Par un effort de résistance qui n'appartient qu'aux grandes âmes et par un défi même à la douleur, mademoiselle des Œillets, que son mal tenait depuis peu de temps éloignée de la scène de la rue Mauconseil, voulut se donner le plaisir amer de venir assister à la répétition — par une autre comédienne — de ce rôle d'Hermione dans lequel elle avait si souvent triomphé. Il faut dire toutefois que, durant la semaine sainte de 1670, son état avait empiré encore. Le jour de la reprise d'*Andromaque*, quand elle parvint au seuil du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, il fallut pour ainsi dire que ses camarades, émus de sa faiblesse, la reçussent dans leurs bras et la conduisissent dans une loge où ils l'étendirent ; mais, aux mains de Floridor, de la d'Ennebaut et de M. de la Fleur, c'était déjà un fardeau léger que la pauvre malade !

Seuls, les grands et beaux yeux, pleins de fièvre et d'exaltation, étincelaient encore comme si tout ce qui restait de vie dans ce corps souffrant se fût concentré dans le regard ; mais, pour l'œillet de la bouche, les œillets des joues, le mal en avait fané la jeunesse, éteint les couleurs ! Des longues manches de marli, sortaient encore les mains, mais ces mains étaient d'une maigreur à ne pas croire ; et pour le corps il en était de même, si bien qu'il apparut, aux yeux de beaucoup de ceux qui la

reconnurent, que c'était moins la des Œillets que l'ombre même de celle-ci qui apparaissait dans cette maison pour venir assister au succès d'une rivale.

A vrai dire, il n'était pas de bruit qu'on ne fît autour de la Desmares. Le fils de Jean Racine a écrit, plus tard, comme pour excuser la passion de son père pour la Champmeslé, que « cette femme n'était point née actrice. La nature ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire ». Mais, ne sont-ce pas là justement des qualités de séduction à toucher les plus difficiles ? La du Parc n'avait pas régné, sur le théâtre et sur les cœurs, par d'autres moyens que ceux-là. Quand mademoiselle Desmares, conduite par son benêt de mari, le comédien Champmeslé, fit son entrée à Paris, à peu près avec autant de pittoresque que les comédiens du *Roman comique* dans la ville du Mans, les plus petits habitués de l'Hôtel connaissaient déjà que la nouvelle venue possédait ces dons de la voix, de la mémoire et de la beauté avoués, un peu plus tard, par Racine le fils ; et, comme c'est une chose mobile qu'un public, que les sentiments en sont prompts et changeants, la curiosité toujours en éveil, le goût et les préférences d'une humeur fantasque, il n'était pas de fête que le parterre ne se préparât à faire à la Champmeslé.

Certes, Racine éprouvait bien quelque appréhension. De M. Despréaux à M. Furetière, et de Brossette à Robinet, accourus pour l'assister dans les soins que nécessitait cette reprise, le poète allait, disant que c'était son malheur que mademoiselle du Parc fût morte et mademoiselle des Œillets malade. Aucune autre comédienne ne se pouvait, selon lui, trouver dans la ville, pas plus au théâtre de la rue Guénégaud qu'à celui de l'Hôtel, qui fût en état d'égaliser la séduction de la première dans *Andromaque*, d'atteindre à la puissance et la sensibilité de la seconde dans le rôle d'Hermione. MM. Furetière et de Nantouillet étaient venus redire, un moment avant

que le spectacle commençât, ces propos à la des Œillets; et c'était une sorte de joie fébrile, de plaisir maladif et cruel que la pauvre femme se donnait à elle-même, évoquant le jour si lointain de Versailles où le succès de son jeu l'obligea de reparaitre, pour remercier le roi et les princes, jusqu'à deux et même trois fois sur le théâtre...

Cependant, dans la salle de la rue Mauconseil, l'on entendait comme un brouhaha; l'on devinait, cette fois, aux mouvements du parterre, les dispositions d'un public acquis par avance au spectacle. Il n'y avait pas, il est vrai, en ce jour de printemps, de gentilhomme à voir pendre et rouer en Grève, et c'était quelque chose de plus plaisant à considérer que le minois piquant et joli de la Desmares!

Madame de Sévigné devait avouer, en un jour d'humeur contre la comédienne, que Desmares était « laide de près »; et la belle Ninon, en un moment de jalousie, que mademoiselle de Champmeslé avait la peau du plus beau « brun du monde ». Mais, il faut dire que madame de Sévigné était la mère du marquis de Sévigné, Ninon de Lenclos sa maîtresse, et que l'une et l'autre enrageaient de dépit à la pensée que la nouvelle Hermione leur avait proprement enlevé, à l'une son fils, à l'autre son amant.

Sans doute, en ce jour de la reprise d'*Andromaque*, le galant marquis ne se trouvait pas avoir avancé aussi bien ses affaires. Et ce garçon au « cœur de citrouille », comme disait méchamment Ninon, en était encore à compter les baisers sur le bout des doigts qu'il venait, jusque sur le théâtre, dérober à son idole. Pour celle-ci, bien qu'elle n'eût pas atteint encore au succès auquel elle devait prétendre plus tard, elle exerçait déjà une espèce d'empire. C'était une mutine, une coquette, la « jeune merveille », la « petite Chimène », disait d'elle, avec moquerie, madame de Sévigné; et, pour le marquis de ce nom, il avait l'esprit si féru de la Desmares qu'il n'y eut pas — ce jour-là — d'éclat qu'il ne fît dans la

salle pour bien disposer les uns et les autres en faveur de la Champmeslé. A cet effet, il voulut prendre place sur le théâtre. Il y avait là tout le « bel air », c'est-à-dire des muguets comme lui, tous en feutres à plumes, rhingraves, manteaux de soie et de satin, l'épée au côté et ceintures de couleur comme des mousquetaires. Racine, à cette vue, pesta bien un peu ; car, ce sont encore des fâcheux que des amis qui font du bruit ! Mais, à tout prendre, cela valait mieux que des gens menant la cabale, poussant des « oh ! » et des « ah ! » comme M. Corneille, ou, comme M. Boursault, venant, jusque dans la coulisse, mêler — au récit des acteurs — celui du bourreau pendant et rouant un homme !

Enfin, comme à l'ordinaire, Baptiste acheva de moucher les mèches, un autre de planter le décor ; celui-ci représentait toujours ce palais de Pyrrhus et ce lointain de la mer avec des vaisseaux que connaissait si bien la des Œillets, et sur le fond duquel cette comédienne s'était si souvent montrée dans son personnage. Au moment où Floridor parut, offrant, sur cette toile peinte, en un costume assez éclatant, la figure de Pyrrhus, il s'établit une manière de silence ; mais ce silence — déjà tout solennel — se fit plus recueilli à l'entrée de la Desmares. Si le bonhomme d'abbé de Pure eût été là — et sans doute qu'il y était ! — il se fût rappelé, en voyant marcher, se plaindre et déclamer cette actrice aux gestes pleins de mesure, au ton de voix si doux et qui tirait les larmes, du jardin des œillets où, jadis, près de Rouen, il aimait à se rendre avec M. Corneille ; et, sans doute qu'il eût trouvé que c'était là la *Princesse aimable*, ou cette autre espèce encore de ces fleurs : l'*Agréable en beauté*, cette rare comédienne dont le talent ne cessait, même aux endroits tragiques, de montrer comme un air de grâce.

Au bout d'un acte ou deux, l'auditoire, séduit par le jeu, la voix et l'exaltation que la Desmares apportait à tenir son rôle, éclata en applaudissements ; mais, où

cette manière de triomphe approcha du délire, ce fut vers la fin, quand la fille d'Hélène — se portant vers Oreste — lui déclare avec l'accent du courroux :

... tu me fais horreur.

Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?...

De toutes les parties du théâtre, il s'éleva un murmure de louanges. M. de Sévigné ne se tenait plus d'aise, et le bruit qu'il fit en frappant dans ses mains, provoqua tant d'approbation que le public entier, soulevé de joie admirative, se dressa pour mêler ses bravos aux siens. Le succès de la Desmares était le plus grand auquel pût aspirer une débutante ; ce succès avait même quelque chose de si magnifique et de si complet qu'il semblait que ce fût déjà comme dans cette lettre de La Fontaine où le fabuliste écrit à la comédienne que tout est « au roi de France et à mademoiselle de Champmeslé ».

Du fond de sa loge, cependant, mademoiselle des Œillets, étendue dans le mal et dans la souffrance, avait tout vu, tout entendu et tout compris. Pareille à une reine à qui le peuple farouche ose arracher le diadème, elle avait assisté à cette sorte de sacre que le public, son public favori de l'Hôtel de Bourgogne, venait de donner à la Desmares. Alors, ce fut comme si la vie, tout à coup, eût commencé de s'en aller d'elle. Défaillante aux bras de ceux qui l'emmenaient hors du théâtre, elle comprit, à cette heure déchirante, que c'en était fait de son talent, de sa réputation, de sa vie même. Avec un accent de douleur à toucher les moins sensibles, elle eut — au moment de se séparer de ses amis — un mot triste et doux, un mot qu'a recueilli la légende : « *Il n'y a plus de des Œillets !* », et ce mot même était si vrai, cette plainte avait tant de raison, qu'il n'y avait pas, tandis que péniblement elle montait dans sa chaise, jusqu'aux valets

picards, aux garçons des boutiques et aux gamins des rues qui ne sussent déjà ce que c'était que la Desmares et qui ne fissent une sorte de gloire à son nom.

V

L'ŒILLET DE DIEU

S'en alla-t-elle comme Molière devait le faire un jour, sans prières, la nuit, entre quatre flambeaux? Cela n'est pas tout à fait à croire. Mademoiselle des Œillets avait des camarades; ses amis l'estimaient, et ses filles — car elle avait deux filles — n'eussent point permis qu'on portât sans égards, vers le champ des morts, cette mère douloureuse.

Charles Robinet, continuateur de Loret, l'auteur de *la Muse historique*, écrit sur cette mort, laquelle se produisit le 25 octobre 1670, ce quatrain funèbre :

Mais quoi ! La scène de l'Hôtel
Se voit, par un destin cruel
Dont elle est toute désolée,
De la des Œillets dépouillée...

L'inhumation se fit — selon Jal — en l'église de Saint-Leu-Saint-Gilles, sa paroisse, non loin des Halles et près du cul-de-sac Saint-Magloire. On ne dit pas si, de même que pour mademoiselle Béjart, décédée à deux ans de là et portée à Saint-Paul, on la plaça sous les charniers ; mais il y a tout lieu de croire que cet enterrement de la comédienne se passa avec décence et le mieux du monde.

A vrai dire, les préjugés contre les personnes de théâtre ne sévissaient point en ce temps-là dans le public, avec autant de force qu'on l'a prétendu. « Quoique la profession de comédien, écrit Chappuzeau à cette occasion, les

obligé de représenter incessamment des intrigues d'amour, de rire et de folâtrer sur le théâtre, de retour chez eux, ce ne sont plus les mêmes (1)... » C'est dire assez que le public n'était pas sans considération pour les acteurs de mérite, et que des garçons du théâtre du Pont-Neuf jouant avec Brioché aux artistes de la troupe royale, il savait apprécier la différence.

A cela près que mademoiselle des Œillets n'avait jamais ri et folâtré sur le théâtre, l'on peut dire, avec Chappuzeau, qu'elle y avait représenté constamment « les intrigues de l'amour ». Et, quelles intrigues c'étaient, traversées des fureurs de la jalousie et de la passion, que celles de ces tragédies où Pierre et Thomas Corneille, où M. Racine avaient livré le meilleur de leur génie ! Tour à tour Sophonisbe, Axiane (d'*Alexandre*), Hermione, Agrippine et Laodice (de Thomas Corneille), mademoiselle des Œillets avait prodigué, à tous ces ouvrages, le meilleur de son talent. Et voilà que, maintenant, malgré tous les succès, les applaudissements et les triomphes, après bien des années, elle n'était plus qu'une petite pincée de cendres !

Pauvre œillet de poète, elle avait, dans ce parterre de la tragédie française embelli de tant de fleurs rares et merveilleuses, passé elle aussi — telle madame Henriette — « comme l'herbe des champs ». Et l'on ne sait même pas si, en ce grand jour de son départ, ses premiers, ses anciens amis, MM. Pierre et Thomas Corneille, si l'abbé de Pure étaient dans le cortège ! L'histoire n'a point noté non plus si — de même que pour la du Parc — Racine, « à demi trépassé » (ROBINET), suivait derrière le cercueil ! Robinet écrit que les obsèques se firent « le jour qu'on fait des saints la fête universelle », c'est-à-dire le dimanche 1^{er} novembre 1670.

De Saint-Sauveur à Saint-Josse, de Sainte-Opportune

(1) CHAPPUZEAU, *Le Théâtre-Français : de la conduite des comédiens*.

à Saint-Julien-des-Ménétriers ce n'étaient partout, en ce jour funèbre, que plaintes des pénitents, lamento des cloches, chants de *requiem* ; et, dans tout ce concert, mademoiselle des Œillets, pas plus lourde à porter qu'un enfant, au pas lent de deux chevaux, s'en allait, sous le reflet d'un soleil pâle d'hiver, vers le caveau froid de Saint-Leu-Saint-Gilles.

La royale troupe éplorée,
Dimanche accompagna son corps
Jusqu'en son gîte chez les morts,

relate Robinet dans sa *Gazette*. Cela laisse assez entendre qu'il y avait là Poisson, La Fleur, Brécourt, du côté de messieurs de l'Hôtel ; et, du côté de mesdames : mesdemoiselles Beauchâteau, d'Ennebaut, Beauval, peut-être bien aussi, par pitié, la Champmeslé ! Et, graves, vêtus de noir, se couvrant la bouche de leurs gants pour ne point qu'on les entendît gémir et pleurer : M. le chevalier de Nantouillet, Boileau-Despréaux, voire Antoine Furetière.

Parmi le concours du petit peuple, le mouvement de la rue, les psaumes des dévots, la dépouille de la des Œillets pénétra dans Saint-Leu-Saint-Gilles. Bientôt, cette femme exquise, fêtée, célèbre, dont le nom avait été sur toutes les lèvres, qu'avaient applaudie le roi, la reine et les princes, se trouva confondue avec tous les morts qu'on fêtait dans ce saint jour. Et c'était comme si beaucoup de ceux qui suivaient, parmi ces hommes et ces femmes de théâtre, eussent — chantant le *Dies iræ* — mené là quelque chose de leur talent, conduit un peu de leur amour.

Mais, suivant la dépouille fragile de la des Œillets, il n'y avait pas — ce jour-là — que des auteurs, des comédiens et des comédiennes. Il y avait aussi ses filles. La mort si chrétienne de leur mère avait produit sur elles l'impression d'un miracle. A dater de ce jour, elles n'eurent, l'une et l'autre, d'autre pensée au monde que

Dieu, d'autre désir que le cloître. Leur mère, l'actrice des Œillets, avait orgueilleusement porté sur le théâtre le costume de Sophonisbe, le manteau d'Agrippine et l'habit d'Hermione ; mais, c'était sous le voile des ordres qu'aspiraient à vivre ces sœurs religieuses. La preuve de cette résolution éclate tout entière dans une lettre qu'à six années de là, madame de Sévigné adressait, de Paris, à sa fille, madame de Grignan, et dans laquelle cette grande dame, après avoir loué les *Essais* de Nicole, en arrive à écrire, à propos de dévotion : «... *Il est vrai que la Grâce est bien triomphante en ces deux filles de la des Œillets : il faut qu'elles aient été bien appelées* (1)... »

Cet « appel », c'était celui que, du fond d'un monde meilleur et sans passion, mademoiselle des Œillets avait adressé à ses deux filles. Son image, reflétée désormais à travers la leur, ne semblait plus rien garder des formes du théâtre ; elle avait dépouillé toute mondanité, tout aspect frivole ; et le prestige exquis des beaux vers, la séduction de la tendresse, l'amour des sens ne l'animaient plus. Seulement, dans le cœur si chaste et si pur de ses filles, elle éclatait et rayonnait ainsi — sur le pré d'azur d'un vitrail — qu'un *œillet de Dieu*, un œillet céleste.

(1) Lettre du mercredi 22 avril 1676.

LA NYMPHE A LA COQUILLE

ARMANDE BÉJARD

En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue ; et l'agréable naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre.

MOLIÈRE.

Les Fâcheux (Avertissement).

C'était dans cette fête donnée à Vaux pour le roi par M. Fouquet. Le théâtre où devait se jouer la comédie, paré de feuillage, éclairé de cent flambeaux, était dressé au bas de l'allée des Sapins ; et l'on peut penser que c'était du côté de ce Carré d'eau où M. de La Fontaine, en se penchant un peu, aperçut une fois un saumon et un esturgeon qui, jouant de leurs nageoires dans les profondeurs, lui faisaient des signes.

Ces poissons singuliers, venus de l'Océan jusque-là, par le cours de la Seine et celui de l'Anqueuil, n'étaient autres — n'est-ce pas eux qui l'avouèrent ? — que des « ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune pour lui offrir, de sa part, tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques ».

De ces conques, il en était une, vraiment belle et vaste, miroitante, nacrée, plutôt coquille que conque, dont il fut fait usage dans le Divertissement préparé par Molière. A ce Divertissement prenaient part, au lever de la toile, des rochers, des termes et plusieurs jets d'eau. C'est au milieu de ces témoins muets de la nature que Molière

parut, au début tout à fait ; mais il n'avait pas dit deux mots que le machiniste Torelli, qui avait préparé le sortilège, actionna tout le théâtre. Aussitôt

*Parut un rocher si bien fait
Qu'on le crut rocher en effet.*

Les hautbois, fifres et violons ne manquèrent pas d'attaquer pendant ce temps-là ; ils jouèrent des airs champêtres s'accordant à merveille au frisson des feuillages et à celui des eaux. D'abord c'était une sourdine, une caresse, arpège ou pizzicato, quelque chose comme un tremblement ou un murmure ; puis, ce murmure allait grandissant et cela semblait préluder à tout un éveil des éléments.

Il y eut une surprise, du côté du roi, des princes, marquis, maréchaux et dames à considérer que ce mouvement impulsif se propageait, à l'aide d'un mécanisme qu'on ne saisissait pas, à tous les plans du théâtre. Celui-ci, par l'effet occulte des ressorts, manifesta bientôt une agitation assez semblable à celle qui dut précéder la naissance du monde. C'était comme si les arbres eussent pris forme, que la terre se fût ouverte et les eaux dégagées du limon. Rien ne peut être comparé à ce spectacle si ingénieux ; mais, ce qui acheva de surprendre, ce fut le jeu du Rocher. Du roc qu'il était, insensible, moussu, sorti du chaos, une coquille marine naissait peu à peu. Il n'y avait pas à douter que cette coquille fût celle amenée de l'Océan par l'esturgeon et par le saumon à qui le poète avait parlé au bord du Carré d'eau. On l'eût pu aisément reconnaître à sa forme évasée, gracile, ample et comme voluptueuse ; mais, ce que l'on n'eût pu supposer jamais, c'était la surprise que cette coquille gardait aux yeux du public.

A peine fut-elle apparue, en effet, que ses valves s'ouvrirent comme des lèvres ; ses parois nacrées brillèrent

sous les lustres et voilà que, du fond de ce mystère exquis, diapré, rose et secret de la coquille, une nymphe jaillit.

D'abord, on ne vit d'elle que son corps. Il était souple, harmonieux, divers. Il se ployait à tous les pas, prenait tous les contours. On le voyait onduler puis frissonner, enfin tourner et baller, tantôt avec langueur, tantôt avec pétulance. De cette sorte on eût dit qu'au moyen d'un rythme, il marquait la naissance de la vie ; et, c'est bien en effet ainsi que la vie dut naître à l'aurore du monde. Alors tout n'était que joie, espérance, plaisir. Le jeu de cette nymphe trahissait ces splendeurs, il disait, cette quiétude, il affirmait l'étonnement ingénu d'Eve. Elle-même n'était point autre chose, dans ce poème, qu'une Eve éveillée, fraîche et surprise.

Bientôt on sut son nom et qu'elle était de la troupe de Molière. On l'appelait la Bédart, non Madeleine ou Bédart l'aînée, mais Armande, une cadette, une parente de l'autre. N'ayant pas seize ans, elle touchait encore à l'enfance, et c'est bien ce que ses bras trahissaient, ses seins petits et fermes, son pas mal assuré, son tremblement et sa rougeur. Il s'en fallut de peu, tant elle avait de charme, qu'on l'applaudît avant que de l'avoir entendue. D'aucuns pensaient, à la considérer : « C'est une chose qu'un poète et une autre qu'une belle fille ; mais tout deux s'entendent quand la fille est belle et le garçon heureux... » Et Molière allait, d'un portant à l'autre ; il se tenait près du théâtre ; son souffle était oppressé, ses mains étaient brûlantes ; ses pensées, sous son front, frappaient plus haut que les tambours et les fifres. Au milieu d'Alcidor, d'Orante et de Filinte, ces Fâcheux de sa façon, il était un fâcheux aussi ; et, les joueurs de mail du premier ballet qui — déjà — s'apprêtaient pour l'entrée, attendaient, sans qu'il daignât ni voir ni entendre, les conseils qu'il allait consentir à leur donner. Mais son cœur — ah ! son cœur... — comme il battait à ce moment la chamade et ne pesait pas plus, dans cette soudaine

tourmente, que ces pommes des pins que les écureuils de M. Fouquet, là-haut, dans les arbres, grignotaient à la lueur des lustres.

Il fallut bien pourtant que M^{lle} Béjart dît ce compliment adressé au roi et dont M. Pellisson était l'auteur. Elle y mit tout ce qui convenait à son âge et aux circonstances ; c'est-à-dire du respect, de la pudeur et beaucoup d'agrément. Au hochement des têtes, choc des épées, frissons de la soie et du satin montant çà et là du parterre, on avait le sentiment que ce public de princes était satisfait ; mais, il le fut bien davantage encore, au moment que M^{lle} Béjart, dans sa robe d'écaillés frissonnante, sous ses cheveux emmêlés de fleurs et sa ceinture de roses, eut commandé, au nom du roi :

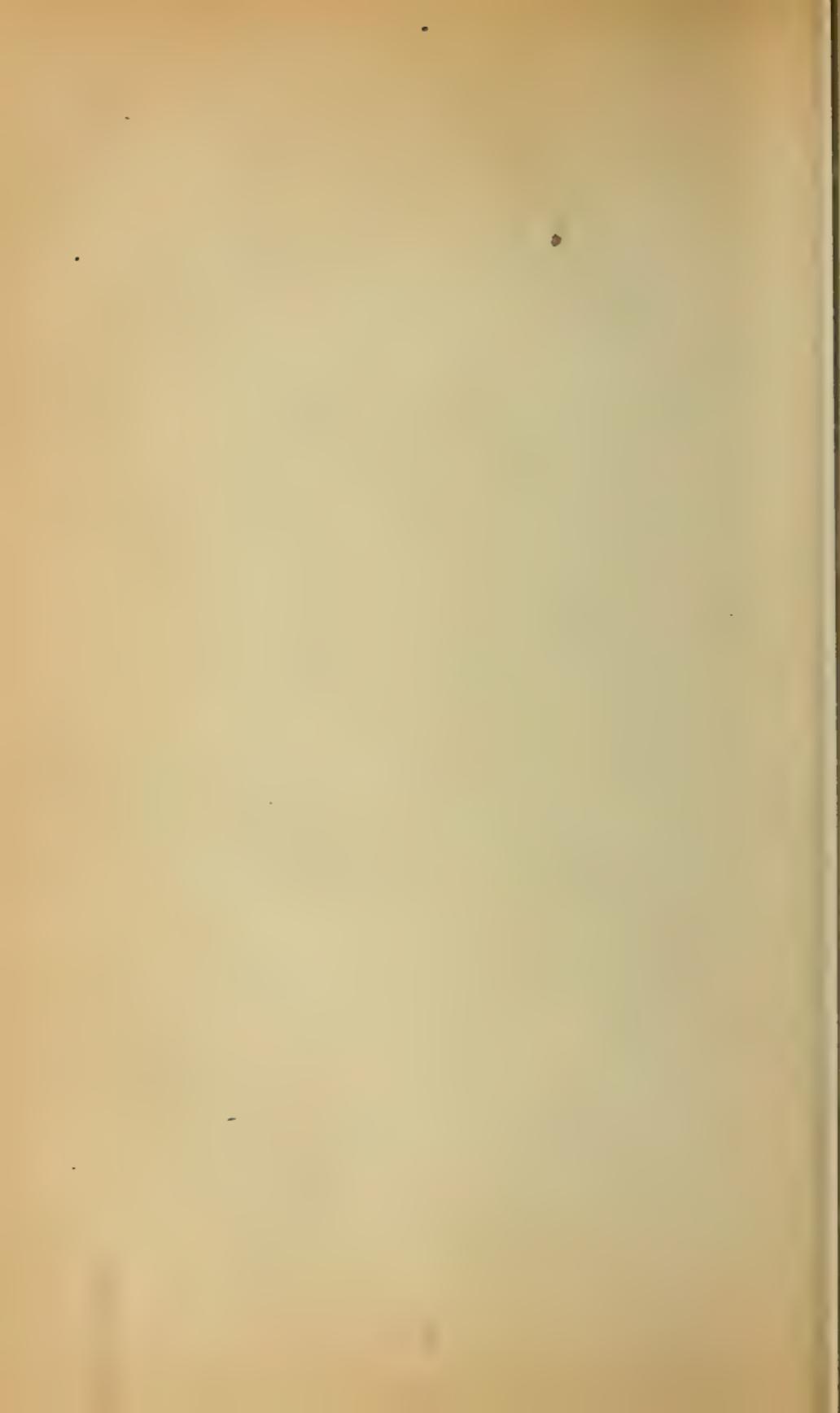
Ces termes marcheront et, si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est Louis qui le veut, sortez, nymphes, sortez !

« C'est, a dit La Fontaine, mêlé à cette foule choisie et stupéfaite de tant de gloire, une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme et danser l'enfant en venant au monde. » C'est pourtant ce qu'il advint. Il n'y eut pas, à ce commandement de la jeune nymphe, un arbre ou un rocher qui ne livrât aussitôt passage à un satyre, une dryade ou un faune. Ces singuliers êtres agitaient des thyrses et frappaient du talon ; les uns barbouillés de lie et les autres de roses, ils figuraient, en quelque manière, l'ivresse et la joie du printemps, le bonheur de l'été. M^{lle} Béjart était au milieu d'eux et semblait la fée qui ordonnait tout.

Eraste-Molière, encore qu'un peu troublé, était bien content d'elle. Si gracieuse, si jeune, Armande avait été son élève ; désormais ne serait-elle pas mieux encore : son espoir, sa vie, un peu son œuvre, et, de toutes les figures qu'il avait créées, la plus belle et la plus frémissante ?

Ah ! que cette pièce des *Fâcheux*, dont cependant il était l'auteur, avec tous ses intermèdes, divertissemens et jeux lui parut longue ! Il lui semblait, tant il avait hâte de voir et de presser la belle nymphe, que jamais elle ne serait au bout de finir. Cette fin vint pourtant, précédée du ballet avec les bergers, bergères, les Suisses et les masques. Tout cela s'acheva dans le temps qu'on avait commencé le feu d'artifice. Alors le ciel ne fut plus qu'étoiles, soleils et fusées.

Ces fusées, rayonnantes, emplissaient l'espace au-dessus du théâtre. Mais Molière ne les voyait pas. Dans le brouhaha du départ, le long des canaux et des routes, il n'aperçut ni les nefs, ni les carrosses, et se retirant dans le triomphe, ni le roi, ni les mousquetaires ; mais seulement cette nymphe, qui était Armande et avait seize ans, occupait sa vue. Semblable à celle de Coysevox, il la voyait près du Carré d'eau, penchée sur la source, allongée sur la mousse, et, si souple, si fine, sa coquille près d'elle, qu'on eût dit dans la nuit, parmi les joncs et les iris, la Vénus marine. Et lui, vers cette Vénus, comme s'il eût été à la cérémonie, allait tout en mesure, un pas l'un devant l'autre, avec précaution. A ses façons timides, à son geste craintif et retenu, on eût dit que c'était un présent qu'il venait offrir ; mais, à ce moment même, il n'en avait pas d'autre, entre les mains, que son cœur.



LA BELLE OURSE

M^{lle} DE LA FORCE

... Celle que Vénus
Gratifiait de maints beaux dons...

LA FONTAINE.

(*Au Prince de Conti, sur M^{lle} de La Force.*)

Madame d'Aulnoy, qui enchantait le monde avec ses histoires de féerie, n'écrivit pas mieux qu'elle, ni d'une plume plus vive et originale. Cette conteuse, aussi pétulante et vivante que l'autre, composa un poème, dédié à la princesse de Conti, intitulé *Château en Espagne*. Et dans ce château, il y avait toutes sortes de lutins, de gnomes et de fées qui demeuraient, se livrant à des maléfices. M^{lle} de La Force était là comme chez elle et, en réalité, elle était fée.

Elle était fée, non seulement par les contes qu'elle faisait et dans lesquels s'accomplissent des métamorphoses singulières comme de princesses en fleurs, d'amants en arbres et de petites noisettes en palais et en nef; mais encore, elle était fée par elle-même, par sa nature vive, encline au plaisir, par son goût de l'amour et des aventures. Charles Perrault, le vieux maître, avait farci sa tête et nourri son imagination; mais Vénus la belle avait pétri son cœur et, pour son corps, c'était un singulier chef-d'œuvre, non rigide et froid comme statue, mais animé, vivant, tout ivre et impatient d'aimer et d'être aimé.

*
* *

Dans une société où il semblait que l'Amour, ainsi que dans l'*Astrée*, fût toute fin et aboutissement, M^{lle} Charlotte-Rose de Caumont de La Force exerça une domination à laquelle l'avaient préparée ses talents. Elle fascinait encore plus qu'elle n'aimait et l'on ne sut jamais bien si cela ne tenait pas aux pratiques que les fées enseignent, plus encore qu'à tout ce qu'apprend Cupidon. Le fait est que, pour tout ce qui est de dominer les amants, les ensorceler et les convaincre, personne, là-dessus, ne passa La Force. Elle avait, à ce propos, plus de ruses en sa tête qu'il n'est de flèches au carquois du petit dieu : dans l'idée de mener à bien le dessein qu'elle avait conçu à l'endroit d'un homme, il n'est pas de malice à laquelle elle n'eût recours. Le jeune M. de Briou, qui avait vingt-cinq ans, était riche, beau, et était éperdûment tombé amoureux d'elle, l'éprouva un jour d'une façon aussi voluptueuse qu'imprévue. Il faut, pour l'entendement de cette histoire, connaître que le vieux président de Briou, homme autoritaire et de morgue bourgeoise, craignant que cette passion ne finît en mariage, avait fait étroitement renfermer son fils ; mais — n'est-ce pas ? — il n'est rien que ne peuvent les fées, surtout quand, comme chez M^{lle} de La Force, elles prennent l'apparence d'une dame amoureuse. Et comme cette dame c'était elle, et qu'elle était en état de tout entreprendre pour revenir en la possession de cet amant sans pareil, voilà (d'après la plaisante princesse Palatine) ce qu'elle imagina : « La Force, écrit la princesse, qui a l'esprit inventif, gagna un musicien ambulancier qui accompagne des ours dansants, et fit dire à son amant qu'il n'avait qu'à demander à voir danser les ours dans sa cour, et qu'elle viendrait cachée dans une peau de ces animaux. S'étant fait coudre, en effet, dans une peau d'ours, elle se fit conduire chez M. de Briou, dansa comme

les bêtes et, s'approchant du jeune homme, qui faisait semblant de jouer avec ces ours, eut le temps de s'entretenir avec lui et de convenir ce qu'ils allaient faire. »

Ce qu'ils allaient faire ne pouvait être que dans l'intérêt de leur amour ; mais, auparavant, c'est pour cet amour, c'est en son honneur, que M. de Briou eut le plaisir et le chagrin de voir sa maîtresse danser habillée en ourse.

Et comment, même vêtue ainsi, n'eût-elle pas dansé à la perfection celle qui avait fait cette tentative si hardie, cette fière et belle personne, qui se livrait, pour sauver son cœur, au jeu le plus entreprenant qu'une fille eût osé jamais ? D'abord, il faut dire qu'elle avait la danse aussi naturelle que les contes. C'était le même génie et la même grâce ; son déguisement, seul, l'obligeait à mener cette danse comme enchaînée. Cette toison était une entrave, et la peau du lion de Némée, qu'Omphale se plaisait à vêtir, n'eût pas été plus lourde à son dos et à ses épaules.

Pour l'homme qui menait ces ours, en faisant du bruit et battant le tambour, il parlait un peu à ces animaux comme le maître à danser à M. Jourdain : « La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps... »

Ces animaux sont assez dociles, ils écoutent la voix et vont à la mesure.

Au milieu d'eux, comme M^{lle} de la Force se dégage avec la hardiesse d'une bacchante, la fureur d'une dryade !

La Force a un pied charmant ; elle en frappe hardiment le sol. C'est comme un signal pour se rapprocher de celui qu'elle aime. Lui, M. de Briou, l'entend bien ainsi : il démêle le secret, aborde la belle Ourse ; mais elle, elle est nue sous la peau du fauve ; elle est nue, elle est belle ; et, sous ce manteau de forme épaisse, son corps délicat se couvre de moiteur. Mais l'amour est son maître. Beauchamps, le danseur fameux des cours, ne lui eût pas

enseigné mieux. C'est lui — cet amour — qui la soutient, l'inspire et lui montre le pas.

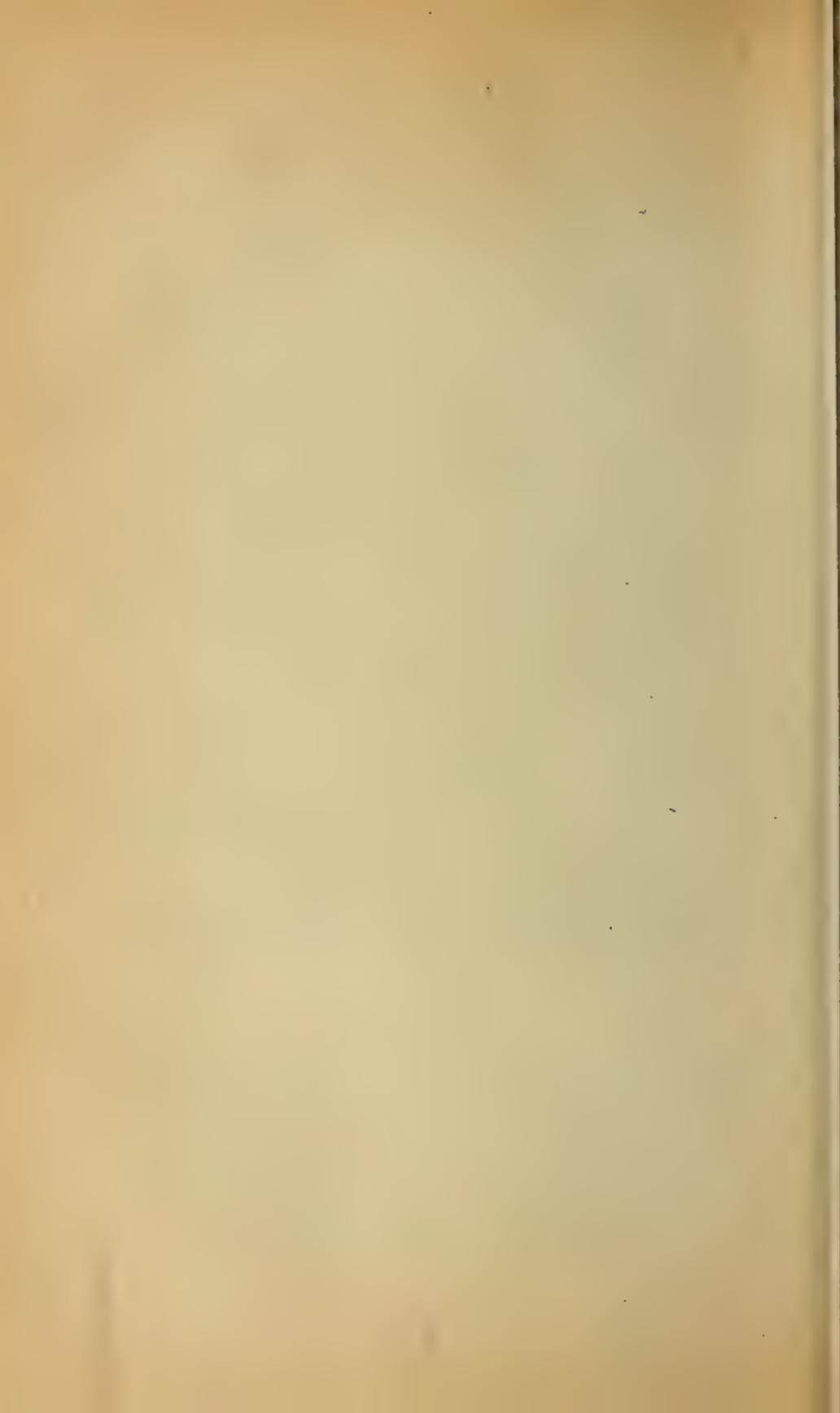
La voilà qui danse. Ah ! même sous l'enveloppe grossière, que sa danse est belle, qu'elle a de grâce, qu'elle enchante ! Tout le monde — M. de Briou le premier — en est interdit. Vit-on jamais belle Ourse baller mieux et plus librement, se tourner, glisser et bondir au son du tambour ? C'est un spectacle à quoi beaucoup ne s'entendent pas. Plusieurs, à la dérobée, contemplant avec défiance le meneur de bêtes, Maure ou Castillan, qui, du fond des Espagnes, amena, la nourrissant de figues et de raisins, cette danseuse velue. Mais elle, la danseuse, qui connaît les contes et sait bien ce qu'il en est de la féerie, elle pense à Peau d'Ane, qui était si belle et si rayonnante. Comme Peau d'Ane, sa sœur, d'un mouvement discret et léger des épaules, elle ferait bien glisser sa vilaine peau d'ours. Alors, elle apparaîtrait ce qu'elle est réellement : la statue de Vénus vivante... Mais, en même temps, elle serait dans la honte et la confusion ; elle perdrait son amant. C'est cela qu'il ne faut d'aucune sorte. Aussi, voyez-la. Qu'elle est adroite ! Qu'elle est sage ! Elle sait contenir sa fougue. Elle s'apaise et, de la manière qu'il faut, en grognant un peu, et se faisant craintive sous la menace du noir musicien ambulante, elle se détourne, s'éloigne et, sur la route poussiéreuse, au long des chardons, n'est bientôt plus qu'une ourse au milieu des autres.

*
* *

Le bonhomme Nisard, qui portait sous d'épaisses besicles et une vieille robe de panne verte, des yeux innocents et un cœur ingénu, ne pouvait pas lire — même à la lueur de la lampe d'Aladin — sans une inquiétude sourde, ces ravissants contes : *Tourbillon, la Bonne Femme, l'Enchanteur, Persinette, Vert et bleu et le Pays des*

délices, qu'avait composés M^{lle} de La Force. C'est que ce pays des délices était bien cette même contrée imaginaire dans laquelle le jeune M. de Briou, après s'être enfui de chez son père, était venu retrouver Charlotte-Rose. Là, les fées, comme dans les contes, s'étaient entremises. Et, l'on sait ce qu'il en est du pouvoir de ces magiciennes ; il leur suffit d'une petite cerise pour avoir une maison. « Petite cerise, s'écrie Lirette dans le récit de *la Bonne Femme*, je voudrais avoir une belle maison de roses. » Ce n'est pas très difficile ; il suffit de le demander. Aussitôt, « en place de la maisonnette de la Bonne Femme, il en parut une, la plus charmante que l'on pût voir. Elle n'était pas très élevée, le toit en était tout de roses, aussi bien en hiver qu'en été. Ils y furent et entrèrent dedans... »

Il n'arriva pas mieux à M^{lle} de La Force quand, mariée enfin à M. de Briou, le roi les reçut à Versailles et consentit de les loger non en château d'Espagne, mais dans son palais. Alors, cette fille des fées n'était plus vêtue en belle Ourse ; mais, le visage découvert, reconnaissable au feu de son cœur qui brûlait dans ses yeux, elle était la fille au pas libre qui ballait et dansait, et ressemblait par sa pétulance à la folle bacchante dont le bras lève un thyrses et le pied foule des pampres. Et cette plume de conteuse et de frondeuse, qu'on voyait d'un trait de jais perçant sa chevelure, où donc, en ses voyages, l'avait-elle cueillie ? A l'aile de Mère l'Oye ou à celle de l'Amour ?



MANON LE CLER

HISTOIRE D'UNE DANSEUSE

Je vous jure qu'une fille d'Opéra
peut aimer d'amour et, si vous en
doutez, vous n'êtes pas digne de vivre.

EUGÈNE MARSAN.

(*Deux histoires shoking.*)

I

Quand on les voit, avec leur museau tout frotté de fard comme par le pastel d'un La Tour, ces gracieuses filles d'Opéra, dont le XVIII^e siècle a aimé le sourire, le pas svelte et la danse, on croit assister à un lever d'astres, à un lever de pâles petites étoiles sous un ciel de lustres. Voyez M^{lle} de Camargo, croquée par Lancret, avec sa mine de mignonne souris, comme elle a un joli air ! Voyez M^{lle} Guimard, toute pomponnée de dentelles et de rubans, toute craquante de soie et de satin, comme Fragonard a su l'idéaliser ! Et cette Fel, aux longs yeux en amandes, au visage ovale et en toque orientale, a-t-elle, ailleurs que dans La Tour, un regard plus hardi, une bouche plus provocante, un plus fin visage ? Et M^{lle} Olivier, qui a la pâle beauté anglaise ; et M^{lle} Camille, à qui le chevalier de Florian a baisé les mains avant d'aller à la guerre ! Et tant d'autres ! Tant d'autres, qui ont d'abord été des petits *lève-nez* de magasins de mode, des filles de boutique, des vendeuses et des ravaudeuses ! Voyez-les maintenant dans *Armide* ou dans *les Indes galantes*. Elles dansent un

pas agréable, elles chantent un air harmonieux ; elles sont belles, elles sont jeunes et elles sont aimées ; en les voyant arriver à l'Opéra ou aux Italiens dans leur chaise que traînent deux valets picards, dans le feu des diamants et dans l'air de la poudre, avec le négrillon qui porte leur drageoir, leur carlin et leur éventail, les badauds de la rue dont les bas sont troués, le bicorné usé ou ceux qui — comme le Neveu de Rameau — portent un habit râpé, pensent que voilà les plus heureuses des filles du monde.

Hélas ! Cela n'est pas toujours aussi vrai que le permet de penser l'apparence. Il en est, de ces femmes, qui mêlèrent, plus d'une fois, des larmes à leurs perles sur leur cou charmant ; il en est plus d'une qui chanta ou dansa avec le deuil au cœur ; il en est plus d'une qui se para pour la mort. Ici, je pense à la petite Mazé, « autrefois fille d'Opéra, fort jolie », ruinée par le Système, qui se noya en plein jour, à la Grenouillère, « en rouge et en mouches, nous dit Mathieu Marais, en bas de soie couleur de chair, et *d'aller à la mort comme à une noce!* » Je pense à la petite Le Cler, « danseuse figurante », à qui il arriva de mourir, non pas noyée comme M^{lle} Mazé, en mignonne Ophélie arrangée par Watteau, mais de langueur et de douleur et dans le fond d'un grand lit tel que ceux que Frago a peuplés d'amours.

II

Une mutine frimousse toute passée au blanc et au rose, des yeux obliques à la chinoise, un nez fin et droit un peu friand, une jolie bouche, un cou svelte où retombent les boucles folles des cheveux, l'air languissant et doux, voilà cette petite Le Cler. Comme l'amante de des Grieux, elle s'appelait Manon ; ainsi que Manon, elle avait un teint de « la composition de l'amour », une nature pétulante, une grande mobilité d'expression et de caractère.

En 1760, Manon Le Cler occupait un petit rôle aux ballets de l'Opéra :

Chez les filles de l'Opéra
On danse un joli bransle,

chantaient les galants du temps ; et, c'est pour avoir vu M^{lle} Le Cler danser allégrement une *Badine*, une *Allemande* ou une petite *Viennoise*, à côté de M^{lle} Miré, son amie, que M. le baron Grimm, philosophe et ministre plénipotentiaire de Saxe-Gotha auprès du roi, commença de soupirer et de se montrer ému.

On sait ce qu'était M. le baron Grimm dans ce temps-là. « Aussi fat qu'il était vain, nous dit Jean-Jacques Rousseau, qui ne l'a pas flatté, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée, il avait des prétentions près des femmes. » Ne s'était-il pas avisé, une fois, de vouloir mourir des rigueurs de M^{lle} Fel ? Jean-Jacques, qui l'a soigné au moment, avec l'abbé Raynal, nous dit que, dans cette maladie, « Grimm passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le poulx bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe ». Une telle farce, ajoute Jean-Jacques, avec lequel Grimm eut lieu de se fâcher un peu plus tard, avait mis l'Allemand à la mode. Bientôt, il passa auprès des femmes, surtout des femmes de théâtre, pour un homme à grands sentiments. La naïve figurante n'échappa pas à cette séduction : avec son habit bien galonné à la française, son bicorne élégant, sa fine perruque et sa physionomie à moitié peinte, l'envoyé de Saxe-Gotha eut tôt fait cette facile conquête. Et les lettres pleines de cœur et sans orthographe, que d'aucuns ont dites apocryphes (1), mais qui furent publiées un peu

(1) Selon Maurice Tourneux, le regretté éditeur de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Grimm, Diderot, etc... ces lettres passent pour supposées.

partout, attestent à quel point la petite Manon Le Cler eut à souffrir de cette séduction exercée sur elle par l'astucieux drôle. « *Je suis, disait Manon, dans un style emprunté à Babet et à Fanchon, traits sansible à votre ressouvenire, je ne le suis pas moins de vous avoir pour mon cher amant, aianz appris que vous étiais fort savant, je ne doute pas de votre constance, car zon di que vous ete plein de centimens.* » Et, un peu plus loin, Manon ajoutait : « *J'attens votre reponse et votre excellense cette nuit, au bal de l'Opéra.* »

M. le ministre plénipotentiaire, ainsi qu'on le pense bien d'un homme qui avait failli mourir d'amour pour M^{lle} Fel, arriva donc vers minuit dans cette Académie, moitié paradis et moitié enfer, où M. le maréchal prince de Soubise avait son gouvernement. Il fut pressant, il fut éloquent, il fut beau ; il fit le coquet et le délicat. « *Mon cher ministre ! mon cher filosofe !* » disait la petite niaise, en le contemplant, les mains jointes, avec adoration.

Et elle se laissa aller !

Quelqu'un qui avait bien raison, c'était la mère de Manon, qui écrivit, de sa province, à M. Grimm, quand elle sut cela : « *Quan que lon ma dit que ma fille était au zopera, allé, monsieur, j'ai bien pleuré...* »

III

Ce fut d'abord un joli amour, un de ces amours comme on les voit peints dans les panneaux du temps, avec toutes les fanfreluches et tous les plaisirs. Et ce furent des lettres, des lettres, des billets attendrissants et doux : « *Monsieur et cher ministre, l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais flatté ta maîtresse ; ce n'est point une robe traînant qu'elle ambitionne, c'est son cher ministre, tendre, élevé, charmant et sans cesse enchanté : oui, âme de ma vie, charme de mon cœur, Saxon sans pareil, ta petite qui ne veut que toi pour toi t'attend cette nuit au bal, après le bal, toujours*

et toujours te deffie d'y arriver plus amoureux qu'elle : elle t'attend et t'embrasse mille, mille et cent fois. »

Hélas ! Grimm, dans ce temps-là, n'était pas seulement l'homme qui avait failli mourir d'amour pour M^{lle} Fel ; déjà il était — en manière de représailles — celui qui avait failli faire mourir M^{me} d'Épinay du même mal. Il était important, il était audacieux et il était fat. De philosophe il devint petit-maître et, nous dit Jean-Jacques, « il se mit à faire le beau, sa toilette devint une grande affaire ». Il se brossait les ongles, il se peignait les yeux, il se mettait du blanc ; c'est ce qui fait que le bonhomme Gauffecourt l'appelait *Tyran-le-Blanc*. Comment un pareil homme eût-il pu croire à la sincérité des simples sentiments qu'exprimait Manon ? « C'est, pensait-il, entre un air de *Liron-Lirette* ou du *Cotillon qui va toujours*, que cette fille a écrit cela ! » « Mais, nous dit Arsène Houssaye, tandis que Grimm riait beaucoup avec ses amis des lettres de Manon Le Cler, celle-ci prenait son cœur au sérieux ; au lieu de rire elle-même, elle se met à pleurer » ; et, tandis qu'à l'Opéra ses charmantes lettres sans orthographe circulent de main en main, voilà la petite qui prend la fièvre, néglige de se soigner et qui, de colère et de douleur, écrit à M. le ministre de Saxe-Gotha, en un style meilleur et poignant : « *Non, il n'est plus rien pour moi, ni bal ni consolation. Il m'en faudra mourir...* » Et elle, comme la petite Mazé, dont Marais a parlé, « *d'aller à la mort comme à une noce* », d'y aller en mouches et en rouge et avec sa robe la plus belle d'Opéra ! La jeune Madeleine Miré était là, son amie de la danse et des jeux ; c'est elle qui ouvrit à « *monsieur le curé de Sint-Ustache* », quand il vint pour l'onction ; c'est elle qui annonça à M. Grimm cette fin édifiante ; c'est elle aussi, la pauvre Madeleine Miré, après le grand moment, qui croisa les mains de Manon, qui ferma ses beaux yeux à la lumière et qui joignit, dans de mignonnes pantoufles, ses deux petits pieds fins qui allaient danser, devant les anges, leur pavane ultime et délicate.



LES BELLES CRÉOLES DE L'HISTOIRE ET DES LETTRES

Lorsqu'il fait chaud, et que je suis
[songeuse et seule,

Je pense à vous,

Vous dont je ne sais rien, je rêve,

[ô mes aïeules,

A vos yeux doux.

GÉRARD D'HOUVILLE.

(*Stances aux dames créoles.*)

I

LES BELLES CRÉOLES DE LETTRES.

Je pense ici aux « vieilles dames aux gentilles manières un peu surannées » que Pierre Loti vit à Pondichéry et dont les aïeux vinrent, sur les flûtes du roi, il y a deux cents ans, aborder aux Indes, coquettes dames poudrées, vêtues de fins cachemires et dont l'air de France, aimable et désuet, a gardé une grâce tendre ! A Mahé, à Port-Louis de Maurice, aux Antilles et au Canada, à Nouvelle-Orléans, on peut les voir encore, au milieu des palmes — les bonnes et vieilles dames — vêtues de corsages à fleurs et de jupons d'indienne, aller à pas menus et songer au vieux temps. Auprès d'elles avancent sur le même chemin, à l'ombre des grandes lianes et sous des ombrelles, de claires jeunes filles à dents blanches et à rire de perles. Leur teint mat, avivé de fin corail, ressemble à celui du camélia ouvert ; elles sont belles, elles sont mutines et

elles sont folâtres ; une écharpe de mousseline vole autour de leur taille ; les colibris les suivent ; un parfum mêlé de « musc et de havane » émane de leurs gants et de leurs dentelles. Toutes sont charmantes et singulières. Comme la Gillette de Gérard d'Houville, enfant des Tropiques, elles « ont des yeux pleins de reflets et une peau dorée » ; « brunes à l'ombre, au soleil elles sont un peu rousses ». Ce sont des créoles. Et, il y en a ainsi un peu partout où se trouvent des petites Frances égarées dans le monde. Mais le charme exquis qui naissait de ces filles a été rompu. L'époque est lointaine où de jeunes et bouillants audacieux franchissaient les mers et venaient demander à la langueur des yeux, au profil ovale et au teint ambré de belles nonchalantes une récompense au courage et à la passion. Le moment est ancien, où l'une de ces créoles, Marie-Rose-Joséphine Tascher de la Pagerie, née aux Trois-Islets, atteignait par la plus inouïe des fortunes au sceptre d'impératrice et reine. Et le temps n'est plus où une jeune Bonneuil, une Julie Bouchaud des Hérettes, l'une née à Bourbon, l'autre à Saint-Domingue, quittaient leur patrie pour venir, sous un ciel moins doux, inspirer Chénier et le grand Lamartine !...

Cela se passait au temps où Chardin visitait la Perse, où le bon Pierre Poivre et M. Le Gentil, montés sur de vieux vaisseaux de la Compagnie, passaient par le Cap et mettaient cinq mois pour atteindre aux Indes. En ce temps-là, malgré la rudesse des navires, l'audace des corsaires et l'inhospitalier accueil des peuplades, les jeunes hommes d'Europe ne craignaient ni les flots ni la mort. Ils allaient hardiment vers de belles conquêtes. A douze ans, le jeune M. de Saint-Pierre, avec l'un de ses oncles, partait à la Martinique sur un vaisseau de commerce. Au même âge, Léonard, l'auteur du *Voyage aux Antilles*, quittait la Guadeloupe. A dix ans et demi, un enfant, le petit Parny, accompagné de deux de ses frères, s'embarquait à Bourbon sur *le Condé*, vaisseau du roi de cinquante

canons, et venait en France. Plus tard, un jeune et brillant officier, François de Beauharnais, major des armées navales, gouverneur et lieutenant général de la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galande et les îles du Vent de l'Amérique, laissait tout en France, abordait aux Antilles et y trouvait femme.

Le père de M. de Chateaubriand avait possédé des navires ; il avait armé pour Terre-Neuve, la Guinée, Saint-Domingue et Bourbon, de solides vaisseaux : la *Villegenie*, le *Vantour*, l'*Amaranthe*, le *Paquet d'Afrique* et le *Saint-René*, tous grands et beaux voiliers, frégates, bricks et corvettes de fort et puissant tonnage. Et son fils René n'avait pas vingt-cinq ans, quand il revint en France, après un naufrage, rapportant, gravés dans son cœur, les traits de deux Indiennes très belles ressemblant « à des créoles de Saint-Domingue et de l'Île de France, mais jaunes comme des femmes du Gange : Atala et Céluta ».

Les femmes, au reste, dans ces beaux voyages, n'étaient pas les dernières, par l'audace et le courage, à égaler les hommes. Ici, je pense à Manon, qui vint périr en Louisiane, frêle et charmante et qui eut tant de courage jusqu'au moment de la mort ; à Virginie de Latour, noyée devant l'île d'Ambre ; à M^{me} de Duras, partie adolescente à la Martinique, et que Sainte-Beuve appelle une « belle âme ardente comme les climats des Tropiques, où avait mûri sa jeunesse ». Et je pense aussi à ces autres femmes, si belles et si courageuses : à Julie Bouchaud, exposée fillette, devant Saint-Domingue, aux flots et à la tempête ; à Indiana, enfant du génie de George Sand, éperdue et frêle, quittant Bourbon, sur le navire l'*Eugène* ; ou à la petite Marceline Desbordes, de retour de la Guadeloupe, où sa mère est morte, affrontant l'Océan, et, debout sur le pont, liée avec des cordes, défiant l'orage.

Toutes ne sont pas créoles ; toutes ne sont pas nées aux îles et n'ont pas, enfants, bu le lait des négresses ; mais,

toutes ont coiffé le madras ou le voile aérien, toutes ont ri sous les palmes et chanté sur la mer, toutes ont couru sur de beaux rivages et foulé les sables de leurs talons d'ambre. « Je suis née, dit Julie à *Raphaël*, près du pays de Virginie... vous devez le voir à la couleur de mes cheveux, à mon teint plus pâle que celui des femmes d'Europe, vous devez l'entendre à mon accent que je n'ai jamais pu effacer de mes lèvres... » Et, cet accent-là, c'est celui qu'André Chénier, défaillant d'amour, entendra vibrer dans la voix d'une Bonneuil, Parny, dans celle d'Éléonore, Maurice de Guérin, sur les lèvres pourpres de sa fiancée indienne, enfin Leconte de Lisle, dans le chant des dames du Cap et de Bourbon ! Cet accent-là, si musical, si sonore et si doux, cet accent créole a un charme indicible et frais, une limpidité, une joie tintante et cristalline à quoi ne peuvent pas résister les poètes. M^{me} Vigée-Lebrun, qui avait entendu M^{me} de Bonneuil chanter du Grétry, et aussi du Rameau, dans les *Indes galantes*, a vanté le timbre exquis de cette voix pure ; Lamartine a dit, dans le récit de *Raphaël*, les belles lèvres de Julie, ses « dents de nacre, plutôt que d'ivoire », et ce chant plus passionné que celui de la Julie de Saint-Preux. Enfin n'est-ce point de si beaux accords, de mélodies si suaves et flottantes, que Leconte de Lisle et Baudelaire composèrent, l'un *le Manchy* et l'autre le parfait sonnet *A une Dame créole*, harmonieux de contour et si purs de musique ?

Les îles chaleureuses, la nature vierge et nue, la flore équatoriale avec ses palmiers, ses dattiers et ses orangers, les heureux rivages, le ciel sans défaut, la mer, communiquent à tous ceux qui les touchent leur langueur et leur volupté.

Anaïs Ségalas n'était créole que par sa mère ; Marceline Desbordes ne l'était devenue qu'au cours d'un hâtif voyage ; et pourtant, au rythme dénoué de maints de leurs poèmes, à ce bercement onduleux dans les strophes,

à ces rappels des cieux et des sites de lumière, on les sent, autant qu'une Bonneuil, une Julie Bouchaud ou une Indiana, touchées au cœur par les grands accords de ces forêts, séduites par la clarté, grisées par les fleurs et tendant, vers le soleil incandescent de ces contrées, leur front pâle et leurs mains frileuses.

En elles, le doux charme exotique a marqué à jamais. Elles savent qu'à la jeunesse et à la beauté il est bien de donner un contour vaporeux, une aérienne grâce, une parure flottante et une molle démarche. « Tu crois donc, Laurette, disait la mutine Pauline Leclerc, sœur de Bonaparte, à M^{me} Junot au moment de s'en aller à Saint-Domingue, tu crois donc que je serai jolie, *plus jolie que je ne suis*, avec un madras mis à la créole, un petit corset, une jupe de mousseline rayée? » Et c'est ce désir de grâce, ce sentiment de charme, cette coquetterie tendre qui, depuis deux cents ans, poussèrent tant de jeunes femmes à quitter le ciel brumeux de nos contrées, à tenter les voyages les plus périlleux et à porter partout sur la terre un peu du sourire et de la grâce de France.

II

MADEMOISELLE AÏSSÉ, OURIKA ET ZILIA.

C'était à l'époque des combats des Indes, au siècle de Dupleix, de la bégum Jeanne et du bailli de Suffren, au temps où un auteur dédiait une géographie à M^{lle} Crozat et où le goût chinois, admis par Watteau, repris par Boucher et Christophe Huet, envahissait l'art. Alors MM. de Voltaire et de Montesquieu imposaient l'Orient au roman français. Usbek et Zadig étaient chéris des femmes et des philosophes ; et, parfois, de belles ambassades asiatiques, amenées à Paris ou Versailles, ajoutaient

leur faste à tous ces récits dont le bon Galland avait enchanté les imaginations. En 1788, l'empereur Tipoo-Saïb, nabab de Mysore, envoyait au roi deux de ses officiers ; la personne de ces hommes était noble, élevée et fière ; leur front était cuivré et, de leurs mains dolentes, ils offraient des pâtes et des eaux de senteur. Le prince Camaralzaman, fils de Schahraman, dont la taille était svelte et pareille au bambou, ne dut jamais être plus aimé de Boudour que ces princes de l'Inde par les dames françaises. M^{me} de Bonneuil, que M^{me} Vigée-Lebrun appelle « la plus jolie femme de Paris » et qui devait au même temps de son sourire charmer le Grec Chénier, chanta devant eux *Annette à l'âge de quinze ans* ; M^{me} Vigée-Lebrun peignit leurs portraits. Ces princes fastueux étaient sensibles aux grâces. « Ah ! comme mon cœur pleure ! » s'écria l'un d'eux en quittant de si belles dames. Et M^{me} Vigée-Lebrun avoue qu'elle trouva cela « fort oriental et fort tendre ».

Au même siècle, l'exemple du comte Pacha de Bonnaval, marié à une petite Biron avec laquelle il ne vécut que dix jours et qu'il abandonna pour courir le monde et s'habiller en Turc, exalta les jeunes hommes vers les aventures. Enfin le souvenir d'une femme courageuse, Marie Petit, maîtresse du négociant Fabre envoyé en Perse, costumée en homme, partie à Téhéran présenter au Shah les présents du roi, n'avait cessé de vivre, avec son allure crâne, ses façons hardies et son joli air, au cœur des Français. Le jeune Montesquieu, qui avait quinze ans en 1704 et — à ce moment-là — se grisait de Galland, avait entendu parler de Marie Petit. En errant sur les quais de Bordeaux, devant les vaisseaux emplis des épices il rêvait à elle, à Sheherazade, à Sindbad-le-marin, aux dames voilées des harems et à la belle esclave qu'un marchand persan vint vendre au roi de Bassora. « Alors, dit Michelet, on ne parlait que de l'Asie. » On en parlait dans les livres et dans les collèges, et le petit Montesquieu,

ébloui de lumière orientale, espérait toujours, sur les quais de sa ville, voir une tartane barbaresque aborder et, parmi les âniers, les calfats et les marchands arabes, dans un bruit de soie et de sequins, échappée du sérail d'Ispahan, Roxane parfumée paraître.

S'il est vrai que les corsaires au service d'Alger s'emparaient souvent, au bord de l'océan, de demoiselles françaises, les navigateurs et les diplomates ramenaient parfois avec eux, en Europe, des jeunes filles d'Asie ou des vierges de l'Afrique et de l'Amérique. Zilia, amie d'Aza, dont M^{me} de Graffigny récrivit les lettres d'un cœur tendre et d'une plume un peu lasse, arriva ainsi du Pérou. Ourika, dont M^{me} de Duras a dépeint les larmes, l'amour et la mort, fut achetée au Sénégal, contre un baril de rhum, par M. de Boufflers ; et M. de Nogent eut longtemps chez lui, et tout près de Paris, une belle esclave dont M. de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, lui avait fait don. C'est M. de Ferriol, coutumier de ces raptus de belles proies, qui amena en France M^{lle} Aïssé.

Ici le regard hésite, l'œil se mouille, la main tremble. Aïssé, une Circassienne, si passive, si résignée, si tendre et dont la vie fut si ardemment pure, est bien plus touchante que toutes les Zaïre et les Roxane du temps. Comment la voir paraître, si chaste, si hésitante, vêtue de tant de pudeur, livrée à tant de perfidie et de corruption, sans la plaindre et l'aimer ? « Il fallait, dit Sainte-Beuve, que cette Circassienne, sortie des bazars d'Asie, fût amenée dans ce monde de France pour y relever la statue de l'Amour fidèle et de la Pudeur repentante. » Pauvre petite ! Sa vie, qu'elle eût pu passer dans les jardins d'Asie, occupée de doux rêves, au chant des jets d'eau et dans l'odeur des roses, vint s'user sous le froid brouillard de nos pays. Enlevée à ses parents après un pillage, achetée quinze cents livres par M. de Ferriol, elle fut amenée à Paris et placée aux *Nouvelles catholiques*. A dix-sept ans elle était devenue une fort jolie fille, cul-

tivée, instruite, à pas lent et à voix traînante. « Ses beaux yeux d'Orient, avec sa grâce toute française, dit Michelet, c'était un contraste piquant, une chose singulière, unique, dont beaucoup étaient fous. » Esclave acquise au poids de l'or, elle fut, dès sa sortie des *Nouvelles catholiques*, reçue chez le président de Ferriol, frère de l'ambassadeur, et c'est pour ce dernier, vieux voluptueux habitué à vivre à la turque, que des mains de femmes parèrent, parfumèrent, embellirent Aïssé ! Ici il y a un moment honteux. Michelet, à peine, y peut croire. Qu'il y eût une esclave, une captive dans la maison d'un président, d'un magistrat français, cela l'indigne. Et, pourtant, cela fut. Ferriol revint de ses pays. Par sa pudeur, sa retenue, sa grâce, elle eût touché le plus monstrueux libertin. Mais Ferriol, violent, cruel et dur, ne sentit en lui aucune pitié naître. Aïssé comprit. Empourprée de honte ainsi qu'une rose d'Iran touchée par l'abeille, elle inclina sa tête, offrit sa grâce, sa jeunesse et ne sortit des bras de cet homme que blessée et pantelante. Encore n'est-ce point tout ; et, M^{me} de Ferriol avec la Tencin voulurent-elles la livrer à Philippe d'Orléans. Mais cela ne se fit pas ; elle résista trop et le Régent n'était pas, ainsi que M. de Ferriol, Français devenu Ottoman, accoutumé de contraindre à l'amour par la force. Aïssé, cette fois-là, fut sauvée. Mais son destin a un autre orage. Le chevalier Blaise-Marie d'Aydie est aimé d'elle ; et, à son tour, il l'aime ! Haïdée, Aïssé, Aïscha ! elle a un nom de musique ; et M. d'Aydie est à peu près ensorcelé par ce nom si doux, par cette belle jeune femme qu'a touchée le malheur. A la voir courir du côté d'Ablon, armée pour la chasse, animée, ardente, « hâlée et noire comme un corbeau », il est pris, a le vertige et voilà le roman devenu une idylle extrême, une passion effrénée, enfin peut-être ce qu'il y eut de meilleur et de plus beau comme amour dans ce temps-là. Les lettres déchirantes, toutes gonflées de tendresse, qu'Aïssé a laissées là-dessus, ont jailli du cœur. Le cœur

en elle était tout. L'excès du bonheur et des larmes la tua. Elle mourut comme les belles roses de son pays s'effeuillent, pétale à pétale, et comme si le sang, de son cœur à ses lèvres, eût monté et lentement, goutte à goutte, eût fui...

Ourika, venue d'Afrique comme Aïssé d'Asie, n'eut pas un destin meilleur. M. le chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal pour le roi et qui achetait des nègres comme Candide avait acheté Cacambo, envoya cette petite en France, vers deux ou trois ans, avec d'autres négriillons, quelques singes et un perroquet. M^{me} la maréchale de Beauvau, tante de M. de Boufflers, adopta Ourika. Aïssé, adoptée par M^{me} de Ferriol, était brune ; mais Ourika, recueillie par M^{me} de Beauvau, était noire. Ses beaux et grands yeux étaient caressants, ses dents étaient blanches et elle était fidèle. Devenue grande fille, elle acquit une espèce de grâce qui n'était qu'à elle ; comme une fine perruche du Soudan, chantante et gaie, elle sema le rire dans la maison. Elle dansa la *comba* au foulard ; et tout, autour d'elle, était réchauffé, comme si le soleil de son Afrique natale eût jailli de sa jeune et pétulante grâce. Hélas ! il fallut que l'amour vînt pour elle, ainsi qu'il était venu pour Aïscha. Ces petites filles des beaux et chauds climats, ces oiselles tendres des douces régions enchantées périssent bien plus tôt que les autres de ce mal. M^{me} de Duras a laissé le récit navrant de cette fin inconsolée. Ourika avait seize ans alors ; son front crépu était beau sous le corail, son regard langoureux et « ce son de voix si touchant qui était un de ses charmes » enveloppait de caresse tout ce qu'elle exprimait. Comme toutes les filles d'Afrique, elle aimait les couleurs, les bijoux, les perles ; mais, quand elle eut compris que Charles (celui qu'elle aimait) ne l'aimait pas, elle eut horreur d'elle-même, elle maudit sa race. « J'avais, dit-elle, ôté de ma chambre tous les miroirs ; je portais toujours des gants ; mes vêtements cachaient mon cou et

mes bras ; et j'avais adopté pour sortir un grand chapeau avec un voile que souvent même je gardais dans la maison. Hélas ! je me trompais ainsi moi-même ! »

Pauvre mignonne Ourika ! Dès ce moment, c'en fut vite fait d'elle. Elle languit, maigrit, déclina ; elle poussa des plaintes : « Grand Dieu ! disait-elle, pourquoi avez-vous donné la vie à la pauvre Ourika ? Pourquoi n'est-elle pas morte sur le bâtiment négrier d'où elle fut arrachée, ou sur le sein de sa mère ? Un peu de sable d'Afrique eût recouvert son corps et ce fardeau eût été bien léger. »

Quand Ourika mourut, elle avait seize ans. Jusqu'à la fin elle répéta doucement la même plainte. Elle pressait la main de M^{me} de Beauvau dans sa petite main noire et en même temps disait, d'un accent qui n'était plus qu'un souffle : « Amie, madame ; mon amie, madame ! » M^{me} la maréchale princesse de Beauvau a dit, dans ses *Souvenirs*, cette mort déchirante. M^{me} la duchesse de Duras en a fait un beau livre ; et quand ce touchant écrit vit le jour, plus tard, les plus beaux yeux se mouillèrent au récit de la mort de la petite Africaine. Les peintres, les statuaires, les poètes vantèrent la vierge sénégalienne. La mode même s'en saisit et, dit M. de Lescure, « Ourika fut mise en pièces de théâtre, en collerettes et en bonnets montés ».

Zilia, arrachée de sa patrie par les Espagnols, conquise par les Français, ne subit pas moins de maux que ses cadettes plaintives ; mais M^{me} de Graffigny, qui était un petit bengali élevé chez Voltaire, apporta, dans ses *Lettres d'une Péruvienne*, un accent frivole et une âme moins haute que M^{lle} Aïssé dans ses *Lettres* ou que M^{me} de Duras dans son livre. Elle n'en charma pas moins une époque éprise de faste oriental. Après les *Lettres persanes*, celles de la religieuse portugaise Marianna et les billets de flamme où Aïssé soupire, on lira aussi les lettres de Zilia. Une âme moins violente, un cœur plus discret, parfumé comme quelque ancienne fougère des Andes séchée entre des pages, ont vibré sous la plume émue de

M^{me} de Graffigny dans ces épîtres tendres. Au reste une même tristesse, une mélancolie aussi grande étreignent, autant que l'Asiatique ou que l'Africaine, la petite Américaine. Le regret du site natal, des fleurs originelles et du ciel d'enfance est aussi vivace dans ces cœurs d'oiselles exilées ; les larmes ont le même sel sur les lèvres et, que le sein soit blanc, brun ou cuivré, il n'en soupire pas moins après la palme éclose, la grenade tendue ou la figue ouverte du jardin ardent.

III

VIRGINIE DE LA TOUR ET MADAME POIVRE.

A la fin du xviii^e siècle, écrit M. Anatole France dans une page sur l'abbé Prévost, « les Turcs mêmes étaient peu connus. C'est à peine si, dans les dernières années, les relations de Tavernier, de Bernier et de Chardin firent passer dans le public quelque idée de la Perse et de l'Inde ». Mais, dit-il plus loin, à l'époque où Prévost rédigeait son *Histoire générale des voyages*, « on se prit d'amour pour les sauvages ». Un Otaïtien, Tupia, s'était embarqué avec M. Cook ; un autre, Aotourou, avait accompagné M. de Bougainville et, pour les Chinois, dont le P. Fouquet avait amené le premier avec lui et que Voltaire avait portés sur le théâtre, ils se multiplièrent au point qu'au xviii^e siècle on en vit beaucoup et que deux d'entre eux, Ko et Yang, étaient familiers avec M. Turgot. Les expéditions dans les mers australes, les herbiers abondants rapportés en Europe par Pitton de Tournefort, Pierre Poivre et le P. Receveur propageaient partout le goût des arbres rares, des épices et des plantes. Enfin, se produisit ce que Michelet appelle *l'avènement du café*. Une de nos terres, Bourbon, qui en cultiva des premières, en prit une

espèce de charme et de fascination. La vie de la France fut toute modifiée par ces petites graines vertes, de senteur exquise et que la torrification faisait si grisantes. A Bordeaux, Nantes, Marseille, le Havre, il se fit un trafic inouï de ces récoltes. Un homme, un grand homme, Diderot, était fou de café ; Buffon en buvait et Bernardin de Saint-Pierre, de retour d'Afrique, en offrait le présent à Jean-Jacques. Mais, pour les femmes, le café arabe était le plus savoureux, le plus parfumé, le meilleur. « Ces belles dames que vous voyez dans les modes de Bonnard humer leur petite tasse, écrit d'elles Michelet, elles y prennent l'arome du très fin café d'Arabie. Et de quoi causent-elles ? Du *Sérail* de Chardin, de la *Coiffure à la Sultane*, des *Mille et une Nuits*. »

Et puis, de quoi causent-elles encore, si ce n'est des îles ? Les *isles* ! comme on disait alors ; il y a toute une magie dans ces mots. Et les *isles*, ce n'étaient pas seulement Bourbon, Maurice, la grande Saint-Domingue ou l'infime Tabago ; c'étaient l'Inde, le Cap et aussi l'Amérique ! *Aller aux isles*, c'était d'abord comme une sorte de punition, de contrainte imposée à de jeunes turbulents. Après son escapade en Hollande avec Olympe ou plutôt Pimpette Dunoyer, Voltaire, de retour à Paris, avait été menacé, par Arouet le père, d'être expédié vers le Nouveau-Monde.

Cela, pour l'auteur futur d'*Alzire ou les Américains*, ne se produisit heureusement pas. Pour Hubert Gravelot, graveur et peintre, surtout graveur et l'un de ceux qui gravèrent le mieux justement pour Voltaire, son père, qui ne lui pardonnait pas quelque frasque, l'envoya pour tout de bon à Saint-Domingue. Mais, ceux que la volonté d'un père ne conduisait pas, par devoir, dans ces contrées, une passion contrariée, un amour malheureux les y jetait bien souvent avec une sorte de hâte et de folie. C'est ainsi que Diderot (*Ceci n'est pas un conte*) amena son héros, Tanié, vers les îles d'Amérique.

Tanié était ce garçon de Nancy, pauvre et résolu, qui adorait une jeune femme de Paris, M^{me} Reymer, pauvre également, mais très belle. Nombre de soupirants riches eussent fait la fortune de M^{me} Reymer. Mais il y avait Tanié, cet obstacle amoureux. Tanié le comprit vite. Il avait du cœur et voulut disparaître. « J'ai pris mon parti, dit-il, je m'en vais. — Vous vous en allez ! — Oui... — Et où allez-vous?... — Aux îles ! » Voilà ! les gens partaient, revenaient, s'en allaient ainsi, étaient des Robinsons ! Mais tous ne l'étaient pas aussi volontairement que Tanié. Pensez à des Grioux. Malheureux garçon ! Quand l'abbé Prévost rencontra dans Passy la voiture de police qui emmenait Manon, il était là, dans la petite hôtellerie, gémissant, pleurant, se tordant les mains de douleur. L'abbé le vit, avec son bon cœur alla tout de suite à lui, le questionna, s'enquit. Les sanglots étouffaient la voix du chevalier. Prévost n'en sut pas moins toute la triste histoire, et qu'on emmenait Manon en Louisiane avec les filles de joie. « Dût-elle aller au bout du monde, disait le malheureux, j'irai avec Manon. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique. » Il y passa, en effet ; et tout cela finit par une tombe étroite, creusée dans le sable avec l'épée, où il coucha celle que Prévost devait ressusciter en traits de flamme, plus tard, avec son cœur.

Ces voyages aux îles, par l'imprévu des rencontres maritimes, la beauté des rivages, l'enchantement des terres où l'on abordait avaient bien leur charme et leur volupté. Ils avaient bien leurs dangers aussi. Le récit de la catastrophe du vaisseau le *Saint-Géran*, choisi entre cent autres pareils, vient témoigner de tous les obstacles qui attendaient au loin les navigateurs.

Le vaisseau le *Saint-Géran*, appartenant à la Compagnie, avait quitté Lorient le 24 mars 1744, emmenant à son bord, parmi des passagers, MM. Villarmois, Guinée, de Belval (ingénieur), Gresle, de Brenhan, Dromar de Saumur, M^{lles} Caillou et Mallet ; et ce n'est que le

17 août, dans l'après-midi, après un voyage de près de cinq mois, qu'il se trouva en vue de l'île de France. Par suite d'une manœuvre maladroite, le navire qui gouvernait sur l'île Ronde obliqua du côté de l'île d'Ambre, et, au moment même de toucher la côte, donna sur les récifs. Le vaisseau toucha du fond sur les rocs, se pencha sur le flanc et commença de couler. Nombre de personnes périrent et, parmi elles, M^lles Mallet et Caillou. En vain MM. de Péramont et Longchamp de Montendre adjurèrent ces jeunes filles de se déshabiller pour entrer avec eux dans la mer ; elles s'y refusèrent ; et ces deux voyageurs, dans leur désespoir, résolurent de périr plutôt que de les quitter. Tous quatre disparurent peu après dans le craquement final de l'immense vaisseau englouti par la mer. Plus de vingt ans après, M. de Saint-Pierre, venu à l'île de France, recueillit ce récit et en fit son chef-d'œuvre. Mais, ainsi qu'on peut le voir, il y eut deux Virginies à l'île d'Ambre. Et ce n'est qu'en fondant les traits de ces deux filles, leur pudeur, leur beauté, leur jeunesse, et en les confondant dans une seule figure, que M. de Saint-Pierre créa M^le de la Tour (1).

M. de Saint-Pierre, à ce moment de sa vie, était jeune, ardent, de bonne mine, plein de feu et de passion ; et il aimait beaucoup les femmes ! Celles de l'île de France avaient de quoi lui plaire. Les Françaises mêmes qui n'étaient pas créoles avaient acquis sous le soleil, au

(1) Bien des versions ont été données de l'origine authentique de l'idylle rapportée par Saint-Pierre. M. Maurice Souriau d'abord, qui a écrit sur Bernardin le meilleur des livres : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits* ; M. Lanson ensuite (la *Revue du mois*, 1908) ont mis au point le travail préparatoire de Bernardin. Depuis, la *Revue hebdomadaire* (26 août 1916) a publié, sous la signature Margah d'Enis, une curieuse étude sur la formation en plein Rouergue, de la famille de La Tour. D'après l'auteur de cette étude, « Virginie est née à Saint-Igest, près de Villefranche-de-Rouergue et non à l'île Maurice ». Ce n'est qu'à l'âge de treize ans que la jeune fille, à la suite d'un drame de famille demeuré obscur, serait partie dans cette colonie.

milieu du cadre d'une verdure éclatante, dans l'accent, le ton et la parure, une façon de langueur, un reflet de beauté, toutes ces grâces naturelles à l'être, que les filles des îles apportent en naissant. L'une d'elles, M^{me} Le Normand, que les nécessités de la colonisation obligeaient de vivre avec son mari et ses enfants, dans un lieu désolé de Maurice, près du morne Brabant, apparut vraiment à ses yeux « une dame très jolie ». Il en a laissé, dans son *Voyage à l'île de France*, parmi les lataniers et les jamroses, une apparition chaude et claire, toute gaie et souriante.

Mais, de toutes ces fines beautés insulaires, M^{me} Poivre, sans doute, une jolie Lyonnaise mariée à M. Poivre, intendant aux îles, le charma, le captiva, le retint plus que les autres dans le respect et l'admiration. Dans ce temps d'héroïsme et de guerres navales, à ce moment de l'histoire où une poignée de braves luttaient pied à pied à Mahé, Madras, Pondichéry, à Bourbon et Maurice contre l'ennemi anglais, M. Poivre a été admirable. Son nom si savoureux accuse sa bonhomie ; et, pour son courage, on apprend — en lisant sa vie étonnante — à en apprécier maintes fois la grandeur. M. Poivre n'avait pas que lutté sur les mers, gémi que dans les prisons, écrit sur les plantes et goûté les épices. Il s'était corps et âme employé à donner, par ses plantations et par sa bienfaisante administration, une véritable prospérité à l'île Maurice. Une femme admirable et gracieuse, active comme le sont les Françaises de Lyon, partageait, depuis peu d'années, sa vie aventureuse et l'avait suivi. Et c'était M^{me} Poivre. D'un pays de tisseurs, elle avait, même aux colonies, conservé sa raideur d'étoffes, sa rigide tenue de ménagère. Entre son mari et ses enfants, elle était, malgré le voluptueux ciel, les fleurs grisantes, les fruits ardents, la mer, demeurée stricte et droite. Très « Benedicite », très « maman laborieuse », elle était restée une manière de bourgeoise de Chardin, bonne et affectueuse, apte aux travaux d'aiguille et de cuisine ; et il fallait voir, comme

elle avait le don, dans cette maison-là, d'animer, de charmer, de parer, d'embellir tout, autour du bonhomme Poivre. M. Maurice Souriau, qui en parle si bien, l'appelle une « maman grondeuse ». Elle était prompte, sobre de gestes, preste et vive ; et quand elle parlait on obéissait ! Au reste, un cœur d'or, digne de celui de son mari, très bon et très pitoyable. Et par-dessus tout, des petites mains blanches et sèches, des mains hardies d'honnête femme qui eussent bien volontiers souffleté les galants ; puis une mignonne figure comme on en a en France du côté du Rhône, avec un teint sobre, des yeux clairs, de belles dents ; enfin l'excitation, l'expression, et cette espèce de feu sourd que le ciel des Indes ajoute dans les yeux, dans le regard, dans la marche, aux meilleures épouses, aux plus pures des femmes, dans ces climats-là. Bernardin, garçon rêveur et sensible, las de travaux et de solitude, apprécia dès le début de son séjour à Port-Louis cette maison cordiale, où les hôtes étaient demeurés si avenants de manières et si Français de cœur. D'abord, il aima le mari : « Je vois souvent M. Poivre, écrit-il de Maurice en France à M. Hennin ; je l'aime et l'estime de tout mon cœur. » Et puis, il aima la femme ! Ici ce fut plus grave ; et ce devint pour l'ancien ami de la princesse Miesnick, pour l'époux futur de M^{lles} Pelleport et Didot, un tourment amer et charmant. Tout ce qu'un galant peut employer de ruses, tout ce qu'un soupirant, qui n'est ni Valmont ni Lovelace, mais déjà un fort bon enjôleur, peut mettre au service de sa passion, M. de Saint-Pierre eut le talent de l'essayer, mais vainement, contre M^{me} Poivre. D'abord ce fut par flatterie (et Dieu sait s'il flattait bien !) qu'il s'efforça de s'approcher d'elle. « Heureux, lui écrivait-il, en faisant allusion à l'intendant, celui qui a trouvé dans vous un ami sûr, une maîtresse aimable, une bonne mère de famille. » Une autre fois, il lui dit que c'est une épouse comme elle qu'il a le dessein d'avoir. Et, après ces lettres-là, c'en est d'autres plus pressantes et

plus ouvertes. M^{me} Poivre s'en agace. Elle a un petit ton sec, à la Geoffrin, qui est très drôle. « Je vous souhaite le bonjour, répond-elle ; je vous souhaite aussi bonne santé, joie, gaîté et guérison de votre maladie d'écrire. » Mais, un homme comme Saint-Pierre se peut-il guérir de cela ? Il écrit, il écrit, et il prête des livres. C'est le moment où l'on est fou, partout, de Richardson ; Bernardin envoie de ses écrits à M^{me} Poivre. Mais elle les lui retourne aussi sèchement que les épîtres. « J'ai lu *Grandisson*, dit-elle, et ce n'est pas mon héros. » En effet, une femme comme elle ne pouvait pas aimer un puritain aussi fatigant que *Grandisson*, tout hypocrisie et tout sucre. Alors, ce que ni les lettres, ni les livres ne peuvent, l'amoureux le demande à la poésie. Et il envoie des vers ; M^{me} Poivre n'y est pas plus sensible qu'au reste. « Je vous prie en grâce, écrit-elle nettement, de ne pas me chanter. » Mais Bernardin est pris. Il usera de toutes les maladresses, comme elle de toutes les rigueurs. Il se joua là, sous les pamplemousses, une espèce de comédie d'amour qui, bien que peu connue, est des plus piquantes. Ce duel tendre ne dura pas qu'un instant, un jour ou un mois dans la vie de Saint-Pierre ; il se prolongea tout le temps de son séjour à Maurice ; et ce fut un combat où la femme vertueuse eut constamment l'avantage et le galant la défaite. En vain Bernardin, qui était joli homme, spirituel et hardi, l'enveloppait-il de toute sa séduction amoureuse, elle fut tout le temps droite, inaccessible, honnête. Elle avait une espèce d'ironie piquante au moyen de quoi elle se défendait. « J'aime, disait-elle, à Saint-Pierre, les gens qui ne se mettent point en peine de ce qui se passe dans mon cœur. » A la fin, comme il insistait et que son assiduité devenait gênante, elle le cingla de moqueries un peu plus fortes ; finalement, elle le mit dehors : « Si vous voulez, écrivait-elle, que je vous parle sincèrement, comme, dans ce pays-ci, je ne jouis presque jamais de la société de M. Poivre, je serais charmée de causer un peu avec lui, s'il vient dimanche, et

je ne serais pas fâchée qu'il vînt seul. » Le coup était droit et sec ; il n'y avait point à y répliquer. Saint-Pierre le sentit bientôt ; et, dans son désespoir, supplia celle qui ne lui avait pas laissé prendre le plus petit droit sur elle de le marier afin d'apaiser sa douleur. M^{me} Poivre, épouse rigide mais bonne femme, allait s'y employer ; mais M. Poivre lui-même arrêta les choses. Ce fut la rupture. Aimé Martin s'en est expliqué plus tard d'une façon qui apparaît plaisante : M. de Saint-Pierre, dit-il, « s'aperçut d'un léger refroidissement dans l'amitié de M. Poivre, sans doute, il était la victime de quelque calomnie (*sic*) ; il voulut s'en éclairer et fit plusieurs tentatives pour provoquer une explication, mais elles furent inutiles. M. Poivre n'opposa à ses plaintes qu'une politesse froide. » Quelque précaution que Bernardin de Saint-Pierre apportât toujours à cacher cet échec sentimental, le secret de cette froideur, enclos dans une liasse jaunie de lettres de M^{me} Poivre, est maintenant connu. Et nous ne pouvions pas ne pas la placer ici, au rang de ces créoles, cette spirituelle femme, cette prude si charmante, que le grand écrivain ne put qu'admirer et que nous évoquons, sous un ciel aussi pur que son cœur, — marchant — au chant des nègres et dans le vol des oiseaux — dans un chemin de goyaves et de girofiers, entre son honnête mari et ses deux filles : Sara et Julienne-Isle-de-France !

IV

VALÈRE, DE PARNY ; CAMILLE, D'ANDRÉ CHÉNIER.

A l'époque où vivait M. Poivre, où M. de Saint-Pierre soupirait si bien — mais si vainement, hélas ! — sous les pamplemousses, le domaine de la France dans le monde avait bien diminué. Mais, si rétréci, si mesquin qu'il

apparût, il exerçait encore sa fascination. Moins on avait d'îles, plus on les aimait ; plus celles que les Anglais n'avaient pas encore conquises apparaissaient belles, parfumées, délicieuses, plus on y accourait, dans une sorte de folie et de fureur coloniales, dans une ivresse que la guerre d'Amérique, les récits des marins, les revendications en faveur de la nature et le goût déjà marqué d'un naissant romantisme exaltaient encore dans les cœurs généreux, avides d'espace vierge et de liberté. Léonard, Parny, le chevalier Bertin ne sont ni de grands ni de profonds poètes ; mais ils ont une espèce d'agrément à eux ; c'est quand ils apportent, au milieu de leurs fadeurs, ce *parfum impérisable* où se trahit le souvenir d'enivrants rivages, de forêts profondes et ce chant d'oiseaux qui n'est pas d'Europe. En vain Léonard connaît-il Paris, sa folie galante, ses maisons, son ciel et le petit pays du côté d'Arpajon, c'est la Guadeloupe qu'il aime, c'est la côte natale, c'est *l'anse-à-la-barque* et, c'est, à l'ombre des hauts bambous des Antilles, la case où il revoit sa mère et les servantes noires s'assembler au tambour pour de petits concerts. A plusieurs reprises, l'oppression du souvenir est si forte en lui qu'il ne peut plus résister au désir de fouler à nouveau ce sol de feu, ce sol béni où il marcha enfant. Et, au moment de mourir, le voilà qui part tout d'un trait pour aller s'embarquer à Nantes ! C'est *là-bas* qu'il veut fermer ses yeux, sous les palétuviers. Mais la mort met plus de hâte encore que lui, le saisit, l'étreint, et ne permet pas au poète créole de revoir son île adorée surgir encore une fois pour lui du fond des mers, avec ses cimes bleutées, ses côtes claires et ses bois envahis d'oiseaux.

Bourbon, « notre île indienne où le café est transplanté, écrit Michelet, a tout à coup un bonheur inouï ». Les plantations y prennent un admirable essor. Aux tamarins, aux citronniers, aux manguiers, aux avocatiers et aux cannes à sucre, le caféier ajoute son puissant arôme. Les

L. ...
Ottaviensis

négresses aux belles dents, aux foulards de soie et aux coquillages sertis dans l'oreille ne passent plus seulement au long des rizières en portant, dans de vastes corbeilles les mangues et les cocos, les dattes et les bananes. C'est dans les innombrables petits bois de caféiers que se répandent maintenant, par troupes gazouillantes, ces enfants d'Afrique au front crépu, au sein bronzé, au pas lent. Les bengalis, les merles et les cardinaux pourpres, volant de cime en cime à travers la forêt, ne sont pas plus jaseurs ; les lianes — vers le Grand Brûlé — ne sont pas plus souples, que ces belles Cafrines ou que ces Malabaraises à la voix zézayante, aux dents blanches, au beau rire, allant par les longs chemins, d'un bout de l'île à l'autre. L'une de ces négresses du côté de Saint-Paul de la Réunion — on le sait maintenant — a enchanté Parny. C'était une jeune fille du nom de Valère, qui vivait à Sainte-Marie, dans l'habitation d'une sœur même du poète, M^{me} Panon Duportail. Valère avait le caractère naïf, mobile et spontané de sa race. Le son de sa voix, le balancement de ses hanches fortes et de sa longue taille onduleuse, sa lasciveté et sa nonchalance enchantaient comme une sorte de spectacle heureux. Elle aimait les mangues, les fruits de Mozambique et les pâtes ; son rire était un chant de volière ; et, elle était bien jolie en pagne blanc, en madras à fleurs, avec des anneaux à ses pieds et ses mains. Le chevalier Parny l'aima. Le gracieux poème

Oranger dont la voûte épaisse...

s'achevant par ces mots :

... Si l'on mourait de plaisir
Je serais mort sous ton ombrage...

fut longtemps dédié à Eléonore. Mais Eléonore fut ici Valère. Le mot de M. de Chateaubriand à propos de Parny : « il ne lui fallait (pour chanter) que le ciel de

l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme » n'est plus exact ici. Et le nouveau Tibulle eut plus d'une amante !

Eléonore était M^{lle} Esther T... Il y avait peu de jeunes filles aussi belles dans Bourbon. « Ses grands yeux bleus à l'expression pleine de douceur et de charme, sa bouche bien faite, sa taille élevée », enfin, « dans tous ses mouvements, cette nonchalance et ce négligé des Créoles » qui survécurent à sa jeunesse, faisaient l'enchantement de ceux qui la virent longtemps après (1). La fameuse pièce : *Enfin, ma chère Eléonore...* que Sainte-Beuve admirait, la plupart des *Poésies* et des *Elégies* ont été inspirées par cette muse aimable. Eléonore, ainsi que la Fanny de Chénier, que l'Elvire de Lamartine, a été créole ; mais créole, elle avait de la Bacchante indienne ! En elle, c'était « moins le cœur, moins l'amour que l'élan du plaisir » (2) qui communiquait, à la poésie de Parny, cette flamme sourde et chaude qui, malgré les années, l'ont gardée vivante. L'idéal d'Elvire, auprès de Lamartine, fut certes beaucoup plus pur, et le feu qui couve en M^{me} de Bonneuil, amie de Chénier, ne brûla jamais de la même ardeur impudique.

M^{me} de Bonneuil, que celui qui l'a chantée appelle « une belle insulaire », ou Fanny, ou D. Z. et surtout Camille et, qui partage avec Clémentine, Caroline, Amélie, Rose et aussi M^{me} Lecoulteux, la faveur d'inspirer des poèmes à Chénier, naquit sous les mêmes beaux cieux qu'Eléonore (3). Aussi rien au monde n'est-il plus cher, aux yeux de Chénier, que Bourbon « île charmante » :

Berceau délicieux des plus belles mortelles...

(1) P.-F. TISSOT, *Notre sur la vie et les ouvrages d'Évariste Parny* (1827).

(2) MICHELET, sur Parny (*Louis XV et Louis XVI*).

(3) Becq de Fouquières a retrouvé, sur le livre d'érou de la prison le Sainte-Pélagie, prison où M^{me} de Bonneuil fut enfermée sous la Terreur, l'île de Bourbon indiquée comme lieu de naissance de la sune femme.

M^{me} de Bonneuil, dont son amie M^{me} Le Brun dit qu'elle « était fraîche comme une rose », caractérisait au plus haut point le type ardent de la créole. Ses yeux de jais aux longs cils arqués, sa taille flexueuse et ployante, ses dents de nacre étincelante habituées à mordre aux beaux fruits, son teint d'une pâleur sombre et carminée, sa bouche fine et pourpre enchantent qui les voit. Costumée à la Grecque, à ce fameux dîner de M^{me} Le Brun, présidé par M. de Vaudreuil, où elle prit place entre M^{me} Chalgrin et M^{me} Vigée, elle offre sous le bandeau de laine, une toison opulente et, sous le voile antique, un sein de brune chaude et belle où, dit le poète, « il est bien doux de vivre et bien doux de mourir ». Cette « bouche embaumée », ce « beau corps », ce « front délicat », ce petit pied, cette taille longue et fine, enfin tout ce chef-d'œuvre qu'est M^{me} de Bonneuil a été pétri à Bourbon, sous les orangers. Aussi, au regard du poète, est-il peu de pays aussi parfaits, des cieux aussi purs, un lieu plus favorable que ce joyau des mers. Que sont, près de Bourbon, Gnide et Paphos?

Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs
Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs...

Byzance elle-même, où Chénier naquit du sein d'une belle Cypriote, aux portes de l'Asie, n'a point pour lui cette langueur et cette vénusté, cette grâce et ce parfum

D. Z. reçut le jour sur tes heureux rivages...

Et, de cela, aux yeux du beau Grec, Bourbon est bénie
Bourbon est enchantée, Bourbon est à jamais fleurie sur
les mers :

Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages,
Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers,
Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs
N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !..

Et Bourbon toujours vivra dans son cœur ! Que les années passent, que l'orage révolutionnaire éclate et que la mort approche à pas lents de Chénier, toujours celui-ci pensera à sa terre créole, à son rayonnement et même, à la veille des plus graves tourments, on le verra — notamment dans son *Discours sur les Sociétés patriotiques* publié en 1792 — se souvenir, pour les plaindre et les admirer, « de nos belles colonies des îles de France et de Bourbon ».

Le retentissement de ce pieux souvenir ne s'éteindra pas au cœur des créoles. Bourbon prédestinée verra longtemps encore « au pas rythmé des Hindous », de belles jeunes femmes à la peau délicate, venir « à la ville en manchy de rotin » et, dans les vieilles cités de Saint-Denis et Saint-Paul, éveiller le lyrisme au cœur des poètes. Leconte de Lisle d'abord, Léon Dierx plus tard seront, dans des temps plus contemporains, les continuateurs du divin André. Dans cette belle jeune fille vêtue de « claire mousseline » que portent sur un « lit aux nattes de Manille » deux hardis Telingas, et dans le frais regard de Nyssia surprise, l'un et l'autre de ces maîtres auront tous deux montré l'enchantement des créoles. Que sont la petite Lanux de Leconte de Lisle, Nyssia de Léon Dierx, au frais regard de source, et aussi Indiana qu'a créée George Sand, toutes trois filles de Bourbon, sinon de mutines, belles et chaleureuses sœurs de M^{me} de Bonneuil et d'Eléonore ? Et que sont donc Lola, Dorothee et la Malabaraise, qu'est donc Jeanne Duval, Vénus noire fixée dans les *Fleurs du mal*, sinon de petites filles de Valère ?

En conflit avec sa famille, Charles Baudelaire fut envoyé — on s'en souvient — « très loin » par celle-ci. « Embarqué sur un vaisseau et recommandé au capitaine (1), il parcourut avec lui, écrit Théophile Gautier,

(1) Nous avons su — depuis — que c'était le navire *Paquebot des mers du Sud*, capitaine Salis. L'embarquement du poète eut lieu à Bordeaux, le 20 octobre 1841, et c'est à Port-Louis d'île Maurice, que Baudelaire composa, en l'honneur de M^{me} Autard de Bragard, l'admirable sonnet

les mers de l'Inde, vit l'île Maurice, l'île Bourbon, Madagascar, Ceylan peut-être, quelques points de la presqu'île du Gange. » L'admirable passage :

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux...

ne peut que s'appliquer à la Réunion où à l'île de France. La case de Dorothée n'est pas loin de la maison de Domingue ; la même brise parfumée l'embaume, les mêmes lianes l'enlacent et le goût du citron, des cédrats, des fruits du cocotier plaît à la sensuelle fille des Tropiques. Mais la Malabaraise, mieux que Dorothée encore, a les traits de Valère. Ces pieds fins, cette large hanche, ces grands yeux de velours « plus noirs que *la chair* », ces rêves flottants « pleins de colibris » ne trahissent-ils point la libre enfant brune, que Charles Baudelaire, après le chevalier Parny, aima toute sa vie avec une dévotion, un goût d'exotisme et un emportement, qui donnent à ces *filles sauvages* une sorte de sombre et fatale grandeur ?

V

D'ATALA ET CÉLUTA A JOSÉPHINE.

Nul, plus que Chénier n'a, parmi tant de nobles inspirés des vers, subi l'enchantement exotique. Certes, l'œuvre si pur de ce poète, d'un modelé si beau et si ferme, de contours si suaves, est bien de nos molles vallées de Paris, de Luciennes et Versailles, ces cités de son cœur. Et pourtant, par sa mère qui est née à Chypre, par sa sœur Hélène,

A une dame créée [voir D^r G. BASCHET, *Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (1917) ; Id. *Les Fleurs du mal*, édition revue par Ad. Van Bever (1919)].

mariée (à Maurice) à M. de Saint-Igest, enfin par son amie de Bourbon, M^{me} de Bonneuil, il touche à trois îles très belles et très parfumées. Sa mère surtout, exquise Levantine élevée dans les lettres et dans la musique, est de ces Grecques charmantes habituées de filer la laine à l'ombre ; un turban la coiffe, elle est vêtue à la turque d'une robe enveloppante ; et, dans le cou flexueux, le regard mi-voilé, l'allure d'abandon de ses mains et de son corps, la Hellade paraît toute fraîche de jeunesse et bruissante d'abeilles. Longtemps, M^{me} de Chénier vécut dans le goût des modes orientales, des lettres grecques et des roses. Le tableau de Cazes le fils, exposé au musée de Carcassonne, nous enseigne qu'elle porta, bien avant M^{mes} de Staël et de Duras, le turban oriental. Son exotisme — plus que celui de la fille de Necker — touchait encore au vieux temps ; il avait une manière de charme effacé, que n'aura pas celui des belles dames qui écouteront M. de Volney parler sur l'Égypte ou M. le vicomte de Chateaubriand sur les grands déserts du Nord américain. Avec M^{me} de Chénier, M^{mes} de Bonneuil et de Saint-Igest, ces trois belles insulaires qui bercèrent de tendresse et d'amour un poète, il semble bien que c'en soit fait, pour un temps du moins, de ce naïf attachement aux vieilles modes, à la marine royale et à ces terres si belles et déjà si françaises : Bourbon, Maurice et l'Inde, où de jeunes créoles rêvaient, en berçant leurs beaux corps sous les palmes, aux jardins réguliers de Touraine, aux allées de Bellevue et de Meudon. M. de Voltaire, en écrivant à M^{me} de Chénier le galant billet où il lui baise les mains et « souhaite si passionnément d'avoir le bonheur de lui faire sa cour », ne trahit-il point le touchant adieu d'une époque à ce charme de la Perse, à ce chant du sérail et à ce féérique Orient des sultanes, dont Zadig, Usbeck et M. Galland avaient enivré tout un monde d'hommes délicats et de femmes sensibles ? Les vaisseaux au hardi pavillon tricolore qui sillonnent désormais les mers ne

portent plus les lys royaux aux peuples polynésiens. Les expéditions d'Estaing, La Pérouse et d'Entrecasteaux dans le Nord du Nouveau-Monde avaient ouvert une voie que la guerre d'Indépendance avait rendue plus large et plus fréquentée. Ce fut du côté de Saint-Domingue et du Canada, des Etats-Unis et des Antilles que se porta tout le vaste effort maritime. Les chemins nouveaux que de hardis capitaines anglais et français avaient tenté de forcer au delà du Canada étaient à peine indiqués aux vaisseaux que, déjà, des audacieux entreprenaient de les poursuivre encore plus avant du côté du pôle. On a tendance à croire assez volontiers que le dessein d'entreprendre un voyage agréable et de découvrir des motifs à des descriptions agrestes encore inédites avait poussé seul M. de Chateaubriand à se rendre en Amérique. Mais, le but que le jeune navigateur breton se proposait d'atteindre au début de son voyage était bien différent de ce que sont trop enclins à le penser ses admirateurs. Dans différentes notes de l'*Essai historique*, d'*Atala* et dans l'Introduction de son *Voyage en Amérique*, M. de Chateaubriand a expliqué lui-même qu'il « ne prétendait à rien moins alors qu'à découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique, en retrouvant la mer Polaire ». Les grandes expéditions tentées par Hearne et Mackenzie et poursuivies plus tard par sir John Franklin occupaient seulement l'imagination de René. Elles n'étaient certes pas trop démesurées pour l'ambition et l'orgueil d'un homme aussi intrépide et aussi hautain que celui-là. Mais les ressources matérielles faisaient le plus grand défaut dans l'accomplissement d'une tâche aussi vaste. Il fallut que M. de Chateaubriand se résignât à des découvertes moins insurmontables. Celles qu'il entreprit dans les vastes territoires de la Floride et de la Louisiane ne sont pas moins capitales que celles qu'il eût pu poursuivre dans l'Océan polaire. M. de Chateaubriand, qui ne pouvait pas découvrir les Esquimaux de nouvelles régions groënlen-

daises, parcourut de magnifiques régions chez les sauvages. Le retentissement d'avoir pu parvenir jusqu'aux tribus guerrières des Natchez et des Siminoles dépassa alors tout ce que le même auteur aurait pu tenter, à la suite de Mackenzie et de Hearne, vers le monde des glaces. Le seul fait d'avoir su douer de vie et de beauté, d'amour et de douleur, à ce moment des lettres, deux créatures aussi étrangement neuves, aussi hardiment belles que Céluta et qu'Atala vint changer tout un vaste courant littéraire. Entièrement modifiée, la littérature créole emprunta à ces Floridiennes un attrait grisant, une volupté forte et inconnue encore. « Le premier, dans son temps, a-t-on pu justement écrire à ce propos, Chateaubriand infusa, il fit fermenter l'exotisme dans la poésie et il composa un poison nouveau que la jeunesse du siècle but avec délices (1). » Ce poison avait une autre violence et une autre fureur que celui que Bernardin de Saint-Pierre avait si gracieusement apporté avec lui des Tropiques, dans un petit roman. Il émanait du flanc souple et chaud, du sein empourpré et des lèvres vermeilles de deux vierges entièrement différentes de toutes celles des climats connus. Les Otaïtiennes elles-mêmes, dont M. de Bougainville avait vanté la taille, l'excellence du corps et la beauté des traits, pouvaient-elles rivaliser, dans la grâce troublante et le charme dominateur, avec ces mâles guerrières des tribus des Natchez et des Muscogulges? Quoi de comparable aux danses de ces filles dans les jeux funèbres? « Deux vierges cherchent à arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se

(1) M. Anatole France. Et Jules Lemaître, tout en suspectant dans les détails (mais M. Victor Giraud ne l'a-t-il pas suspecté depuis bien davantage?) Chateaubriand au point de vue de la véracité de son récit, n'ajouta-t-il pas, à propos de l'étonnante fortune littéraire d'*Atala* : « De même, par exemple, qu'*Andromaque*, en 1668, exprima tout à coup les passions de l'amour comme on ne l'avait pas fait encore : ainsi, en 1801, *Atala* se trouva exprimer les formes et les couleurs avec une sensualité mêlée de rêve, comme on ne les avait pas encore exprimées. »

toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent ; elles se penchent et mêlent leurs chevelures ; elles regardent leurs mères, rougissent : on applaudit. » Et ne croirait-on pas, à lire ce noble et charmant passage, que ce sont Céluta et Nélida qui dansent ; mais ce n'est ni chez les Natchez, ni chez les Illinois que M. de Chateaubriand fut chercher sa plus belle amante. Atala au front couronné de jasmins, dansant sous les érables et sous les hêtres pourpres, est bien plus belle encore que les belles guerrières. Certes, ses jours ont grandi à travers les savanes, dans les longs cris de la guerre et le bruit des tomahawks ! Mais elle n'est pas Indienne autant que Céluta et elle n'est pas idolâtre ainsi que Nélida. Le sachem des Muscogulges n'est que son père adoptif ; sa mère seule est de la tribu peinte et le sang espagnol dont son père l'a douée se trahit dans son teint de magnolia, dans sa taille gracile, dans l'ardeur des mains, dans le chant des paroles et jusque dans les regards d'une vivacité pudique et voluptueuse. A peine vêtue de peaux de chèvre et de bison, le sein et les pieds nus, coiffée de nonpareilles, le front empourpré de désir et de crainte, ah ! qu'Atala est belle !

En la peignant si bien, en peignant Céluta et Néluda, les Floridiennes, M. de Chateaubriand n'a-t-il pas ajouté, à toute la gracieuse lignée d'Ourika, d'Aïssé, de Valère, de Zilia et de toutes les belles enfants insulaires, un couple exquis et tendre ? A peine a-t-il pu se défendre, en un moment d'aveu, d'une faiblesse pour elles. « Camoëns, écrit-il, à l'un des plus émouvants passages de ses *Mémoires*, n'avait-il pas aimé, dans les Indes, une esclave noire de Barbarie et moi ne pouvais-je pas, en Amérique, offrir des hommages à deux jeunes sultanes jonquilles ? »

Entre Manon Lescaut, pauvre jolie fille accourue d'Europe pour sauver son amour, et Atala que la mort frappe

pour l'éloigner du sien, il n'y eut même plus, du jour où M. de Chateaubriand vint, la distance des tombes. Et c'est dans la même terre, sous les mêmes érables, les mêmes tulipiers et les mêmes lilas que la brise embaumée et les chants d'oiseaux endormirent d'un même rythme et d'un même oubli ces deux sœurs de deux patries différentes !

Le succès d'*Atala* (M. Anatole France l'a bien dit) avait enivré l'Europe. Le goût de l'Amérique s'en trouva augmenté au détriment de celui qu'avait témoigné jusque-là, pour l'Asie et l'Afrique, un siècle avide de science et de découvertes. Le général Bonaparte, en associant son destin à celui d'une créole de la Martinique, accentua encore l'attrait irrésistible. Certes, il fallut tout le talent, le modelé, le poétique et gracieux pinceau de Prudhon, pour donner à cette femme qui n'était pas belle et qui n'était plus jeune, une espèce de charme et de séduction. Le tableau adorable et flou, éclairé de cette sorte de jour argenté qui était propre au maître, a montré Joséphine accoudée avec langueur dans le parc de la Malmaison ; une écharpe l'enlace, ses bras et son cou nus sont d'une courbe charmante ; un bandeau serre son front et un autre ses seins ; tout le corps onduleux a une molle souplesse ; et, dans le teint de cette femme, à l'apprêt de sa toilette, à son abandon, à sa pose, on sent la créole ! En vérité, dans cette œuvre toute pénétrée (comme M. Henri de Régnier l'a dit) de « grâce Joséphinienne », de cette grâce faite de mollesse et d'élégance, Prud'hon a été le confident de cette femme inquiète, sensible et comme frileuse. A quoi pense-t-elle, allongée et penchée de la sorte ? « Peut-être à l'île chaude et parfumée au milieu des mers, à cette Martinique où elle est née, où elle est retournée une seule fois pour n'y plus revenir (1). » Certes, voilà bien sans doute, dans ce portrait inimitable, à quoi pense Joséphine. Elle

(1) HENRI DE RÉGNIER, *Sujets et paysages*, Souvenir des îles (1906).

pense à sa destinée, cette destinée unique, merveilleuse, trop belle même et dont les suites l'effrayent.

Ah ! que voilà bien une terre captivante, une terre de féerie, cette Martinique lointaine ! Les Français n'ont-ils point pour habitude d'y venir chercher des reines ? Car, enfin, ce fut bien une presque reine, une souveraine, cette Françoise d'Aubigné, devenue marquise de Maintenon, qui fit, dans son enfance, un séjour à la Martinique et qui resta, de ce fait, baptisée longtemps *la jeune Indienne* (1). Qu'une perle de cette sorte, la plus nacrée, la plus jolie du monde fût, dans ce temps-là, arrivée des Antilles sur un vaisseau du roi, voilà bien ce qui enchantait Scarron, le premier époux de la belle. Mais un bossu, un stropiat tout paralysé, perclus et qui ne vit plus que par l'esprit, était-ce là un parti pour une fille si rare ? M^{lle} d'Aubigné ne le pensait pas ; et, pour la *jeune Indienne*, ce fut par une sorte de gradation habile, et de séduction (cette séduction contenue, froide et comme pudique) qu'elle sut s'élever jusqu'au roi même. Et voilà qu'à moins de cent années de là, elle aussi, *jeune Indienne* des nouveaux temps, M^{me} Bonaparte s'était approchée de l'empereur fabuleux. A son tour, comme Françoise d'Aubigné de retour des Antilles, elle avait retenu le regard du maître futur des rois et des peuples ; et voilà que, sous le *mouchoir à la créole* (2), avec l'enlaçante grâce, l'agaçante langueur qu'on a dans ces pays-là, elle l'avait conquis.

Et, maintenant, toujours avec cette souplesse de liane, cet abandon mol et paresseux que Prud'hon lui a donné, elle rêve et soupire au fond du parc de la Malmaison. Ah ! ce parc de Malmaison, qui sera son Trianon à elle, comme elle l'aime à cause des ombrages, à cause des allées et

(1) COMTE D'HAUSSONVILLE, introduction aux *Souvenirs* de M^{lle} d'Aumale.

(2) *Bonaparte à Joséphine* : Lettre du 22 novembre 1796, dans laquelle il lui parle amoureusement de la « petite mine » qu'elle a, « avec le mouchoir à la créole ».

aussi à cause des serres et des parterres où elle a voulu qu'on mît toutes les espèces des arbres et des plantes qui poussent aux Antilles. Martinique, Sainte-Lucie, Fort-de-France et Saint-Pierre, les indigotiers et les caféiers, le bruit des navires et le chant des mulâtres, comme tout cela est resté en elle ! Elle a froid souvent, l'Impératrice et reine, comme les créoles ont froid dans nos climats gris. Elle a besoin de couleurs, besoin de soleil et besoin d'oiseaux. Alors Napoléon lui envoie des étoffes lumineuses comme on n'en a que sous le ciel américain, des cages pleines de perruches et de colibris, des bouquets des plantes les plus embaumées des îles. De celles-ci, Ventenat, le jardinier de Malmaison, prend un soin spécial. La passion des fleurs de ces climats devient pour Joséphine, à certains moments, une espèce de mobile de vivre. L'Empereur, les princes, les princesses, tout le monde le sait, s'en procure pour elle, aux prix les plus élevés ; les Anglais eux-mêmes, devant ce caprice de femme, si joli et si respectable, furent un moment séduits, firent une trêve galante aux dures lois de la guerre et le lord amiral donna aux vaisseaux britanniques des ordres formels pour que leurs équipages ne saisissent pas en mer les corbeilles de fleurs envoyées des îles à M^{me} Bonaparte. Au reste, les fleurs, les oiseaux mêmes ne suffirent pas toujours à la créole ; elle voulut aussi des animaux, des cerfs, des bisons et jusqu'à des espèces de moutons de son pays. Les liqueurs, le sucre, le café dont elle use sont de sa contrée. Sa petite table à écrire est en bois de la Guadeloupe ; et, un beau jour, voilà qu'on la voit aux Tuileries avec une espèce de jeune mulâtresse en madras, parée de corail et de foulard et qui lui ressemble tant qu'on va jusqu'à dire tout bas que c'est sa sœur et que M. de la Pagerie l'a eue jadis d'une négresse !

Jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême d'un long et douloureux veuvage, l'Impératrice garda, gravés dans son cœur, ces souvenirs colorés de l'enfance. Prudhon, qui

avait de la volupté, du tour et du charme des créoles, l'a su exprimer mieux que quiconque en son œuvre, puisqu'en ce front las, ce souffrant visage, ce regard triste et tendre qu'il a si bien peints, il a marqué un peu de cette mélancolie dont le regret indicible accompagne partout, dans les autres patries, les enfants des cieux et des sites de lumière.

VI

DE JOSÉPHINE A PAULINE BONAPARTE.

La flûte du roi *l'Île de France*, escortée de la frégate *la Pomone*, avait, pour la première fois, amené des Antilles en France la jeune Joséphine. Au second voyage, celle-ci prit place à bord de la *Sensible*. C'était à l'issue de ce second voyage que la créole, alors si gaie et si riieuse, devait rencontrer, aimer et choisir, entre tant de soupirants, le général Bonaparte. Ce grand conquérant, Corse fidèle à son berceau, adorait les îles (les îles dans sa vie : Corse, île d'Elbe, Sainte-Hélène, ont joué un si grand rôle !). Et comme il avait pris une gracieuse épouse à l'Amérique, il voulait rendre, à cette terre de féerie, en manière d'échange, une autre jeune et belle femme. En effet, le 23 frimaire an IX, au moment où l'escadre française, aux ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse, allait lever l'ancre à Brest à destination de Saint-Domingue, une lente litière entra dans le vieux port et se dirigea vers le vaisseau *l'Océan* où le général Leclerc, commandant en chef de l'expédition, reçut dans ses bras son épouse chérie, la sœur même du prochain Consul, Pauline Bonaparte.

Pauline, à ce moment de sa vie, avait déjà son indolence fascinatrice ; avide de joie et de plaisir, adulée pour son nom et pour ses charmes, elle transforma le voyage en une sorte de fête. « Couchée sur le pont du

vaisseau l'*Océan*, dans tout l'éclat de sa beauté, rappelant la Galathée des Grecs, la Vénus maritime », écrit d'elle Norvins, qui était du voyage, Pauline accomplit cette pénible traversée, au milieu des soldats, avec le calme heureux d'une déesse des flots.

Quelque mélancolie se mêlait bien en elle au souvenir de tout ce qu'elle avait quitté : ces jardins odorants de Neuilly et de Mortefontaine ; ces plaisirs de Paris et ces divertissements où elle prenait part ; ce frère charmant et redoutable de qui toute fortune et toute gloire lui devaient venir. Mais, devant l'horizon de cette mer uniforme et radieuse, entourée d'une cour d'officiers qui ne cessaient de l'enivrer de louanges, elle se prenait à sourire : à sourire en pensant à ce Lafon, de la Comédie-Française, qu'on lui avait donné comme adorateur et qui n'était resté rien moins qu'un soupirant ; à sourire à Fréron qui l'avait aimée et l'accompagnait, au souvenir de Duphot, qu'elle avait perdu, à Leclerc, qui était là, près d'elle, l'entourant d'une chaude et discrète tendresse, au petit Dermide, le seul enfant qu'elle ait eu de son mari et pour le baptême duquel avaient grondé, dans Milan, tout comme pour un fils d'Empereur, les sons du tambour et le bruit de l'artillerie ; à sourire à tout et à tous, aux marins, aux passagers, aux formes lointaines de l'horizon : la Barbade, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Tabago, la Grenade et les Grenadilles...

Cap Haïtien domine la mer, du fond de son golfe ombreux, comme un bel oiseau. Sa baie commode et sa plage protégée de récifs dessinent, devant les flots de l'Océan, l'un des plus beaux ports de Saint-Domingue. A l'odeur des forêts, des tafias et des caféiers, se confond la brise douce de la vague bleue ; et le vent plein des senteurs de la mer Caraïbe rejoint, à l'heure du reflux, celui venu des voisines Antilles. Ces sites sont beaux et purs ; mais les hommes y ont une âme farouche, un cœur indomptable et d'une promptte violence. Au moment où

Pauline Leclerc, son mari et toute l'armée de France abordaient au Cap, les généraux noirs, Toussaint-Louverture, Dessalines et Christophe, appelaient secrètement les Haïtiens à l'insurrection.

Au milieu de la guerre acharnée et sanglante, où la fièvre venait ajouter le danger de ses coups, Pauline, si paresseuse et si nonchalante, pour qui la *vie couchée* était la seule vraie, se montra grande et forte. A Leclerc qui la suppliait pour qu'elle repartît en France : « Ici, répondait-elle, je règne comme Joséphine, je suis la première » ; et, aux dames du Cap qui se lamentaient sur l'issue de tant de désastres : « Vous pouvez pleurer, vous autres, vous n'êtes pas, comme moi, sœur de Bonaparte. »

Car, même au loin, exilée, sous un climat de feu, dans les pires dangers, c'est à lui qu'elle rêve, à lui que vont ses pensées, pour lui qu'elle assemble, en des coffres de thuya et de bambou, ces produits des îles : mirobolandys, figues, bananes, oranges et citrons géants, anis, absinthe, mélisse à l'odeur grisante, dont elle lui fait don avec tout son cœur.

Enfin, elle revient, mais après tous les malheurs ! Et quand Latouche-Tréville va l'embarquer à bord du *Swiftsure*, à l'île de la Tortue, elle n'a plus auprès d'elle Fréron, « son cher Stanislas » des journées de Marseille. Elle n'a plus Leclerc ; tous deux sont morts. Amante autant qu'épouse, Pauline est frappée deux fois ; mais, auprès d'elle, dans le vaisseau, elle ramène la dépouille embaumée de Leclerc ; dans une urne d'or fin elle a fait placer le cœur de son mari ; « Pauline Bonaparte, mariée au général Leclerc, le 20 prairial an V, a-t-elle fait graver sur ce précieux vase, a enfermé dans cette urne son amour auprès du cœur de son époux, dont elle a partagé les dangers et la gloire. »

La jeune veuve demeura à jamais blessée de ce cruel séjour aux Antilles. Sans croire Fouché qui alla, plus tard, jusqu'à dresser contre elle un libelle ignoble, il faut penser

que les excès de la nature ébranlèrent chez Pauline un organisme faible. A dater de ce séjour à Saint-Domingue, et même plus tard, fêtée, consolée, heureuse et remariée à un prince, elle montra, dans sa grâce, une paresse plus molle encore, une pâleur plus mate, une beauté plus souffrante. Le mal créole l'avait prise ; le regret et l'ennui fanaient ses moments les plus beaux. Elle aima plus que jamais à rester étendue. Et c'est dans ce voluptueux allongement d'elle-même qu'elle apparaît encore aux souvenirs.

A la villa Borghèse, son beau corps montré, par la main de Canova, sur des coussins de marbre, repose comme timide et comme apaisé. Par les croisées vastes montent jusqu'à sa forme exquise les parfums des jardins Giustiniani. Sans doute lui rappellent-ils les vergers du Cap ; et ce fruit victorieux, rond et mûr, qu'elle tient dans ses doigts, qu'est-ce encore ? sinon son propre cœur, ce cœur divers, changeant et passionné, que grisèrent d'effluves tendres et de chauds parfums les soirs de Saint-Domingue.

Saint-Domingue est une terre de fleurs, de sucre et de miel. Le gingembre, le gommier, le figuier, le pistachier, les bois d'acajou et de camphre y prospèrent ; le dividivi, le gaïac, le pin de lord Weymouth, le chêne des Antilles et le liège des Indes, y dressent leurs ombrages. Les baies sont vastes et chaudes, pleines de tortues et de coquillages ; le ciel est bleu au-dessus des rivières ; les champs bruissent d'abeilles et les bois de perroquets ; le café, le cacao et le sucre des cannes embaument dans les plantations ; et, de la plaine du Nord à la Grande Rivière, de l'île de la Gonave à l'Artibonite, un climat doux et chaud éveille partout les végétations, sature l'air d'odeurs et donne à toute l'île un aspect de calme heureux, une quiétude trompeuse et une paix mensongère. Car, sur cette terre, où tout paraît beau et lumineux, les reptiles pullulent au fond des ravins ; l'homme blanc ne domine

que par l'esclavage et l'homme noir, meurtri et haineux, ne grandit que dans l'idée de la vengeance.

VII

MADAME DE TALLEYRAND, MADAME HAMELIN.

Ce qu'un auteur bien voluptueux, plein de talent et mort trop jeune, le regretté Hugues Rebell, appelait les « nuits chaudes du Cap français », c'étaient ces nuits de Saint-Domingue, vécues par les soldats de Leclerc et qu'enchantait la beauté des mulâtresses et des créoles. Mais, tandis que la séduction des mulâtresses ne dépassait pas ces nocturnes instants du plaisir, le charme de la jeunesse créole achevait de s'imposer dans le cœur des Français. A la vérité, cette sorte de domination, née de la rêverie et de la langueur comme blessée de ces filles, s'exerçait, depuis longtemps déjà, sur ceux de nos nationaux que la sensibilité du XVIII^e siècle avait préparés si bien à tout admirer et à tout chérir.

Depuis longtemps déjà, et selon M. Lanzac de Laborie, les planteurs les plus riches de Saint-Domingue avaient pris le sage et habile parti d'envoyer de bonne heure leurs filles « terminer leur éducation dans les couvents réputés de la métropole ». Il était résulté de cet usage, à la fin de l'Ancien régime et dès le premier moment de la guerre d'Amérique, une sorte de rapprochement, de fusion intime entre les races. A la suite de ce séjour obligé dans nos climats, beaucoup de mariages entre Français et jeunes créoles avaient eu lieu. Et c'est ce qui fait qu'à la veille même de la Révolution, les représentants des planteurs de la grande Antille pouvaient écrire au roi Louis XVI, en lui exprimant les vœux de leur attachement : « Sire, toute votre cour est devenue créole par

alliance ; les liens du sang, ces liens que rien ne saurait rompre, ont pour jamais uni votre noblesse avec Saint-Domingue. » M. Lanzac de Laborie ajoute (comme pour montrer combien ces liens des deux races étaient devenus étroits) que les « descendantes des créoles furent nombreuses à parer de leur grâce la cour de Marie-Antoinette, nombreuses aussi à illuminer de leur vaillance les prisons de la Terreur et les pauvres taudis de l'émigration » (1).

A peine le grand bouleversement social de la fin du siècle se fut-il apaisé pour s'achever en un empire, que les gracieuses *créoles*, les jolies *Indiennes*, méconnues par des temps farouches, reparurent aussi recherchées et aussi fêtées qu'au temps de Louis XVI et de son ministre Vergennes. M^{me} Vigée-Lebrun a peint, dès cette époque, le portrait de Catherine Worlée, devenue princesse de Talleyrand, née dans l'Etat indien de Madras, puis venue séjourner à Pondichéry. Ce portrait, d'un abandon un peu apprêté mais si charmant, suffit à témoigner à quel point, depuis M^{me} de Bonneuil, l'amie de Chénier née à Bourbon, il vivait toujours sous une peau duvetée et fine et dans un regard limpide avivé de lumière, ce beau sang des tropiques, si passionné, si pétulant et dont s'empourpraient tout à coup, à l'approche du plaisir ou de l'amour, les joues et le front pur de ces enfants d'Asie.

Au temps où elle habitait encore à Calcutta, Catherine Worlée, née d'un père français et d'une mère indienne, n'avait pas encore atteint à l'épanouissement de beauté qu'elle connut plus tard ; cependant c'était déjà une sorte d'admirable créature. « Elle éblouissait par la transparence de son teint, par l'incarnat de ses lèvres, par la blancheur nacrée de ses dents incomparables (2). » Grâce à ce prestige, à ce rayonnement de l'exotisme, enfin par

(1) DE LANZAC DE LABORIE : *Saint-Domingue et la vie créole sous l'ancien régime* (la *Revue hebdomadaire*, 1909).

(2) VICOMTE DE RE'SET : *Catherine Worlée, princesse de Talleyrand* (la *Revue hebdomadaire*, 12 NOV. 1910).

cette sorte de charme enfantin qu'elle accentuait encore en zézayant comme font les créoles, elle ensorcela à peu près Talleyrand. « C'est une véritable Indienne, écrivait celui-ci à Barras, dès qu'il la vit ; elle est bien belle, bien paresseuse, et c'est la plus désoccupée de toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées. »

Toute sa vie, M^{me} de Talleyrand demeura, même au milieu des pires revers, des sautes les plus brusques de gloire et de fortune, également belle et insouciante. A ses côtés, dans le cortège des femmes exquisés et libres de cette époque, mais formant contraste par la mobilité de sa personne autant que par l'activité de son esprit toujours occupé de projets, d'intrigues, souvent de passions, se place la femme du fournisseur aux armées Antoine Hamelin. Créole née à Saint-Domingue et que les bouleversements de la Révolution avaient amenée en France et jetée dans la société du Consulat, M^{me} Hamelin, au contraire de l'indolente M^{me} de Talleyrand, ne cessa jamais de témoigner dans les affaires d'un génie complexe, et dans le plaisir lui-même, si fougueux en ce temps de guerre et d'amour, d'une puissance et d'une diversité extraordinaires.

M^{me} Jaubert, la bonne marraine d'Alfred de Musset, qui connut M^{me} Hamelin beaucoup plus tard, au déclin de sa vie brillante, alors que la femme du fournisseur n'était plus que l'ombre de la triomphatrice du Consulat, écrit qu'à ce moment même et malgré les années (on était en 1837, M^{me} Hamelin était née en 1776), « ses yeux noirs ardents n'avaient rien perdu de leur éclat créole ». Ces grands yeux mis à part, M^{me} Hamelin, Fortunée Hamelin (puisqu'elle s'appelait aussi Fortunée et que c'était bien un nom qui convenait à une femme aussi adulée qu'elle !) n'était pas — à la façon de M^{me} de Talleyrand — l'une de ces beautés en qui tous les traits se complètent, toutes les perfections s'harmonisent. En réalité, M^{me} Hamelin était plus originale, plus piquante que jolie ; son meilleur

biographe, M. André Gayot, dit même qu'on l'appelait *la jolie laide* ; mais M. Arthur Chuquet, qui s'est aussi occupé d'elle, assure que, si elle « avait le teint brun sans doute et des lèvres épaisses », son type créole fortement accentué lui communiquait un véritable rayonnement, l'enveloppait d'un étrange et mystérieux charme. « Une taille de nymphe, des mains et des pieds d'enfant » ajoutaient — selon lui — à la séduction de toute sa personne ardente, affinée, aux nerfs tendus et délicats. C'est avec ces petits pieds-là, déliés, infiniment adroits et souples qu'au milieu des autres beautés du Directoire, elle se signala par son art à bien danser la gavotte, la monaco, le pas du châte. Avec cela un esprit à facettes, primesautier, preste, enjoué, plein de diversité, d'adresse et qui, par sa mobilité même, rappelait ce glissement des écureuils, ce vol des colibris dans les forêts du Nouveau-Monde. Hortense Allart, la belle Muse qui se trouva si souvent placée auprès d'elle, dans les salons naissants du romantisme, assure, de M^{me} Hamelin, que sa conversation « était la plus brillante et la plus gracieuse du monde ». Le fait est qu'elle avait de l'esprit, du plus spontané et du plus vif et que son naturel, sa malice, autant que sa grâce même, enlevèrent bien des suffrages.

Avec cela, M^{me} Hamelin, que n'embarrassait pas trop son ambitieux et facile mari, grisée encore des succès qui avaient fait d'elle, au temps du Directoire, une rivale de M^{mes} Tallien et Récamier, ne laissait pas d'être sensible à toutes les actions belliqueuses, élevées ou nobles des hommes de ce temps-là. Son admiration pour M. de Chateaubriand tenait, à cet égard, de l'idolâtrie ; et cependant elle avait — par contraste — voué à Napoléon une sorte d'attachement fanatique. Enfin, comme dans le fond de son cœur, elle était dévouée, serviable et qu'elle ne pensait jamais qu'au bien de ses amis, elle entreprit, *la jolie laide*, la Créole exquise aux manières libres, cette tâche extraordinaire de rapprocher l'un de l'autre et malgré

tous les obstacles, ces deux ennemis irréductibles : le grand écrivain et le grand empereur. Il semblait que l'audace d'une telle tentative ne pût venir à l'idée de personne d'autre qu'à elle. Cependant M^{me} Hamelin était une intermédiaire trop fragile, une trop faible femme pour aboutir dans une démarche inouïe, si folle et dont le péril, pour elle, n'était que trop évident. Quoi qu'entreprît une intermédiaire aussi adroite, aux ruses félines et calculées, Napoléon demeura cassant, plein de morgue et de hauteur envers son ennemi ; de son côté, l'auteur du *Génie du christianisme* n'abdiqua rien de sa fierté, ne fit pas un instant fléchir son opposition devant l'homme tout-puissant qui avait fait fusiller, après le duc d'Enghien, son cousin Armand de Chateaubriand.

Rebutée des deux parts, M^{me} Hamelin dut abandonner l'espoir de rapprocher l'un de l'autre l'empereur et l'écrivain. Il sembla même que, du moment de cette tentative, le ressentiment de Napoléon envers Chateaubriand ne fit que s'aggraver ; et bientôt ce furent la liberté, jusqu'à la vie du poète des *Martyrs* qui se trouvèrent menacées de la façon la plus grave par les menées de Fouché, les complots de police, enfin par la haine même que Bonaparte avait vouée à tout ce qui rappelait ou défendait la monarchie. A ce suprême moment, il appartint à M^{me} Hamelin d'intervenir encore ; elle le fit avec cette bravoure que rien ne pouvait vaincre et que René, malgré le silence jaloux de M^{me} Récamier, a reconnue dans la lettre suivante, écrite deux ans après la mort même de l'empereur et douze ans après ce moment cruel de 1811. « *Paris, le 9 février 1823. Je n'oublierai jamais, Madame, les services que vous m'avez rendus. C'est à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner que je dois de n'avoir pas été fusillé ou enfermé à Vincennes par Buonaparte. Ainsi, Madame, si je puis vous être utile, je suis prêt à payer ma dette de reconnaissance...* »

Ce billet, qui fait bien de l'honneur à M. de Chateau-

briand, n'en fait pas beaucoup à Napoléon. Quoi qu'il en soit, ce demeure une chose assez inattendue et assez piquante de penser que celui qui avait rendu par la création de ses figures si suaves de Céluta et d'Atala tant d'hommage à la beauté indienne dût peut-être, un jour, d'avoir la vie sauve à cette Créole accourue des îles et dont l'enfance heureuse s'était, comme celle de Joséphine, passée sous les cieux ardents des Tropiques, parmi les papillons et les oiseaux de la grande île de Saint-Domingue.

VIII

JULIE BOUCHAUD, MADAME CHARLES OU L'« ELVIRE » DE
LAMARTINE.

De Saint-Domingue, patrie fugace de Pauline Leclerc, berceau d'enfance de Fortunée Hamelin, arriva également en Europe, au début du siècle, une autre tendre et douce femme, cette Julie Bouchaud, devenue plus tard M^{me} Charles, enfin Elvire, et que l'un de nos poètes les plus grands élit pour sa Muse.

D'origine nantaise, le père de Julie, Raymond Bouchaud, possédait de petits biens à Saint-Domingue ; et le trafic des teintures, des épices et des graines y sollicitait son activité. Lors du fameux soulèvement des noirs de 1790, Raymond Bouchaud était revenu à Nantes ; mais M^{me} des Hérettes, sa femme, était restée à Port-de-Paix avec ses deux filles : Julie-Françoise et Marie-Chantal. La petite Julie, à ce moment, n'avait que six ans ; elle eut le courage de s'enfuir devant la révolte qui ensanglantait l'île et de gagner le large en chaloupe avec sa mère et sa sœur. Un coup de lame emporta le frêle esquif ; M^{me} des Hérettes périt, mais le flot ramena les enfants au rivage. Julie, recueillie par une bonne négresse, nourrie et soignée

par elle, demeura à Saint-Domingue. Peu après son père la ramena à Nantes. Ce père était déplorable ; et M. Charles lui-même, devenu l'époux de Julie, le compare volontiers à M. Western, « ce squire ivrogne que Fielding a peint si vivement dans le roman de *Tom Jones* ».

M. Charles, physicien, aéronaute et ami du fameux Robert l'ascensionniste, était un homme d'âge et un grand savant. On a insinué que Julie en l'épousant ne fit que changer de père et ne gagna qu'en douceur la tendresse qu'elle perdait chez M. Bouchaud. M. Anatole France, qui a consacré une longue étude à la vie de M^{me} Charles, n'en est pas si sûr. « On voit, d'après Lamartine, écrit-il volontiers, (qu'à ce moment de sa vie) Julie était grande, brune, pâle de la pâleur créole, qu'elle avait des yeux couleur de mer claire sous des cils noirs, le front petit et le nez droit des statues antiques, les lèvres minces, des dents de nacre et l'ovale du visage aminci par la souffrance. » La séduction d'une telle femme était bien tentante ; M. Charles n'avait pas de trop de sa science et du poids des ans pour y résister. Mais M. de Lamartine, qui était jeune et beau, et que ses courtes amours avec une cigarière de Naples, l'air de Sorrente et le ciel d'Italie avaient fait beaucoup plus voluptueux, n'y résista pas. On sait qu'il la vit à Aix, sur les bords du lac du Bourget, en 1816. Julie était à ce moment dans le plein épanouissement de sa beauté. L'alanguissement de la créole ajoutait en elle à la discrétion de son charme fin et élégant, prêtait un plus capiteux et plus mol attrait à sa grâce. Le poète l'aperçut pour la première fois à travers le feuillage d'une treille, roulant « négligemment (dans ses doigts) un de ces œillets rouges sauvages, qui fleurissent dans les montagnes sous la neige et qu'on appelle *l'œillet-poète*. » Ah ! ce jour-là que Julie était agréable à contempler ! Que ses mains, tenant la fleur, avaient d'indolence ; que son front était beau et que ses yeux, sous leurs cils frangés, empruntaient de l'éner-

gie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté !

On sait maintenant que *le Lac*, *l'Immortalité*, *le Temple*, *le Crucifix* et le roman entier de *Raphaël* sont nés de ce front pur, de cette taille longue et ployante, de ces yeux et de ces mains de Julie. Il n'est pas possible — après MM. Anatole France, Léon Séché et tant d'autres — d'étudier le cœur et le roman de M^{me} Charles. M. Léon Séché a soutenu que Julie resta sage et M. Doumic a voulu qu'elle faillît. Nous tenons surtout à montrer ici que, faible ou forte, sage ou passionnée, Julie ne mentit jamais à son ciel natal, à son air d'Amérique et à son chant des Antilles ; toujours elle fut ardente ; toujours elle fut créole ! Avec de tels yeux, un accent de bengali, une bouche petite et vermeille et une voix de musique, M^{me} Charles avait un cœur qui mettait autour d'elle tout un rayonnement amoureux. Et les lettres, les rares lettres qu'on a retrouvées d'elle et qui touchent, tant l'accent en est beau et surnaturel, à la mysticité dans l'amour, trahissent quel éclat du feu originel couvait dans son cœur tourmenté d'amante. Tant que Julie n'avait connu que M. Charles, Julie avait respecté et aimé M. Charles ; mais le jour où Lamartine prit possession de son être et régna sur elle, elle n'aima plus, elle n'adora plus que Lamartine. « Pour vous prouver que je vous aime par-dessus tout, injuste enfant (lui écrivait-elle à un moment de reproche), je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : Disposez de moi, je suis votre esclave. Je me perds, mais je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié : réputation, honneur, état, que m'importe ? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous. »

Durant toute sa vie de passion et de douleur et jusqu'au moment suprême où la religion vint envelopper son cœur d'une sorte de doux voile de consolation, Julie aima avec le même feu son poète.

Et, quand elle aima Dieu — même devant M. de Bonald qui en était le ministre auprès d'elle — elle ne cessa jamais de mêler le nom de Lamartine à son nouveau culte. Elle expira brisée de foi et d'amour. Son souvenir, aussi persistant que le bruit du vent ou que le chant des mouettes de son ciel d'enfance, survécut toujours au cœur de celui qui l'avait chérie. En 1840, au moment où les revers politiques les plus douloureux et les plus injustes jetaient le grand poète à bas du pouvoir, on put voir Lamartine évoquer Julie, et chercher, en pensant à son origine, le refuge d'

... une île où le sort aurait moins de rigueur.

Tout ce qui touchait à Saint-Domingue lui resta cher. Et ce n'est pas seulement dans un grand élan de pitié et de bonté qu'il composa le drame où il salue, avec un respect ému, *Toussaint-Louverture*. C'est dans un élan spontané du cœur que ce décor ardent de l'Antille brûlante éblouit ses yeux. Au delà du général noir et de ses troupes vaillantes c'est, malgré le bruit de la guerre, un décor de paix et de bonheur qui renaît pour lui du fond du passé : ce sont les arbres heureux, les lianes parfumées, les oiseaux vermeils, la nourrice mulâtre et Julie qui passe, en habit de créole, avec son front mat, ses longs cils soyeux, ses joues animées de fièvre et ses mains qui froissent, au vent américain, un *ceillet-poète*...

IX

LA COMTESSE MERLIN, M^{me} DESBORDES ET INDIANA.

« Que les voyageurs revenant des Antilles ne me fassent pas grief de mes erreurs ou de mes folies, écrit en préface au *Séducteur*, l'enfant de Santiago de Cuba, M^{me} Gérard

d'Houville ; mon île à moi est située non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, et le voyage que j'ai accompli pour pouvoir poser mon pied de *vivante* (1) sur l'ombre de son rivage est très fantastique et très long. » Et, cette même jeune *vivante*, auréolée du souvenir de la grande île cubaine où son père est né, de nous faire le don de cette île avec tout son cœur. « La voici — dit-elle — telle qu'elle respirait dans ma mémoire la plus profonde, cette mémoire léguée par les ancêtres ; la voici toute embaumée et de par moi, vivante, recréée pour un jour, par moi, née de son sol. La voici telle que je l'ai imaginée, avec sa race à la fois naïve, intrépide et passionnée... »

La voici, cette île de la séduction, ce paradis de fleurs et d'épices, cette magique contrée à l'ardente végétation que nous fait voir la fille de Heredia ; la voici avec ses jardins, son odeur de Havane, avec ses enfants au sang vermeil. Céluta, Atala, Joséphine et Julie Bouchaud ne sont pas les seules filles du Nouveau-Monde ; ou, plutôt, ce n'en sont que les plus connues. Mais il en est bien d'autres, jusqu'à Gérard d'Houville, dont l'enfance a grandi entre la Guadeloupe et la Jamaïque, Curaçao et Cuba, au milieu des mers. Dans les senteurs de l'alcool exhalé des rhumeries, dans le parfum des grains du café grillé, des liqueurs et du sucre, ont vécu ces filles. Comme Atala elles ont, qui bat dans leurs veines, du rouge sang espagnol, ou comme M^{me} Charles ou comme Joséphine, qui rougit leurs joues ou colore leurs lèvres, du sang pourpre de France. Habillées de mousseline et de flottants voiles, elles ont un rire gai et une âme limpide ; et le chant des négresses qui les a bercées n'a pas tout à fait étouffé en elles l'accent européen ; mais le ciel torride, le vent de fièvre et l'arome des bois ont pétri leur chair et bruni leur sein, affiné leurs

(1) « Jose-Maria de Heredia nous laisse un chef-d'œuvre immortel, et toute une famille d'artistes où, sous les traits d'une jeune *vivante*, chacun croit voir la Poésie. » (M. BARRÈS, *Discours de réception à l'Académie*, 17 janvier 1907).

mains et leurs pieds mignons, velouté leurs regards et donné à leur corps ce rythme indolent des tiges dont la lasciveté est si enveloppante. Admirez-les, marchant au milieu des bambous, dans le vol des lucioles, sous l'aile des éventails, dans un parfum de musc et un bruit de musique; un camélia meurt sur leur sein pâmé; un collier les pare, une écharpe les suit; et leur pas est lent dans la longue allée! Les pompadouras ne sont pas parfumés plus qu'elles et le magnolia, quand il est en fleurs, n'est pas plus pâle et plus rose ensemble! Si leur âme est vive au fond de leurs regards, leur voix est fléchissante, et quand elles écrivent une prose alanguie, on sent leur main, comme une aile, effleurer à peine.

Et c'est la comtesse Merlin, née à La Havane, enfant « des climats où la terre est pétrie d'une meilleure argile » (1) et dont les *Souvenirs* sont si attrayants; c'est M^{me} Ravinet, née à Port-au-Prince, auteur de *Mémoires* vécus à Saint-Domingue; c'est Anaïs Ségalas, dont la mère était des Antilles et qui a dépeint dans des proses chantantes, dans des vers limpides, les enfants des planteurs, le mulâtre huilé et la belle créole dont

Tout un peuple noir suit les pas...

Enfin, au-dessus de toutes, les dominant de son génie, c'est M^{me} Desbordes.

M^{me} Desbordes, fille du Nord, n'est pas née aux îles. Elle n'est qu'une créole adoptive; enfin, elle ne fit que toucher aux Antilles; mais, quand elle les toucha, le chagrin l'avait déjà mûrie et avait fait d'elle une précoce enfant. M^{me} Desbordes connut la nature en même temps que la douleur; mais cette nature était une nature tropicale excessive; elle en reçut l'empreinte jusqu'à l'intime de l'être. Et cette mélancolie dont beaucoup de ses chants

(1) Sainte-Beuve,

sont voilés, cet attrait de la mer, cet amour des navires, des ports et des voyages, qu'elle exalta tant plus tard dans ses livres, remontent à ce fatal voyage à la Guadeloupe où elle partit avec tant d'espoir, d'où elle revint, pauvre et abandonnée, mais riche de souvenirs, trempée pour la passion et pour la douleur (1).

La comtesse Merlin et M^{mes} Ravinet, Anaïs Ségalas et Desbordes-Valmore, filles élevées à Cuba, Saint-Domingue ou à la Guadeloupe, sont les dernières des belles créoles américaines. Ce sont les descendantes de vieilles familles de commerçants, de planteurs et d'officiers émigrés là-bas ; les mêmes que ces belles aïeules espagnoles ou françaises que Gérard d'Houville — leur petite-cousine — en de souples stancés, a fait voir

petites filles

Aux longs cheveux,

Dans une sucrerie, en un coin des Antilles

Voluptueux...

Mais, à côté d'elles, il y a les créoles africaines, les mêmes que Baudelaire et Leconte de Lisle connurent, tout jeunes, à Bourbon et Maurice. Celles-là ne sont plus tout à fait les mêmes; elles ont une grâce plus vive et plus pétulante ; leur nature n'est pas aussi accablée ; et, dans leurs yeux, elles portent un défi.

De toutes ces femmes sensuelles et tentantes, au visage mobile, à la peau tiède et à la voix chaude, *Indiana* est bien la plus romantique. George Sand, qui a fait d'elle une

(1) « Arrivée en Amérique, a écrit M^{me} Valmore, ma mère trouva ma cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur... Ma mère ne para pas ce coup. Son réveil ce fut de mourir à quarante et un ans. On m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée en partie par la mort, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de ma famille désolée et devenue tout à fait pauvre. » (LUCIEN DESCAVES, *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*).

filie révoltée de son génie, a nommé elle-même Indiana une « créole passionnée ». Aucune fille des îles n'a, plus que cette jeune femme, souffert de l'exil dans nos bois, sous notre ciel de brume et dans nos contrées. Aucune ne regretta, plus que cette frêle épouse, la patrie absente. Au-dessus de son petit lit, dans sa chambre frileuse, Indiana avait placé des gravures « qui représentaient les pastorales amours de Paul et Virginie, les cimes de l'île Bourbon et les rivages bleus de Saint-Paul ». Et auprès d'Indiana, il y avait Noun, une jeune fille que M^{me} Delmare avait amenée de Bourbon avec elle, plus amie que servante, « grande, forte, brillante de santé, vive, alerte » et que George Sand montre animée, autant que sa maîtresse, du sang ardent des créoles. Hélas ! ce sang ardent, cette vivacité et cette pétulance amenèrent le malheur des deux insulaires ! Noun et Indiana aimèrent le même homme. Indiana le sut et manqua d'en mourir ; de douleur la pauvre Noun mit fin à ses jours et, pour Indiana, triste et anéantie, elle vint s'embarquer à Bordeaux sur le brick *Coral*. Revenue à Bourbon pour expier, auprès de son mari, son fatal amour, une mélancolie incurable l'usa. Elle regretta la France ; et, tandis que tombait la nuit au-dessus des rizières, son regard accablé n'avait plus de plaisir et de consolation qu'à suivre le long vol des pétrels, des foulques et de ces paille-en-queue qui s'en vont le soir coucher du côté de l'île Rodrigue, au delà des mers.

George Sand, en faisant de l'île Bourbon le berceau, le refuge et le tombeau d'Indiana, a mis une grande force à peindre cette nature avec laquelle elle n'avait pris contact qu'à travers Bernardin de Saint-Pierre et le naturaliste Maillard. Sans doute ce paysage, extrêmement différent du nôtre et surtout du Berry, était loin de la toucher aussi directement que ses sites de France, ses bois et ses labours ; mais l'ardeur aiguë de la végétation, l'excès de sa beauté et de sa luxuriance avaient de quoi lui plaire. Et en peignant Bourbon elle flatta son goût aventureux, enrichit

son style, séduisit son imagination et fut, un moment au moins, à travers Indiana, une dame créole.

X

MADAME DE NIÈVRES (de *Dominique*).

Par le fait qu'il est dédié à George Sand par Eugène Fromentin, *Dominique* a sa place marquée ici, à côté d'*Indiana*. « Tel qu'il est, écrivait Fromentin à sa grande amie en lui adressant le présent de son beau livre, tel qu'il est, me pardonneriez-vous, Madame, comme au plus humble de vos amis, de le placer sous la protection d'un nom qui, déjà, m'a servi de sauvegarde, et pour lequel j'ai autant d'admiration que de gratitude et de respect? » Il était bien que la créole qu'est M^{me} de Nièvres vînt, en ces termes choisis, se placer auprès de la créole que fut Indiana.

Indiana était née à Bourbon ; mais c'est de l'île Maurice, patrie de Virginie, qu'est venue M^{me} de Nièvres. Le père de Madeleine, nous dit M. Pierre Blanchon dans une étude sur la *Jeunesse de Fromentin*, était capitaine au long cours ; sa mère était de sang créole ; de quatre ans plus âgée qu'Eugène, Madeleine vivait à La Rochelle, auprès de ses parents. Grâce au rapprochement des deux familles, « les enfants furent, pendant une partie au moins de chaque année, élevés ensemble ». Le roman de Bernardin de Saint-Pierre, transporté sous le ciel de France, à deux pas de l'Océan, recommençait de cette façon à s'offrir à nous ; mais, comme le couple décrit par Fromentin, touché par le mal romantique, ouvert aux impressions les plus secrètes du cœur, aux impulsions les plus vives de l'âme, se faisait voir, en ces heures junéviles, déjà différent de celui dont Bernardin a retracé l'idylle, montré l'aventure !

Tandis, en effet, qu'Eugène était un adolescent « de petite taille, fluet, nerveux, à l'air délicat, aussi brun de chevelure que son frère Charles était blond », Madeleine, « de sang créole par sa mère, était très brune, avec une blanche carnation et un teint mat ». Dans le récit, tout animé du secret amour qu'il avait voué à cette fille des Iles, Dominique a laissé, de Madeleine, une image frémissante et comme animée de ce sang chaleureux qui lui venait des aïeules. La voix de Madeleine était « nette, aérienne », dit-il ; elle avait ce timbre chantant du monde harmonieux où elle était née ; une sorte d'« illumination » sourde montait de sa personne ; aussi bien, la limpide lumière de son regard répandait comme un « rayon de vrai soleil ». Et c'était dans ce soleil fascinant, au milieu de ce prestige d'un jour oriental que Dominique ne cessait d'imaginer Madeleine vivante, animée et si parfaitement belle et fascinatrice. Il n'y avait pas jusqu'à son teint « ranimé par un hâle léger », à ses yeux agrandis « par l'habitude d'embrasser de grands horizons », à sa voix « toujours caressante et timbrée pour mieux prononcer des mots tendres » qui ne fussent autant de motifs d'admirer et de chérir Madeleine.

Ainsi que toutes les créoles, Madeleine aimait à envelopper sa taille d'une aérienne écharpe de mousseline, enfin à se vêtir de bleu, de ce bleu si doux « qui faisait valoir avec tant d'éclat sa blancheur sans trouble ». « Je trouvai, dit Dominique, pleine de grâce l'habitude un peu négligée qu'elle avait de tordre ses cheveux en arrière et de les porter relevés sur la nuque et liés par le milieu comme une gerbe noire. » Il n'y avait pas « jusqu'à l'odeur exotique » qui émanait d'elle qui n'évoquât, dans le cœur désordonné de Dominique, le souvenir et le nom de ce paradis vierge où la jeune femme avait vu le jour. Ce parfum de sa contrée, cette odeur d'insulaire, d'un arôme si subtil et doux Baudelaire devait parler un jour avec des accents si purs et si sensuels, Madeleine le portait en elle ainsi que le par

fum caché, comme l'aveu muet du coupable amour dont il semblait qu'elle fût, par moments, elle aussi, possédée.

Parmi tant de scènes fiévreuses ou désespérées au milieu desquelles se poursuit l'aventure de Madeleine et de Dominique, qu'on se rappelle le passage où Dominique est venu se placer, au théâtre, dans la loge de M^{me} de Nièvres. « Madeleine, écrit Fromentin, écoutait haletante. J'étais assis derrière elle, aussi près que le permettait le dossier de son fauteuil, où je m'appuyais. Elle s'y renversait aussi de temps en temps, au point que ses cheveux me balayaient les lèvres. Elle ne pouvait pas faire un geste de mon côté que je ne sentisse aussitôt son souffle inégal, et je le respirais comme une ardeur de plus. » De cette haleine de la Créole, de ce souffle brûlant de M^{me} de Nièvres, il semblait que la jeunesse de Fromentin dût rester pour toujours consumée. « Il n'y a pas un jour, durant que se joue tout ce drame secret de deux êtres, qui ne soit — écrit l'auteur de *Dominique* — marqué par une tentation petite ou grande, pas une minute qui n'ait eu son battement de cœur, son frisson, son espérance ou son dépit. »

De tant de tourments voluptueux, d'angoisses cachées et chères dont souffrait son héros, Eugène Fromentin, avec ce même art qu'il apportait ailleurs à peindre par fines touches ses tableaux du désert, a fixé dans son livre toutes les nuances de la passion chimérique et profonde dont il souffrit lui-même, et dès sa jeunesse, pour la belle et fantasque enfant de l'île Maurice. La vérité, dans le récit romanesque autant que dans la vie du parfait artiste que fut Fromentin, apparaît dans l'un et l'autre cas semblable. L'écrivain n'a que peu modifié le caractère de son personnage. Seul le travail, un travail acharné de peintre et de voyageur, fut assez puissant pour détourner, du chemin désespéré où il s'engageait, ce parfait amant.

Madeleine, de son côté, ne trouva que dans le mariage

un apaisement à sa tentation et à ses souffrances ; mais, unie même à un autre, la Créole séduisante ne cessa d'occuper la pensée de Dominique. Fromentin (puisqu'aussi bien Fromentin, c'est Dominique) la voyait toujours lui apparaître et cela, pendant longtemps entre eux, conserva un tel accent de tristesse accablée et de fidélité sombre qu'Eugène ne semblait pas devoir s'affranchir jamais de l'oppression du souvenir. « Pendant quatre ou cinq ans, dit Horace Blanchon, Fromentin vécut littéralement de cet amour. Sa jeunesse et son talent s'orientèrent tumultueusement vers l'adoration d'une femme, de la femme. » Qui sait si, plus tard même, devenu le maître des couleurs, le magicien des tons, celui que le talent le plus grand de peindre avait rendu célèbre, Fromentin, durant ses voyages dans le Sahel ou dans le Sahara, sous des cieux de clarté pure, au seuil du désert, n'éprouva pas comme une sorte de joie morne, d'amer et cruel délice à fouler ce sol africain au rivage duquel était née Madeleine, où Madeleine avait grandi et dont le prestige et l'illumination s'étaient communiqués à la beauté même de cette fille étrange.

XI

DE JEANNE DUVALA ZEYNAB.

Le rêve de l'Orient, des terres belles et fabuleuses qui hanta toujours Fromentin, qui hanta Delacroix, qui tourmenta Ingres et Chassériau (1), enfin qui amena

(1) Théodore Chassériau était né à Samana, dans l'île de Saint-Domingue, le 20 septembre 1819. Sa célèbre toile : les *Deux sœurs*, l'un des chefs-d'œuvre de l'école française, exposée en 1900, à la Centennale, et maintenant au Louvre, exprime bien, dans les effigies de deux charmantes jeunes filles, tout l'accent de la beauté créole.

Gauguin à se retirer plus tard à Otaïti, nul — pour en avoir un instant approché — n'en conserva, plus que Baudelaire, le souvenir durable, l'âpre et persistante nostalgie. Le poème baudelairien — qu'il soit en prose ou en vers — est bien, de tous les poèmes, celui dont le suc secret, la sève intérieure nourris du soleil des Tropiques, mûris par la nature vierge, exprime avec le plus de force le regret et l'admiration dont se trouvent à jamais possédés les voyageurs épris de ces terres lointaines. « Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms (chante Baudelaire dans l'un de ses plus parfaits poèmes) (1)... au bord de la mer..., dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable..., dans la case un puissant parfum de rose et de musc..., plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un rococo portugais, d'un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé !), au delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumière, et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques *filaos* ! Oui, en vérité, c'est bien là le décor que je cherchais... »

Ce décor, dont parle ici Baudelaire, certains l'ont découvert après maints voyages, témoin Gauguin qui alla jusqu'à Taïti, vivre, se marier et mourir ; témoin Lafcadio Hearn, ce vagabond de lettres frère par le talent du grand Stevenson, qui toute sa vie chercha — de même que Baudelaire — à découvrir la contrée heureuse et qui finit par la trouver à la Nouvelle-Orléans, cette cité de

(1) *Le Spleen de Paris : les Projets.*

Louisiane demeurée française de cœur et restée, dans certains de ses quartiers de jadis, si finement, si doucement créole. « Son âme de gipsy, dit l'un des biographes de Hearn (1), n'avait jamais encore été à pareille fête. Il adora ce pays de lunes magiques, de sorciers et de sorcières, dont les nègres l'attiraient par leurs bizarreries... Passionné pour la musique créole, il tâchait d'y surprendre, sous les fioritures françaises, les échos primitifs du vaste continent noir. » Mais ce « vaste continent noir » auquel devaient aborder plus tard des voyageurs de la qualité d'Arthur Rimbaud, de Paul Gauguin et de Lafcadio Hearn, au sein duquel un frémissant poète, impeccable et pur, de la veine la plus baudelairienne, M. Pierre Camo s'attacha de nos jours, Baudelaire, le grand Baudelaire, ne le connut en réalité que peu de semaines ; cependant, c'est lui, toujours lui, ce continent des palmes, ce paradis ailé des pigeons-bayadères et des perroquets pourpres auquel l'auteur des *Fleurs du mal* ne cessa de rêver, que (revenu vivre en Europe) il ne put retrouver jamais que dans la chevelure fauve d'une femme créole.

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
 Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
 Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique...

Tout le monde sait aujourd'hui que la beauté de couleur, la maîtresse exotique, célébrée par Baudelaire avec tant d'art, était cette Jeanne Duval, née comme M^{me} Hamelin et Sophie Bouchaud à l'île de Saint-Domingue, et que le poète — dit-on — connut, vers 1843, à son retour des Indes et de Bourbon.

Théodore de Banville, à qui tout ce qui touchait Baudelaire était précieux, a laissé de Jeanne Duval, ce modèle

(1) ANDRÉ BELLESSERT, *Le Nouveau Japon*.

adoré du poète, un portrait qui convient à cette fille étrange : « C'était, dit-il, une fille de couleur, d'une très haute taille, qui portait bien sa brune tête ingénue et superbe ; couronnée d'une chevelure violemment crespelée, et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose à la fois de divin et de bestial... ». « Coiffée d'un petit bonnet de velours qui lui seyait à ravir, et vêtue d'une robe faite d'une épaisse laine d'un bleu foncé et ornée d'un galon d'or », elle apparut à Baudelaire, dans tout ce qu'elle pouvait présenter de fatal et d'insolite, comme la personnification même de cette Vénus d'Afrique vers laquelle sa passion de l'exotisme et son amour du beau ne cessaient de le ramener.

Gérard de Nerval, qui aima l'Afrique et l'Égypte, berceaux de vieille race et de vieux mythes, les aima — comme Baudelaire — surtout à travers leurs femmes : Zeynab, Saléma, des Abyssiniennes à peau blanche, des négresses de Sennaar et ces belles rieuses du marché du Caire au regard si frais à travers le voile ! Mais, Zeynab surtout eut son cœur ; c'était une naïve esclave à teint d'ambre que le poète faillit bien épouser. Un peu plus, nous avons, grâce à Nerval, dans le Paris moderne et dans nos rues grises, une autre Aïssé ! Mais cela ne se fit pas. « La beauté de Zeynab avait besoin de l'Orient pour cadre, a écrit à ce propos et joliment Gautier ; en la transplantant, elle perdait tout son charme et devenait ridicule. » Gérard s'en aperçut assez tôt pour elle et pour lui. Il ne ramena pas Zeynab en France ; il la laissa au frais harem oriental ; et le mal d'Aïssé, celui dont Ourika mourut, ne vint point brûler de sa fièvre et briser de sa toux une autre exilée...

Zeynab, d'ailleurs, était peu Africaine ; « prise toute jeune dans l'archipel indien par des corsaires de l'iman de Mascate », elle appartenait aux races à teint jaune et aux yeux obliques ; elle était de Java et savait des danses.

Les grandes Indes, en lissant de leur soleil les cheveux bruns et la peau dorée de Zeynab, avaient préparé cette femme infantine à Gérard. Et, sous le même ciel de feu et de lumière, au seuil de la jungle fauve, au milieu des perruches et des tourterelles, avait grandi, pâle et brune, dans l'incandescence et le rayonnement d'un soleil féérique, cette jeune créole aimée, puis épousée un jour par Maurice de Guérin. « Il y a aujourd'hui dix-neuf ans, écrivait le 6 avril 1838 Eugénie de Guérin dans son *Journal*, naquit sur les bords du Gange une frêle petite enfant qui fut appelée Caroline. » Et Eugénie disait, en parlant à Maurice : « Elle vient, grandit, s'embellit, et charmante jeune fille, elle est ta fiancée à présent. J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris soin dans la compagne qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient avec tant de grâces et de charmes ! »

Hélas ! Eugénie s'était bien trompée. Le bonheur et Maurice ne pouvaient point habiter ensemble. Le poète appartenait trop à un monde étranger au nôtre. « Heureux d'un mariage tout récent avec une jolie créole, écrit Sainte-Beuve alors, il fut pris d'un mal réel, qui n'accusa que trop les sources de ses habituelles faiblesses. » Le temps qui précéda sa mort, et que l'enfant asiatique adoucit de sa présence et réchauffa de tout le soleil de ses yeux, fut pourtant le meilleur. Le noble évocateur des âges bénis du monde et de ces temps antiques aimés par les centaures ne trouva vraiment de repos, écrit Eugénie, sa sœur, « que dans cette maison indienne, auprès d'une compagne faite pour son bonheur, ange d'amour et de soins, donnée de Dieu aux derniers jours de Maurice. » Il était bien que celui qui avait animé en une prose sonore le galop éperdu du dieu primitif et qui rêvait d'écrire un jour *Bacchus dans l'Inde* expirât auprès de cette belle créole aux mains pâles envoyée d'Asie comme pour fermer avec ses doigts d'ambre ces yeux éblouis d'avoir vu les dieux.

Dès lors, et depuis Zeynab jusqu'à Rarahu, les filles du vieux monde extrême-oriental ont moins rayonné à travers nos lettres. La fièvre des grandes îles anime moins nos rêves ; le sourire créole a pâli un peu. Les Françaises quittent, moins que dans les vieux âges, le climat léger, le ciel doux et gris des campagnes et des villes ; il y a moins de poésie au départ. On s'en va plus loin et plus commodément sur les grands steamers que sur les vieilles goélettes et les flûtes royales : mais on est de retour bien plus vite ; on oublie les mirages ; et le chant colonial est moins brûlant dans les cœurs ! Peut-être que M^{me} Tastu, qui vécut longtemps à Bagdad et à Chypre et y cueillit un réséda charmant, ou Henriette Renan, éblouie de la vue des beaux cyclamens de la Syrie, sont les deux dernières voyageuses passionnées ! Depuis, les jeunes femmes n'ont plus passé les mers avec autant de courage et autant d'enthousiasme que jadis. Et, quand on veut les revoir, nos aïeules charmantes, riant sous les palmes ou rêvant à l'ombre, éventant leur sein qui bat sous la mousseline ou cueillant des fruits dans un bel Orient, c'est à M^{me} Poivre et à Virginie, à M^{mes} de Duras et de Bonneuil, c'est à Julie Bouchaud aussitôt qu'on pense...



LA FEMME ALLEMANDE DANS L'ŒUVRE DE STENDHAL

I

Ce n'est pas en vain que Stendhal servit en Italie, comme sous-lieutenant au 6^e régiment de dragons. L'auteur de la *Chartreuse* et de *Rouge et Noir* accorda beaucoup à la cavalerie. Plusieurs de ses héros les plus célèbres, Fabrice del Dongo, Lucien Leuwen, étaient fort enclins à chérir cette arme ; lui-même faisait suivre de son titre « officier de cavalerie » la signature de son livre *Rome, Naples et Florence* ; et, parce qu'il était un peu bretteur, aimant à donner parfois « un bon coup de sabre », nous ne sommes pas sans penser que beaucoup de ses pages les plus libres furent, comme le veut Paul Bourget, dans bien des circonstances, « écrites comme au bivouac, sur le coin du genou ».

Au nombre de ces pages, d'un impromptu toujours aisé, d'une hardiesse toujours française et composées, si l'on peut dire, à la diable et au jour le jour, par un homme au tempérament vif et voluptueux, il en est peu d'aussi attachantes que celles où Stendhal étudie les femmes des divers pays où il fait la guerre. Et « faire la guerre », pour l'auteur de tant d'anecdotes savoureuses, ce n'était pas seulement se jeter dans la mêlée, un sabre à la main, comme cela lui advint au moins deux fois : la première à Brunswick dans une émeute de bourgeois et la seconde, lors de la retraite de Russie, quand il sauva des mains des Cosaques un convoi de voitures ; mais « faire la guerre »,

pour Beyle, autant que jadis pour les héros charmants d'Hamilton, c'était se livrer encore, dans tous les pays parcourus, à cette étude savante des belles œuvres et des belles femmes qui ne contribua pas que peu, dans tous les endroits où il passa, à laisser de lui l'image du parfait amant et du meilleur touriste.

Encore que l'Italie, avec la merveille de ses beaux-arts, la facilité de ses mœurs et la beauté de ses filles lui eût à peu près tourné la tête, il ne dédaigna pas, pour cela, dans la suite de ses voyages tout militaires, de porter chez les autres peuples cette curiosité passionnée, cet esprit de recherche et ce sentiment de l'amour et du respect de la femme qui ne l'abandonna dans aucun des moments de sa vie. Certes, l'on sait bien, parmi ces pays, lesquels avaient sa préférence, et que c'étaient Rome, Florence, Bologne, Venise, les bords heureux du lac de Garde, mais surtout Milan, la cité fantasque peuplée pour lui des ombres les plus tendres. Là, parmi tant de merveilles du génie humain, nourri de l'air de la gloire, à la suite du premier capitaine du monde, et reçu dans la société la mieux préparée pour plaire, Henry Beyle éprouva le plus grand bonheur. Aussi cette période italienne, cette période *latine* de sa vie est-elle bien la plus heureuse, la plus féconde, la plus libre. Là, dans la Lombardie, celui qui demandait qu'on gravât plus tard, sur son tombeau, les mots fameux : *Arrigo Beyle, Milanese*, éprouva ce rare plaisir, cette haute jouissance et ce sentiment de la perfection qui donne à l'amour, même le plus terrestre, quelque chose de supérieur.

Mais, quelque attrayant que soit, dans la vie de l'auteur de la *Chartreuse*, de l'*Abbesse de Castro* et de *Vanina Vanini*, ce séjour italien, il ne doit pas nous faire oublier les années que l'ancien aide de camp du général Michaud, le futur adjoint au commissaire des guerres vécut, par la suite, en Prusse, en Autriche et en Silésie. Certes, la période *latine*, la période italienne, dans l'existence autant

que dans l'œuvre même de Beyle, est bien la plus éblouissante, la plus complète, la plus ample et celle qui nous retient, en raison même de son développement, avec le plus de force et de raison. Mais, en regard de cette période attachante, la plus romanesque de l'amoureuse et guerrière épopée beyliste, il y a la période allemande, la période *gothique*, si l'on peut dire. Cette période-là, au point de vue des grandes créations littéraires de Stendhal, ne comporte pas de travaux très développés, des réalisations vraiment vastes et magnifiques du genre de la *Chartreuse* ; mais, cette présence de Beyle, à plusieurs reprises et dans plusieurs contrées, sur la terre allemande, n'a pas été tout à fait inutile à la formation de ce génie singulier. Elle a aidé ce sagace observateur à voir mieux et plus loin dans le domaine des mœurs et des sentiments ; elle a permis, à ce cœur bien français, mais nourri d'italianisme et d'espagnolisme, de s'émouvoir pour des formes languissantes et nouvelles de la passion ; enfin, elle n'a pas été étrangère à la conception de certains des passages du traité de *l'Amour*, le *Rameau de Salzbourg* notamment, dont il faut bien dire que c'est là, sinon le plus parfait, au moins le plus précieux de l'œuvre de Beyle. Et, quand nous aurons, avec toute la piété désirable, relu quelques chapitres de *Henri Brulard*, parcouru l'étonnant *Séjour à Brunswick* ; enfin, quand nous aurons, dans *Mina de Wangel*, contemplé une fois de plus le portrait romanesque et déconcertant que Stendhal a tracé de la femme allemande, de la femme prussienne livrée au démon de l'amour, nous verrons qu'elle ne fut pas tout à fait inutile — cette période — et que, par contraste, elle vient excellemment compléter la période française et latine d'une œuvre touffue, variée, diverse, mais — dans son ensemble — parfaitement nette et claire.

II

La première fois que nous voyons Beyle écrire un nom très allemand dans sa *Correspondance*, c'est en 1805, dans une lettre à sa sœur Pauline. Alors il est à Marseille avec cette Mélanie Guilbert qu'il « adore avec fureur ». Et, vers la fin de cette lettre où il n'est question que de ces « fureurs » de l'amour, l'ancien sous-lieutenant écrit, l'on ne sait trop pourquoi : « L'Europe vient de perdre un grand poète, *Schiller*. » Beyle ne nomme pas encore Goëthe pour lequel il éprouve peu de dilection ; quant aux savants « châteaux de cartes » qu'édifient dans leur métaphysique Schelling et Emmanuel Kant, un garçon bien vivant, de tête solide et d'âme prompte à la façon de ce Français, n'en a vraiment que faire.

Il en est de l'Allemagne alors comme des autres pays de l'Europe : ce sont des champs pour la gloire ; et, quand Goëthe, dans une lettre à Zelter citée par Eckermann, nous dit que M. Stendhal, officier de cavalerie, appartient au nombre de ces hommes qui « ont été poussés çà et là par le balai de la guerre », il ne fait que résumer, en deux ou trois mots, les circonstances qui ont contribué à faire du « voyageur » Beyle, un « Français plein de vivacité, passionné pour la musique, la danse, le théâtre » et bien d'autres choses encore que Goëthe ne dit pas. Intendant à venir des domaines de l'Empereur, futur adjoint au Commissaire des Guerres, Stendhal, dans tous les événements militaires de l'Empire, n'aura passé qu'au second plan des combats fameux. On conteste aujourd'hui qu'il ait assisté aux grandes batailles de Marengo et d'Iéna ; et M. Léon Bélugou a très bien dit que Beyle « ne se pique pas de l'exactitude d'un chartiste ». Faire grief à un homme qui n'appréciait que les sentiments et ne mettait d'intérêt que dans les passions, et cela pour quelques petits méfaits d'itinéraires, c'est ce que MM. Paul Léau-

taud et Henri Martineau n'ont pas osé ; et c'est ce que personne, après eux, ne fera.

Attaché aux services d'arrière de l'armée, nous dirions aujourd'hui officier d'administration, Beyle, par ses fonctions mêmes, n'a pas été mêlé, d'aussi près qu'il voudrait le faire croire, au côté épique des grands faits de la guerre ; mais, en fait, c'est la guerre, le « balai de la guerre », comme dit Gœthe, qui l'a porté là où il a été, en Allemagne comme ailleurs. L'humeur vagabonde, la mobilité intellectuelle, la surprenante souplesse du plus admirable esprit cosmopolite qui fut jamais proviennent sans doute de ces déplacements imposés par l'Empereur. Une telle existence, passée au milieu des difficultés inouïes de la conquête et de l'occupation, vécue parmi des obstacles sans nombre, au milieu de nations hostiles, ont communiqué à Beyle une initiative et une vigilance qui semblent, à l'origine, avoir fait défaut dans son caractère. L'audace des entreprises, la liberté des camps, la haine des sots préjugés répandue dans une armée née de la Révolution, firent beaucoup pour combattre, chez le biographe de *Henri Brulard*, une réserve native, une timidité farouche et cette sorte d'opiniâtre pudeur qui lui valut, lui-même l'a avoué, du côté des femmes, souvent bien des *fiasco*.

A ce point de vue tout sentimental, la guerre ne fut pas inutile à Beyle ; elle le débarrassa de bien des ferments de sa province, le fortifia, le déniaisa pour ainsi dire ; et, cela est si vrai que plus d'une des intrigues de sa vie — et Dieu sait s'il en noua de nombreuses ! — sont, malgré une retenue apparente, du moment des campagnes d'Italie d'abord et de Prusse ensuite, menées sabre au clair et tambour battant.

Sainte-Beuve, qui ne rendait pas autant que nous justice à l'étonnant maître de tant de beaux livres, avait été frappé par ce pseudonyme « un peu teutonique » de Stendhal que Beyle était allé chercher sur les bords de l'Elbe. Winckelmann est né dans cette ville et Beyle,

écrit M. Arthur Chuquet, a pris ce nom de Stendal « en y insérant un *h* qui lui donne un air romantique ». Aujourd'hui Stendal est toujours la « vieille ville », entourée de « beaux restes de fortifications » que signale Bædeker ; c'est un point d'intersection de très importantes voies ferrées, notamment vers Hambourg et vers Hanovre ; mais il n'y a pas apparence que les Français y passèrent en octobre 1806, en venant d'Iéna, après la grande bataille. Tout ce qui est sûr, c'est que, le 27 octobre, Napoléon fit son entrée à Berlin. Beyle, qui vit cela, en demeura à peu près ébloui, comme devait le demeurer à jamais le petit Heine, dans le récit du tambour Le Grand.

Napoléon, dit Beyle, avait pris le grand uniforme de général de division. Il marchait à vingt pas en avant des soldats ; la foule silencieuse n'était qu'à deux pas de son cheval ; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres.

Cela ne se produisit pas ; mais, au contraire, une curiosité intense poussait les Berlinoïses à venir contempler leur vainqueur. Le plus petit savetier voulait avoir vu Napoléon. La simplicité de cet homme de génie frappait de stupeur les paisibles Prussiens. « On s'étonnait de le voir, après la parade, rentrer au château presque sans suite, et marchant au petit pas (1). » Heine, qui vit peu après, dans la même saison, l'Empereur au jardin de Düsseldorf, note bien volontiers qu'« un sourire, qui réchauffait et calmait tous les cœurs, s'échappait de ses lèvres... et cependant, ces lèvres n'avaient qu'à siffler,... et la Prusse n'existait plus... » Seulement l'Empereur ne voulait pas faire pleurer, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu l'éclat de leurs regards, les beaux yeux de la reine Louise. Il ne siffla pas ; malgré tout, il prit possession du pays, installa partout ses garnisons et ses préfets. Un gaillard comme Beyle, qui

(1) ALBERT VANDAL, *La Catastrophe de la Prusse (Revue hebdomadaire, 13 mars 1909)*.

était venu de Paris, dans les bagages de Martial Daru, pour voir d'un peu près cette entrée de Napoléon chez les Prussiens, ne fut pas négligé. On le nomma adjoint au commissaire des guerres et c'est en cette qualité que, le 13 novembre 1806, il vint s'installer à Brunswick. Ce pays le rapprochait de la France, mais, en même temps, ne l'éloignait pas beaucoup de Berlin, ni même de Stendal.

Ce n'est pas sans regret d'ailleurs que Beyle quitta la capitale de la Prusse. L'auteur de la *Chartreuse* et de *Rouge et Noir* a toujours fait profession de n'aimer pas beaucoup Voltaire ; ce qui est au moins curieux et très romantique ; mais, comme Voltaire, il n'en trouva pas moins « charmant » le paysage de Potsdam, et, relate M. Chuquet, « les îles de la Havel, considérées de Sans-Souci, lui semblèrent tout ce qu'il y a de plus noblement gracieux dans le Nord ». Henry Beyle, qui se devait de découvrir un jour quelque rapport de sensibilité entre l'âme de Métilde et celle d'un paysage de charme et de suavité, recherchait-il, dès cet instant, le retentissement agréable que ces sites choisis pouvaient avoir dans le cœur des Prussiennes ?

A vrai dire, ces dernières ne témoignaient pas, envers l'ennemi qui venait combattre leur nation, d'une répulsion bien farouche. L'historien Albert Vandal écrit qu'en 1806, quand le troisième corps français, commandé par Davout, fit son entrée précédant celle de Napoléon, « les bourgeois de Berlin vinrent curieusement contempler nos bivouacs. Des femmes, des jeunes filles se pressaient en grand nombre ; nos Français sans façon les embrassèrent... » Sans doute, ce n'étaient pas là des coquettes comme celles de Paris, éveillées, mutines, toujours prêtes à séduire ; ni, comme celles de Milan, de glissantes beautés, pas très cruelles ; et Beyle entendait bien, lui, l'analyste du cœur humain, qu'il n'y avait rien qui pût passer les unes et les autres. Pourtant, la curiosité, le désir d'apprendre, le dégoût de la solitude firent qu'il ne

trouva pas si négligeables ces Charlottes minaudantes, de taille ronde et de mine fraîche, qui se laissaient embrasser par les hussards et les voltigeurs.

« Si l'amour est un combat, Stendhal, a remarqué avec esprit M. Jean Mélia, en est le soldat continuel. » Et, soldat, Beyle le fut constamment dans cette grande action napoléonienne qui ne séparait jamais l'amour de la guerre. C'est qu'en 1806, comme dans toutes les autres années qui devaient suivre et le mener par la suite à Vienne, à Kœnigsberg et à Sagan, l'amour, pour lui, était déjà la « plus grande des affaires ou plutôt la seule ». Il y sacrifiait comme d'autres à la gloire, ou plutôt c'était la gloire et le point d'honneur de cet homme original de n'avoir pendant la guerre, comme les jeunes seigneurs du Décameron pendant la peste, d'autre préoccupation que la femme, d'autre mobile que la passion. En cela, Beyle, en Allemagne et en Autriche, ne fut pas différent de ce qu'il avait été et devait être encore plus tard, en Italie et en France : l'amant, sinon le plus fidèle, au moins le plus attentif et le plus curieux de plaire.

III

Quand le nouvel adjoint au commissaire des guerres arriva à Brunswick, à l'automne de 1806, il s'en fallait de beaucoup que le livre de M^{me} de Staël eût paru, ce terrible et fameux livre où il est dit, entre autres choses, que « l'amour est une passion beaucoup plus sérieuse en Allemagne qu'en France ». Et notre Beyle arrivait là, comme tous les Français, l'esprit farci de toutes sortes de préjugés sur les habitants et sur le pays, jugeant un peu trop facilement des êtres et de leurs sentiments sur trois ou quatre des romans de cet Auguste Lafontaine « que la jolie Louise, reine de Prusse, fit chanoine de Magdebourg ». Déjà, il accordait aux Allemands ce « fonds

d'enthousiasme doux et tendre » qu'il a nommé dans l'*Amour* ; et, lui, dont l'âme était nourrie de Condillac, d'Helvétius et d'une bonne part de l'Encyclopédie, il allait jusqu'à reconnaître « une forte disposition à l'amour et à la bonne foi » chez ces bourgeois luthériens si différents d'esprit et de cœur d'un Français raisonneur, causative et vivant de sa sorte.

Un jour, quand il aura été bien dégoûté du subjectivisme allemand, qu'il aura bâillé sur les *systèmes* poudreux des grands hommes de ce pays, qu'il aura vu l'explosion de fanatisme de 1813, alors il réfléchira. En 1828, dans les *Promenades dans Rome*, après une conversation avec Canova, il osera écrire : « Kant et ses successeurs égarent l'Allemagne... il faudra plus d'un siècle à ces gens-là pour être aussi civilisés que nous... » et cet allemand, cette langue allemande, qu'il a presque admirée un instant dans la *Ballade de Lénore*, qu'il a pratiquée, étudiée à Brunswick, il mettra, selon Bourget, s'il le faut, deux années à la désapprendre !

En attendant, cet allemand, puisqu'il est adjoint au commissaire impérial, en contact avec toutes sortes de personnalités prussiennes et grand-ducales : M. de Siestorpf, grand veneur, de Münchhausen, ambassadeur, de Strombeck, conseiller, de Bothmer, grand chambellan, il faut bien qu'il l'emploie dans la mesure de ses fonctions ! Mais, comme on voit bien, au travers des aveux de son *Journal*, que c'est sans aucun plaisir ! A vrai dire, de toutes ses connaissances de Brunswick, le « seul qui ait réellement de l'esprit » est Jacobsohn » ; mais, aussi, c'est que Jacobsohn est Juif, non Allemand. Le théâtre à Brunswick, c'est lui qui le relate, sans doute à cause de cette langue difficile, lui donne un peu la fièvre. Le 20 septembre 1808, il écrit : « Je sors de *Cabale und Liebe*, ou *l'Amour et l'Intrigue*, drame de Schiller. » Cela ne lui plaît guère : trop d'idées vagues et enflées, comme dans *Werther*, pas assez d'esprit ; il n'est pas ému. Les nouvelles de

Cervantes, si vivantes, d'une si belle ardeur et d'un style tellement plus vif et coloré, lui paraissent bien supérieures. Au reste l'ardeur, dans les caractères, dans les sentiments, dans les actions, est bien ce qu'il prise le plus au monde. « Les plus grands souverains du XVIII^e siècle, constate-t-il, Frédéric II et Catherine II, étaient de cette nation (l'Allemagne) » ; mais combien un « génie ardent », comme le prince de Condé, par exemple, lui semble préférable !

Ce manque d'ardeur est bien, aux yeux de Beyle, au milieu de toutes les déconvenues qu'il éprouva de son séjour à Brunswick, ce qui le consterna le plus volontiers.

« Les habitants et moi, dit-il, n'avons pas beaucoup d'inclination les uns pour les autres. » C'est qu'aussi bien il est dégoûté des bourgeois de ce pays. « La lecture de la Bible les a rendus niais et enflés. »

« Pour donner de la vie à leurs muscles épais, ajoutez-il, il leur faudrait du vin, et du plus généreux. » Mais, ont-ils du vin, de ces crus de France à mousse pétillante, dans leur pays ? Et leurs femmes, qu'en font-ils ? Mais, des modèles d'épouses, bien moins romanesques que dans les livres. « Beaucoup d'enfants, peu de cocus », voilà ce que Stendhal constate dans ce fragment de *Journal* d'une si rare et cavalière impertinence acquis par Edouard Champion et que M. Debraye a publié (1). Cette vertu matrimoniale vantée par les poètes, exaltée par les ministres de la religion, a de quoi confondre un homme qui n'obéit jamais qu'aux caprices de son cœur, pour qui le code, même Napoléon, fut toujours lettre morte et qui ne comprit jamais qu'on emprisonnât dans le mariage la belle flamme de deux cœurs d'amants.

Encore que Beyle revînt longtemps après, dans *Promenades dans Rome*, sur ce sentiment et qu'il se démentît

(1) *La Nouvelle Revue française: Journal: Séjour à Brunswick* (1807-1808), n^o du 1^{er} avril 1914.

jusqu'à écrire un jour : « L'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour », il n'en demeura pas moins longtemps persuadé que cette conception médiocre, patriarcale et un peu froide de l'amour allemand est nuisible à cette part de mystère, à cette explosion de tendresse, à tout ce feu de l'amour-passion qu'un Allemand comme Goëthe a caractérisé un jour si bien devant Eckermann, en le nommant d'un mot qui est en tout digne du poète d'Hélène : *l'élément démoniaque*.

Il va de soi que le premier soin de Stendhal, en arrivant à Brunswick ou *Braunschweig*, sur les bords de l'Ocker, fut de se rendre compte si cet « élément »-là existait dans la ville. M. Arthur Chuquet a beau nous dire en effet que Beyle, dès le début de son séjour dans la capitale du duché, était un peu misanthrope et qu'il s'enfermait dans sa chambre pour lire Shakespeare, Bolingbroke et Goldoni, ou encore que son bonheur était de faire de la musique, nous savons bien qu'un homme de l'espèce de Beyle ne pouvait s'en tenir longtemps à ces seules satisfactions de l'esthétique. Il lui fallait un objet plus doux à aimer, un plus substantiel plaisir à connaître. La découverte qu'il éprouva d'abord, sur ce point délicat, dans l'ordre de ses relations, fut assez pénible. Il s'en est plaint dans *Henri Brulard*, et la « sécheresse des dames de la cour de Brunswick, au milieu desquelles il débuta en novembre 1806 », ne fut pas sans lui laisser quelque amertume.

Il est vrai que c'étaient des pimbêches, bien dignes de leurs grossiers et austères maris, pas « démoniaques » pour un pfennig et qui ne pouvaient que convenir à de vieilles perruques de la cour du feu duc. Beyle se mit — loin de les aimer — à les haïr d'instinct, et c'est à elles, sans doute, qu'il a dû penser quand il a écrit, en 1807 : « Quelles femmes ! des pièces de bois, des masses dénuées de vie. » Il y a là un excès de disgrâce à vaincre le plus opiniâtre. Aussi Beyle déclare-t-il qu'il en a « assez de

Brunswick » ; et si ce n'étaient les servantes (en Allemagne il y a partout de belles servantes !) dont il parle avec admiration, il aurait tôt fait d'abandonner à leur Bible, leurs enfants, leurs maris et leurs confitures, ces Brunswickoises bien charpentées, lourdes, pleines de lymphe et de morale et dont la nullité passionnelle et bourgeoise lui fera plus tard, par contraste, admirer hardiment les Viennoises, si blondes, si fraîches et d'un éclat si appétissant de peau et de cheveux.

Cependant Beyle est un peu soldat, et de quelle armée, la première du monde ! Il a été envoyé à Brunswick en service commandé ; si l'ordre est de tenir, il tiendra ; et c'est ce qu'il expliquera un jour à Mérimée, qui le répétera plus tard dans son médaillon de l'auteur de la *Chartreuse* :

« Et moi aussi, j'ai eu le feu sacré. On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une imposition extraordinaire de 5 millions. J'en ai fait rentrer 7, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien... »

Beyle, si précieux à un tel poste, ne pouvait donc le quitter. Qualifié de « *f... gueux de Français !* » par les émeutiers qui perdirent une vieille femme dans la bagarre, dépité du côté de la population, sans joie et sans plaisir, un Allobroge musclé, râblé, remuant, vif et un peu sanguin comme l'adjoint au commissaire des guerres, n'eût pas, dans ces épreuves, tardé à périr d'ennui ; son cœur, comme celui de M. de Bothmer, le grand chambellan, eût vite fait de ressembler « à un monceau de cendres ». C'est alors que, sur le point de désespérer, perdu dans ce désert, dans cette sécheresse, il eut le bonheur de trouver chez son cousin, le baron Martial Daru, son ami, son bienfaiteur, un vrai réconfort, un soutien moral admirable. Martial Daru est celui dont il a dit, dans *Souvenirs d'égoïsme*, qu'il lui apprit « à Milan en 1800, à Brunswick

en 1807, le peu qu'il sait dans l'art de se conduire avec les femmes ». Il faut croire que cet enseignement d'un genre tout particulier ne fut pas inutile à Henry Beyle. C'est, en effet, au cours de cette même année 1807 que, dans la sotte et froide Brunswick, il prit du goût pour une « petite fille », dont M. Arthur Schurig a dit qu'elle devint son « amie allemande » et qui ne fut autre que Mina, Minette, ou plutôt Wilhelmine de Griesheim, fille cadette du général-major de Griesheim, le commandant de la place de Brunswick antérieurement à l'arrivée des Français.

M. Jean Mélia, pour qui le cœur de Beyle amoureux n'a aucun secret, a écrit dans son livre (1), en parlant de Minette, l'adorée de Brunswick, que Stendhal se souviendra plus tard de Wilhelmine de Griesheim avec « la plus touchante émotion ». Cela est si vrai que nous n'avons qu'à ouvrir *Henri Brulard* : « J'ai aimé éperdument, dit Stendhal, M^{me} Kably, M^{lle} de Griesheim, M^{me} de Diphortz, Métilde et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours ont duré trois ou quatre ans. » S'il est vrai, comme l'entend le même Henri Brulard, qu'il y a, dans la vie, de « jolis moments », c'est-à-dire, pour un homme épris, des moments d'abandon, de suavité et de bonheur amoureux, Minette de Griesheim fut, pour cet homme aimable et sensible qu'était Beyle, l'un des « moments » du monde les plus précieux et les plus doux.

IV

Bien qu'il masquât le plus souvent, sous ce qu'il a nommé *égotisme*, l'abandon de son cœur et sa soumission à l'objet aimé, Beyle n'en fut pas moins le modèle accompli du discret, sincère et parfait amant. A lire ce

(1) *La vie amoureuse de Stendhal* (Mercur de France).

livre *De l'Amour*, qui ressemble bien plus souvent à un poème qu'à un livre, l'on demeure confondu de toutes les subtilités, finesses et mièvreries qu'au milieu des pires pages brutales, il a consacrées à ce grand sujet. Et d'abord, quand il le veut, comme il analyse bien les battements les plus sourds du cœur et trouve, à raffiner sur les sentiments, ces expressions mignardes, coquettes et enjolivées comme en découvrirent, en leur temps lointain, des écrivains assez peu comparables à lui : l'auteur du *Songe de Polyphile*, par exemple, et celui de *l'Astrée* !

« L'amour, a déclaré Beyle une fois, est le miracle de la civilisation. Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination : c'est lui donner la vie. » Il reste à savoir ce que l'auteur de tant de jolies formules entend par pudeur et s'il se conforma, autant qu'il souhaite de le suggérer, aux lois de ce sentiment. Stendhal n'était pas né pour rien à la veille de la Révolution. Le siècle XVIII^e, qui en était arrivé à négliger beaucoup la pudeur, lui avait laissé un peu de son caprice, souvent de ses hardiesses ; et, pour ce mépris des conventions et des préjugés dont s'enorgueillissaient les heureux contemporains de Laclos, de Restif et de Casanova, il est bien évident que Beyle l'avait reçu en naissant à un degré rare. Il n'y a donc pas à s'exagérer la pudeur de Beyle. Cette pudeur existe pourtant et, dans beaucoup de ses livres, il en a été l'analyste et le poète ; mais ce sentiment même, souvent chez Beyle, si tendre, si respectueux, ne lui servait qu'à idéaliser certaines femmes, et ce n'étaient pas toutes les femmes qu'il consentait à revêtir de ce voile fragile et tout psychéen. Encore qu'il lui advînt de goûter, auprès de celles qu'il a nommées dans *Henri Brulard*, les délices les plus élevées de l'amour pur, cela ne le conduisit jamais à répudier tout à fait d'autres plaisirs. Les confidences de Brunswick sont, à ce sujet, assez édifiantes ; et il faut voir, tandis qu'il rend un hommage tout platonique à M^{lle} de Griesheim, comment, maintenu par la pudeur de

cette jeune fille, il savait se consoler par ailleurs, non seulement avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par un marchand hollandais, mais encore avec la fille d'un cordonnier qui lui donna, dit-il, un rendez-vous « très original ». Pour M^{lle} d'Æhnhausen, une autre Allemande de Brunswick, qui avait de très belles jambes, il entreprit bien un peu de la forcer. Le moins que l'on puisse dire de ces offensives, et pour faire honneur à l'arme préférée de Fabrice et de Lucien Leuven, est qu'elles sont cavalières. C'est peut-être en leur cherchant, non pas une excuse, mais une définition que Stendhal a été amené à écrire, se souvenant de ces audacieux mouvements de ses campagnes : « L'amour-sensation est comme la gloire à l'armée : il n'y a qu'un moment pour le saisir. »

Mais l'amour-sensation, aux yeux d'un délicat, d'un rhétoricien de la passion comme Beyle, n'est pas aussi incompatible qu'on peut le croire avec les autres amours. La preuve en est que, dans ces mêmes séjours d'Autriche et d'Allemagne où il goûta de si faciles joies, Beyle, par des liaisons plus hautes, des rapprochements d'esprit et d'âme vraiment rares, aboutit à ces développements d'un ordre tout supérieur dont le *Rameau de Salzbourg* est le modèle célèbre.

Beyle avait quitté Bologne, pour venir à Salzbourg, dans l'été de 18... ; il passa par Mantoue et le « délicieux lac de Garde », traversa Riva, Bolzano et Inspruck. L'on sait qu'il était avec M^{me} Gherardi. Ce qu'il a dit de cette jeune femme, dans *la Vie de Napoléon*, n'est pas pour déplaire ; et il nous assure qu'elle était « l'être le plus séduisant et les plus beaux yeux que l'on ait jamais vus ». Bien qu'elle vînt de Bologne, j'imagine, en raison des goûts de Beyle, qu'elle se rapprochait moins, par la physiologie, des portraits de l'école de cette ville que de ceux de Venise ; c'est-à-dire que sa peau devait être blanche, ses épaules pleines et un peu grasses, qu'elle avait un tour de gorge exquis et ces sortes de torsades de cheveux de

l'or le plus pur que l'on voit aux figures de Véronèse.

Le but des voyageurs semble moins d'être venus à Salzbourg pour visiter les curiosités de la ville que pour se rendre aux mines de sel de Hallein, proches de cette cité. L'on sait que c'est à Hallein que « les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes ». C'est à peu près le même phénomène qui se produit dans l'amour, quand l'amant, à force d'attention passionnée, voit se transformer l'objet de son culte et que, sous l'empire du prestige, il en arrive à découvrir, dans la femme qu'il adore, ces scintillations, cet éblouissement et ce rayonnement vraiment lumineux que les mineurs de Hallein trouvaient au rameau d'arbre en le sortant des ombres du souterrain.

Ce que j'appelle *cristallisation*, dit Beyle, pour mieux expliquer sa pensée, c'est l'opération de l'esprit qui tire, de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Jamais Beyle ne s'amusa autant qu'en suivant ces progrès de la cristallisation dans le cœur « d'un joli officier bien blond des cheveau-légers bavarois » qui se trouvait précisément dans la mine, au moment que M^{me} Gherardi vint pour la visiter. Ce jeune officier n'était ni grossier, ni brutal, ni vantard comme on se plaît à se représenter communément beaucoup de ces jeunes gens. « Quoique très joli, dit Beyle, il n'était point fat, et, au contraire, paraissait homme d'esprit ; ce fut M^{me} Gherardi qui fit cette découverte. » Mais il en est bien une autre que fit le Bavarois : c'est que M^{me} Gherardi était belle. C'est alors que, dans la mine, il se joua cette comédie singulière : tandis que M^{me} Gherardi était uniquement occupée de l'intérêt de tout ce qu'elle voyait dans ces souterrains,

l'officier des cheveu-légers n'avait plus de regards et d'admiration que pour M^{me} Gherardi. « Je voyais l'officier devenir amoureux à vue d'œil de la charmante Italienne », dit Beyle. Dans ce cœur à la Werther, empli de sentimentalité, débordant de naïve surprise et qui contemplant pour la première fois, dans des circonstances singulières, un si parfait objet, la cristallisation s'accomplissait avec une rapidité si déconcertante que, bientôt, ce ne fut plus M^{me} Gherardi même, mais une sorte de fée, d'ensorcelante et lumineuse dame, qu'apercevait, par les yeux de la passion, ce garçon épris jusqu'au fanatisme.

Ce qui me frappait, dit Beyle avec curiosité, c'était la nuance de folie qui sans cesse augmentait dans les réflexions de l'officier ; sans cesse il trouvait à cette femme des perfections plus invisibles à mes yeux. A chaque moment, ce qu'il disait peignait d'une manière *moins ressemblante* la femme qu'il commençait à aimer. Je me disais : « La Ghita n'est assurément que l'occasion de tous les ravissements de ce pauvre Allemand. »

Pour une fois — la première peut-être — Beyle s'applique à peindre, avec beaucoup de bonheur, les mouvements de l'amour dans un cœur de cette nation. Métaphysique et volupté, accord de l'âme et des sensations, extase à la vue d'un rayonnant visage, voilà ce que ressent jusqu'à l'effervescence, au trouble entier de l'être, le joli officier aux cheveu-légers bavarois ! Ainsi, dans ce pays de tous les contrastes, où la nature épouse à tout pas le mysticisme, et qui confond par l'opposition des appétits avec la rigueur des systèmes, l'enthousiasme amoureux peut atteindre à ces sortes de curieux paroxysmes. Une femme étonnante, qui correspondit longtemps avec Goëthe, Bettina, la sœur de Clément Brentano, ressentit quelques-uns de ces transports chaleureux de la passion : « Le bonheur ! Mais pour le posséder, il te suffit de respirer, il te suffit d'aller en liberté et de voir, au-dessus de ta tête, l'éther infini dont tu t'abreuves. Etre attiré, nourri, enchanté par cette vie qui tantôt vous berce dans

son sein et tantôt sur ses ailes, n'est-ce point là l'amour? Tant de métaphysique ne sied point au joli jeune homme que Beyle rencontra, avec la beauté de Bologne, aux mines de Hallein. Et pourtant, c'était une forme de la nature que cette beauté ! Elle en était une expression concrète et séduisante. En la considérant avec cette sorte d'admiration presque éblouie qui la transformait jusqu'à la perfection, jusqu'à l'idéal, le garçon bavarois éprouvait, comme Bettina, devant la révélation de la nature, une sorte de vertige entraînant, de folie religieuse et sensuelle.

Il va de soi que Beyle, esprit toujours curieux de renouveler les expériences, ne s'en tint pas, dans son apologue du *Rameau de Salzbourg*, à cet exemple unique entrevu dans les mines de Hallein.

Il n'y a qu'à ouvrir les *Mémoires d'un touriste*, quelques-unes des *Nouvelles*, mais, surtout, le livre de l'*Amour*, ce répertoire merveilleux de pensées, de définitions et d'aventures, pour découvrir deux ou trois épisodes dont les héros et les héroïnes se trouvent être des représentants de cette armée et de cette société de la Prusse châtiées si durement par Napoléon.

V

Dans la préface qu'il composa, en 1826, pour présenter la seconde édition de son livre de l'*Amour*, Stendhal a cru convenable de donner des explications au sujet de « tous ces *je* et de tous ces *moi* » dont sont émaillés les récits de ses voyages « dans les régions peu connues du cœur humain ». C'est, dit-il, pour « être clair et pittoresque » qu'il se plaça toujours au premier rang de ces actions qui lui sont « réellement arrivées » durant les quinze ans qu'il passa en Allemagne et en Italie. Si Stendhal écrit : « J'allai avec M^{me} Gherardi aux mines de sel de Hallein », ou bien : « Un jour, à Berlin, je vis le beau capitaine L... »,

ce n'est pas dans un autre dessein que de communiquer à son récit un tour plus piquant, un relief plus vif et coloré. Cette manière, à la fin, lui était devenue si familière qu'on la retrouve à peu près dans tous ses livres, mais principalement dans ces petits contes, recueillis aux tables d'hôtes des auberges ou dans les salons des châteaux, qu'il rapporta de ses voyages à travers l'Europe.

Ce qu'il a vu de Berlin, à propos, est bien caractéristique d'un procédé plein de franchise et qui fait, de Beyle lui-même, l'accompagnateur obligé de ses héros. Les anecdotes qu'il recueillit, pendant son séjour en Prusse, dans l'entourage militaire et civil du roi Frédéric-Guillaume, témoignent assez qu'il fut, dans beaucoup de ces menues comédies de hasard, un témoin probe et véridique. Il écrira, par exemple, au chapitre des *Coups de foudre*, dans le traité de l'*Amour* :

J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour et se moquer de ses folies...

Ou bien, il dira encore, toujours à propos de ce sentiment :

L'amour physique a aussi ses coups de foudre. *Nous* avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin rougir tout à coup dans sa calèche où *nous* étions avec elle. Le beau lieutenant Findorff venait de passer...

Car, des lieutenants et des capitaines, dans cette cour de la reine et du roi les plus prussiens du monde, il y a légion. Des sots, des bellâtres, des ignorants, nourris de bas préjugés, roidis dans la parade, affublés de bottes lourdes, de chapskas et de sabres à n'en plus finir, ils sont bien, depuis la mort du grand Frédéric, les plus battus et les plus vains des hommes. Stendhal, qui n'a pour lui qu'un bien petit physique, sa main délicate, sa physiologie vive et des yeux dont le feu « faisait peur », n'en

redoutait pas moins la « cristallisation » que ces braves sans grâce pouvaient susciter dans le cœur des femmes.

La bourgeoisie, pas plus que l'armée, n'échappa à cet examen rigoureux que Beyle, durant ces années fameuses, en ce qui concerne l'amour, faisait des nations ; mais, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il fallut que Beyle quittât Berlin, Brunswick, Sagan et revînt en France, pour découvrir à Beaucaire même, en 1837, les types les plus stupéfiants de bourgeois allemands que l'auteur ait jamais rencontrés dans ses voyages.

Le lecteur voit assez, tout de suite, qu'il s'agit de M. et M^{me} Munch, de M. et M^{me} Scharen, ces couples d'Outre-Rhin destinés à surprendre au delà du possible, par la singularité d'une passion réciproque et mutuelle, un homme que rien au monde — dans les écarts du cœur et des sens — ne devait étonner plus.

La peinture morale et physique que le touriste Beyle a faite de ces deux ménages est vraiment sympathique.

M. Scharen est un « grand et bel Allemand au nez aquilin, aux beaux cheveux blonds fort soignés » ; M^{me} Scharen se pare, entre autres charmes, du sourire le plus joli à voir ; « il y a beaucoup d'esprit, et cependant nulle possibilité de méchanceté » dans ce sourire. Pour M. Munch, le mari de l'autre ménage, négociant comme son ami, fort riche apparemment, il est de Saxe et parle « un allemand magnifique » ; le principal de ses mérites est bien de posséder, tout comme M. Scharen, une épouse accomplie. Mais tandis que l'avantage de M^{me} Scharen est d'offrir le type de « la beauté parfaite », à la physiologie spirituelle et naïve, le caractère de M^{me} Munch, « brune piquante, orgueilleuse à faire plaisir », est de présenter, avec autant de triomphe que M^{me} Scharen, les traits d'une fort jolie femme.

Observateur adroit et persévérant des uns et des autres, Beyle, que tant de dons charmants retenaient comme à

plaisir, ne tarda pas, malgré tout, soit à cause de lui, soit à cause de Tiberval, autre Français entreprenant qui courtisait la femme du Saxon Munch, à discerner quelque cause de gêne. « Moi, confie Stendhal, aidé par mon baragouin allemand, j'ai été chargé du rôle de bonhomme » ; c'est-à-dire que, devant son inquiétude et les instances de Tiberval, il avait été chargé de confesser les deux couples. Les Allemands défiants, plutôt que de livrer leur secret à un homme qui parlait si mal la langue de leur nation, quittèrent les bords du Rhône pour gagner Bagnères. Il faut dire que Tiberval, de plus en plus épris, les suivit jusque-là et plus loin encore. Cela est si vrai que c'est par un billet venu de Dresde et signé de son ami que Stendhal fut placé en face de la vérité : en réalité ces époux modèles, durant leur séjour en France et en Italie, avaient échangé leurs femmes ! Ce pacte s'était conclu, paraît-il, à Vérone. C'est Munch qui avait arrêté les clauses de ce marché singulier, auquel il n'eût point pensé sans les assiduités de Scharen auprès de M^{me} Munch. « Au retour, précisément à Vérone, avait décidé Munch, chaque dame reviendra à son maître légitime. Et jamais un mot de ce qui se sera passé ! »

Beyle était trop épris des aventures et trop dégoûté du commun pour n'admirer pas ce qu'il y avait de surprenant dans l'équipée passionnelle et vraiment hardie de ces quatre Allemands *libérés* des préjugés, de la fortune et de la vertu qu'une règle étroite impose aux époux.

Moi, qui ai beaucoup aimé, sinon bien étudié ces belles Allemandes, dit-il, en manière de conclusion à cette histoire, je gagerais qu'elles se conduiront bien le reste de leur vie.

Quelque imprévu que cela soit, le libre Stendhal, sceptique comme personne, en arrive, dans cet incident, aux mêmes constatations auxquelles la trop crédule M^{me} de Stael aboutit dans son livre célèbre, quand elle écrit :

L'Amour est une religion en Allemagne, mais une religion poétique, qui tolère trop volontiers tout ce que la sensibilité peut excuser. On ne saurait le nier, la facilité du divorce, dans les provinces protestantes, porte atteinte à la sainteté du mariage.

Mais Stendhal, qui se montre, quand il le faut, inexorable dans ses peintures, porte encore plus loin, dans cet ordre d'idées, les effets de son jugement ; c'est quand il nous fait voir, dans l'une des plus personnelles de ses nouvelles, cette extraordinaire puissance d'ambition, de fourberie et de mensonge, que — pour rompre un mariage — une fille de naissance, héritière d'un grand nom, Mina de Wangel, mit au service de la passion. Il est certain que, dans ce sombre drame, que Beyle lui-même déclarait comme « peu fait pour un public français (1) », nous nous trouvons transportés bien loin des fadeurs habituelles aux récits languissants des poètes de la Germanie. La sentimentalité (*Gemüth*) de folklore des *lieder* et des myosotis n'a plus rien à voir avec ce récit ; et il est bien certain que, depuis ce personnage pervers d'Adélaïde, que Goethe osa présenter dans *Gætz de Berlichingen*, aucun mélange plus extrême d'amour et de perfidie, de sacrifice et de honte, ne put se concevoir sous les traits de l'amour allemand.

C'est Barbey d'Aurevilly, en parlant des femmes de Goethe revues par Paul de Saint-Victor, qui disait que Saint-Victor, par l'effet de son style, avait *désallemandisé* les héroïnes du poète. Eh bien ! ce même reproche, on ne peut le faire à Beyle à propos de Mina ! L'auteur français, pas un instant, n'a *désallemandisé* cette nature volontaire

(1) Voir, dans *le Mercure de France*, 1^{er} juin 1909, les *Notes inédites de Stendhal sur le manuscrit de Mina de Wangel*, notes communiquées par le regretté M. Paupe. M. Paupe, à sa communication, joignait cette appréciation judicieuse de l'excellent informateur et savant beyliste Auguste Cordier : « Cette nouvelle (*Mina de Wangel*) a été écrite avec la préoccupation de l'œuvre en train, « Julien » (*le Rouge et le Noir*), dont les notes de Stendhal sont un reflet. »

de M^{lle} de Wangel. Bien au contraire, il ne lui a rien retiré de son caractère, et il nous a fait voir cette personne s'implantant dans notre patrie et parmi nos mœurs, nos sentiments et nos passions, restant constamment une étrangère.

D'abord il faut dire que Mina, fille d'un général assez disgracié, est extrêmement riche. Elle possède d'immenses domaines en Prusse orientale. Comme ce père malheureux, Mina, dit Beyle, « aimait les recherches obscures de la philosophie allemande et le noble stoïcisme de Fichte ». Mais, ce stoïcisme ne s'élevait pas, pour elle, au point de consentir à des fiançailles avec quelque bas Allemand de la cour du grand-duc. S'il est une terre au monde où l'on ait toute licence pour les choix du cœur, où la contrainte existe à un degré moindre dans les unions des hommes, c'est encore en France. Voilà donc M^{lle} de Wangel venue s'installer dans notre pays, et si, comme l'a écrit Stendhal, les « Allemandes, même les filles riches, croient qu'on ne peut épouser qu'un homme qu'on adore », c'est dans notre nation que la systématique et bouillante Mina, par une sorte d'hommage, a décidé de trouver cet être adorable.

L'homme sur lequel se jette ce fatal dévolu est M. de Larçay, Alfred de Larçay, Français de vieille famille, élégant, spirituel, orné du don de plaire et qui n'est séparé de la belle et fouguese Prussienne que par un seul obstacle, mais obstacle tout de même de conséquence : c'est qu'il est marié. Ah ! si Mina vivait dans sa Prusse orientale ou, seulement, dans l'un de ces petits centres aristocratiques de la vieille Allemagne où M^{me} de Staël vit se pratiquer le divorce si aisément, comme ce serait facile ! Et comme cette fille fouguese aurait vite conquis l'amant qu'elle adore ! Mais en France, les désunions, même les mieux préparées, ne se concluent pas toujours aussi rapidement que les unions ; et cette personne altière en demeure assez confondue :

O nation de gens grossiers ! dit-elle, ô nation de vaudevillistes ! Oh ! que la bonhomie grave de mes braves Allemands me plairait davantage, sans la triste nécessité de paraître à la cour et d'épouser l'aide de camp favori du grand-duc !

Forte de cette décision, il n'est rien que M^{lle} de Wangel n'entreprenne pour aboutir à la séparation de M. et M^{me} de Larçay d'abord, à son union ensuite avec le même Larçay. Pour cela — Sthendhal nous le montre à chaque page de son œuvre — les moyens les plus audacieux sont bons à cette fille. Tantôt, c'est sous les traits d'une servante qu'elle pénètre chez les Larçay et se rapproche d'Alfred ; tantôt, elle fait parvenir à ce dernier des billets anonymes laissant supposer que M^{me} de Larçay est devenue la maîtresse de M. de Rupert. En ce qui touche celui-ci, pour s'être mêlé du « petit projet atroce » de Mina de Wangel contre le ménage de Larçay, il ne tarde pas d'être blessé en duel. Enfin la ruse triomphe ! M. de Larçay consent à s'éloigner de sa femme, à vivre avec Mina. Mais une nature comme celle de Mina, exclusive et fière jusque dans le crime, ne pouvait concevoir qu'Alfred pût lui garder rancune pour des témoignages si visibles d'amour. Elle eut l'imprudence d'avouer, à son amant même, tout ce qu'elle avait entrepris de violent pour le conquérir ; dans son orgueil germanique, elle avait compté sans ce qu'elle-même nommait les « préjugés français » de M. de Larçay, c'est-à-dire la répulsion d'un cœur droit pour tout ce qui n'est ni la raison, ni l'honneur. Consternée de ce réveil de la conscience chez son amant, mesurant l'étendue de son malheur encore plus que de sa faute, elle n'a désormais d'autre ressource que de mourir. C'est ce qu'elle fait, à la fin de ce conte pathétique dont le moins qu'on puisse dire, en dehors de l'attrait de l'aventure, est que, par la vigueur du sujet, la rapidité du drame et l'accent de la passion exprimée par Mina, il est comme enveloppé de ce « feu subtil et coloré » que M. Lasserre justement reconnaît à *Henri Brulard, Rouge*

et Noir, la Chartreuse et quelques autres œuvres encore du Français Stendhal.

VI

En 1806, l'année d'Iéna, Beyle décide (*Journal*), pour se « débrouiller » mieux dans les nouveaux pays, d'acheter « une carte d'Allemagne de Lesage ». Cette précaution lui était bien nécessaire. En effet, Beyle ne resta pas toujours à Brunswick ; il dit qu'il s'y ennuya infiniment, et, sauf Minette et cette veuve d'un colonel qu'il courtisa vers la fin de son séjour, il n'éprouva que des plaisirs bien limités dans cet endroit. Mais il y avait pour Beyle une Providence ; c'est cette force souveraine, inconnue, irrésistible, que lui-même (*Souvenirs d'égotisme*) a nommée la « toute-puissance de Napoléon ». C'est cette « toute-puissance » qui, trois ans après l'avoir jeté dans la campagne de Prusse, le jeta dans la campagne de Vienne. A ce propos, Beyle voudrait bien, dans sa biographie de *Henri Brulard*, nous faire croire qu'il a vu l'Empereur à Wagram ; mais cela n'est pas tout à fait exact. « Sa correspondance le trahit », dit M. Chuquet ; mais Stendhal est si avide de gloire qu'il faut bien qu'il croie et qu'il fasse croire aux autres qu'il a suivi partout le dieu invincible. La vérité, plus humble, est que, durant que l'Empereur battait à Wagram l'archiduc Charles, Beyle se trouvait à Vienne, malade et, comme toujours, un peu amoureux.

Ces amours de Vienne, d'une certaine facilité, et qui sont charmantes après les rigueurs de la Prusse, ont toujours enchanté les Français. « Rien n'est plus complaisant, plus doux qu'une Autrichienne, écrit Cadet-Gassicourt dans un passage cité par Stendhal. Chez elle, l'amour est un culte et, quand elle s'attache à un Français, elle l'adore dans toute la force du terme. » Ces aperçus sur l'amour allemand, notés par l'apothicaire de l'Empe-

reur (1), ne sont pas sans donner à Beyle un certain contentement. Bien que ses *Lettres* connues sur le célèbre compositeur Haydn, *Lettres* suivies d'une *Vie de Mozart*, aient été, selon lui, « écrites de Vienne en Autriche », il va de soi que l'élève commissaire des guerres ne passa pas le plus précieux de son temps dans les concerts.

A Vienne, a-t-il avoué ingénument, se manifeste « trop de penchant à l'amour ». Il remarque « une jolie femme à chaque pas ». C'est évidemment une grande tentation. L'on sait comment, en Italie, il avait vécu déjà au milieu de ce danger permanent de l'amour. « *Mi volete bene?* » (« M'aimez-vous? ») Voilà ce qu'il avait dit longtemps aux belles Bolognaises, et ce qu'il était assez tenté de redire maintenant aux belles Viennoises. Il juge toutefois — tant il est partial pour les Italiennes! — qu'elles ne sont pas tout à fait aussi passives que l'entend le bonhomme Gassicourt, ces Autrichiennes altières qui, selon lui, semblent bien mêler « un peu d'adresse et de coquetterie à l'air naturel et quelquefois languissant des Allemandes du Nord ».

Gérard de Nerval qui devait vivre, un certain nombre d'années plus tard, dans cette même cité, ses libres et joyeuses *Amours de Vienne*, ne nous a point parlé de cette « coquetterie », ni de cette « adresse » avec la même défiance. Il se range, ici, à l'avis de Gassicourt. Il ne voit, dans cette capitale, où la beauté de la femme étincelle à chaque pas, qu'une sorte de prétexte au bonheur d'admirer.

Ici, dit le poète exquis des *Cydalises*, les femmes font très peu de cas d'elles-mêmes et de leurs charmes... L'on n'imagine pas ce qu'il y a d'extraordinaire à rencontrer à tous moments dans les

(1) L'Empereur partageait, à ce point de vue, les sentiments de son apothicaire : « Epousez une Allemande, conseillait-il lui-même à l'un de ses familiers, après son mariage avec Marie-Louise ; ce sont les meilleures femmes du monde, bonnes, naïves et fraîches comme des roses. » (FRÉDÉRIC MASSON : *L'Impératrice Marie-Louise.*)

rues des filles éclatantes et d'une carnation merveilleuse qui s'étonnent même que vous les remarquiez.

Beyle était trop « amateur », trop « passionné » de la beauté féminine dans tous les genres, pour n'avoir pas ressenti, avant Gérard lui-même, tout le prix de cette carnation éblouissante qui fait de la Viennoise une déesse un peu forte et semblable à cette Vénitienne de Gozzi, *bionda e grassota*, aimée par Nerval : c'est-à-dire une sorte de Vénus aux cheveux flambants, de peau fine et lactée, au cou rond, à la bouche en cerise, et qui vous considère au travers de deux yeux placides, enfantins et doux, du bleu le plus pur des faïences. Dans cette société de Vienne, très indépendante, embellie d'objets si charmants, et dans laquelle un dur homme d'affaires comme M. de Metternich lui-même ne passait qu'un bracelet de cheveux de femme au poignet, l'auteur du traité de *l'Amour* eût bien pu recueillir, sur ce sujet d'un beau livre, les particularités les plus rares. Un seul obstacle vint mettre une entrave à ce devoir ; l'unique beauté dont Stendhal fut épris à Vienne se trouva précisément être une Française, non une Autrichienne : cette comtesse Daru qu'il aima toujours avec soumission, tendresse, espoir et qui ne reçut de lui jamais que la moitié d'un baiser, le voile de M^{me} Daru étant venu tout à coup, ce jour-là, se placer comme un fâcheux entre les lèvres de Beyle et le front de la jeune femme.

De 1809, date à laquelle il quitta Vienne, jusqu'à 1813, époque de la campagne de Saxe, l'intendant militaire Henry Beyle aborda — toujours muni de la carte de Lesage — par deux fois encore les terres d'Empire. La première fois, c'est lors de la retraite de Russie, à l'automne de 1812, que toujours « écrivant, faisant des rapports, préparant le logement des troupes et réquisitionnant », il avait reparu dans ces contrées. Cette retraite, accomplie avec la Grande Armée et dans laquelle,

comme un grognard, il s'était nourri de quartiers de chevaux, de pommes de terre et d'un morceau de suif payé vingt francs à un Juif polonais, était bien l'épreuve la plus dure que pût supporter un voluptueux qui savait apprécier tout ce qui donne à la vie son agrément et son plaisir. Aussi bien, n'aurons-nous pas de peine à croire Romain Colomb, le biographe et ami de Stendhal, quand il nous dit, du voyageur, que l'« ennui le prit à Kœnigsberg et augmenta à Dantzic ». Et, pour l'ennui, il était de qualité ! Car que peuvent être des pays de cette sorte durant l'automne et même l'hiver, alors que l'armée est en déroute, et que les belles femmes dans les vieilles villes, les chefs-d'œuvre dans les collections ne sont plus visibles pour enchanter le plus dilettante des intendants ?

La beauté, les arts et même un certain charme de la nature, qu'il avait appris à ressentir naguère dans les jardins du Milanais au crépuscule, composaient toujours en effet, à ses yeux, le trésor de bonheur et de consolation si nécessaire à ce cœur d'amant et de poète. En 1813, apprenant qu'il venait d'être nommé intendant de l'armée à Sagan, en Silésie, Beyle, qui savait bien qu'il n'y avait plus, pour lui, grand'chose à espérer de l'Allemagne, de cette Allemagne de révolte et de haine telle que l'avait faite la guerre, éprouva l'un des moments de découragement les plus grands de sa vie. « Je vais, dit-il, avant de quitter Paris, devenir barbare et mort pour les arts. »

Sagan, de fait, était, et sans doute est encore, une ville sans sourire ni fantaisie. On y vend, disent les guides, « de la toile, des rubans, du fil et des bonnets ». C'est là qu'en qualité d'intendant de la division du général La Tour-Maubourg, Henry Beyle fut envoyé après la campagne de Saxe. C'est là qu'il eut, de surmenage, de solitude et d'ennui, la fièvre et le délire. « J'ai cru, fait-il savoir à propos à sa sœur Pauline, avoir l'honneur d'être enterré à Sagan. » Mais un homme de la trempe de Beyle n'est

pas de ceux qu'abattent les événements même médiocres, les individus et les pays même les plus sots du monde. Et c'est ici, aussi bien qu'à Berlin, Brunswick, Vienne, Landshut, Alt-Œting ou Kœnigsberg, que nous pouvons apprécier les ressources inattendues qu'un caractère agissant comme le sien sut toujours tirer, au profit de ses passions, d'un monde difficile, de circonstances malheureuses et d'un sol ingrat.

A ce point de vue particulier de l'amour, qui fut toujours celui auquel se plaça de préférence un semblable auteur, l'on peut dire qu'il n'est pas de pays tout à fait désert, de contrée tout à fait aride. Beyle, en Prusse, à Brunswick et en Silésie, en fit bien souvent l'expérience ; et l'on sait ce que nous entendons par là, de la part d'un écrivain nourri de Cabanis, de Condillac et de M. de Tracy. Les sensations, mêmes fugaces, étaient bien à ses yeux ce qu'il y a de plus précieux au monde ; et, dans cette région un peu barbare où l'avait installé sa fonction, l'on peut voir par sa *Correspondance*, par son *Journal*, par les indiscretions de ce cœur toujours ouvert, à quel point — même dans les actions les plus vulgaires — au milieu de la population la plus banale et la plus froide, il savait, du plus petit incident, de la plus fortuite rencontre, embellir ses heures ou charmer ses loisirs. La vue d'une femme jeune, d'un beau visage, d'une main fine et d'un pied élégant, au regard d'un homme qui vécut de si belles heures de passion à Marseille, à Paris ou à Milan, ne sont, dans cet ordre d'idées, que des compensations bien raisonnables. Mais Henry Beyle, dans son dur exil, loin de l'esprit, de la fougue et du soleil de sa patrie, sait à propos s'en contenter.

Les exemples abondent, dans ses écrits de toutes les sortes, de ces instants de consolation, de fugace et léger bonheur, saisis comme au vol, dans ses voyages tout militaires. Pendant l'émeute de Brunswick, que l'on se souvienné notamment d' « une fille de dix-huit ans » qui

vint tomber « la tête presque sous ses bottes ». « Je la croyais blessée, dit-il ; elle frémissait violemment, mais non pas de ma main qui tâtait très innocemment un fort beau bras bien frais... »

Une autre fois, sur le pont de Landshut, où il passa après la bataille et vit les cadavres étendus de trois *kaiserlicks* abattus par les Français, le spectacle de la mort ne put pas — plus qu'à Brunswick — le détourner de celui de cette beauté dont, comme don Juan, il était épris de façon si constante et durable que, quels que fussent les événements auxquels cette beauté se trouvât mêlée, il n'entendait, ne voyait et n'admirait qu'elle.

A Landshut, en effet, sur la route de Munich, à moins de seize lieues de cette ville de Ratisbonne où Napoléon fut blessé, il ressentit une très grande joie. Ce fut de voir, « en une demi-heure, cinq à six figures de femmes d'un ovale beaucoup plus parfait qu'il n'appartient à l'Allemagne ». A cet aspect, son sang ne fit qu'un tour ; en un instant, l'ennemi, la guerre, la mort et le sang de ces hommes qui souillait le pont sur l'Isar, il ne les vit plus ! Mais, devant lui, dans ce décor de la bataille, il y avait seulement ces femmes qui offraient quelque grâce, un tour heureux de figure, la main fine et le pas léger. « Landshut, écrit-il dans son enthousiasme, fit sur moi l'impression de l'Italie. » Quel plus bel éloge, et plus chaleureux, dans la bouche de Beyle !

En réalité — et tous ses actes, tous ses écrits sont là pour en témoigner ! — il n'y avait rien au monde que Stendhal détestât autant que le froid de l'âme et la disgrâce de la laideur. Son cri de Civita-Vecchia, à son ami Romain Colomb, où beaucoup plus tard, aux derniers jours de sa vie, il s'avoue si triste de « n'avoir rien à aimer », est bien caractéristique de la nécessité où était ce grand cœur de ne vivre que par l'amour et pour l'amour. A côté des exigences d'un tempérament nourri de sensualisme, Beyle éprouvait ainsi de ces appétits, de

ces fringales de sentiment. En quelque lieu qu'il fût sur la terre, il fallait un aliment à sa passion.

Tant de sensibilité, de délicatesse et finesse émotives expliquent assez que Beyle, durant ses séjours d'Allemagne, celui de Brunswick surtout, éprouva bien des déconvenues, souffrit de bien des ridicules des habitants, des préjugés des mœurs. Certains détails, un peu forcés, dans le portrait de *Mina de Wangel*, quelques boutades échappées aux confessions des *Souvenirs*, aux aveux des *Lettres*, quelques sarcasmes confiés à des biographes ou à des intimes trahissent assez, par endroits, la tristesse de ces heures moroses vécues sous le ciel de la Prusse. Mais — reconnaissons-le — en ce qui touche à ces années de la vie d'Henry Beyle, ce n'est pas au seul *Journal de Brunswick*, aux impressions de touriste, à l'histoire unique de *Mina de Wangel* que nous devons aller demander des témoignages. Il y a autre chose encore qui rattache Stendhal à ce monde allemand. Et M. Mélia, auquel nous revenons, a bien raison de rappeler, par compensation, ce souvenir de M^{lle} de Griesheim auquel Henry Beyle, longtemps après avoir quitté Brunswick, resta si parfaitement attaché et fidèle.

Rouvrons-la donc, à l'endroit de la péroraison, cette belle *Histoire de la peinture en Italie*, publiée dix ans au moins après le retour en France, nous la verrons soudain reparaître, dans le manuel des arts le plus précieux qui soit, « cette âme du Nord », si délicatement cristalline et pure. A Mina donc, au cher souvenir de Mina, Stendhal — qui s'attendrit — revient dans cette minute. « Que de jours, dit-il, j'ai passés auprès de toi ! Tu n'étais que la plus belle et la plus silencieuse des femmes ! Le ciel, si sévère envers moi, m'a privé d'une consolation à mes malheurs en ne permettant pas que je puisse lire avec toi cet ouvrage entrepris pour tâcher de t'oublier... »

Plus tard, à Trieste, au cours de l'hiver 1830-31, Beyle connaîtra une autre jeune fille de la Germanie qu'il man-

quera d'aimer, sinon avec autant de force, au moins avec autant de respect que M^{lle} de Griesheim. C'est cette M^{lle} Hunger, qui chante si bien, est admirablement jolie, qui a des idées, vingt-trois ou vingt-quatre ans, et dans la compagnie de laquelle il joue au *onze et demi*. Stendhal ne nous dit pas précisément ce qu'est le *onze et demi* ; mais il semble que ce soit là un témoignage de plus apporté par cet homme étrange à son étonnant dossier amoureux.

Ces souvenirs, tant d'autres et les épisodes de toutes les sortes rapportés dans cette étude, nous amènent volontiers à conclure que ce ne furent pas seulement des surprises, des regrets et du dépit, mais aussi de l'attrait, du charme, voire un certain sentiment aimable et tendre que ce Français de bonne mine, spirituel et passionné — en Silésie, en Prusse et en Autriche — éprouva, plus d'une fois, du côté des femmes.

LES FEMMES DANS L'ŒUVRE D'ANATOLE FRANCE

Qu'on ne dise plus, après cela, que
l'auteur est misogyne.

(*La Révolte des anges.*)

I

S'il est vrai, comme le veut La Bruyère, qu'« un beau visage est le plus beau de tous les spectacles », M. Anatole France n'a pas failli, dès son âge le plus tendre, à découvrir sous des traits charmants, ce spectacle heureux. Lui-même a écrit, dans le *Petit Pierre*, ce mémorial exquis de son enfance, à quel point, petit bonhomme à l'esprit prompt et observateur, il sentait « déjà avec vivacité la beauté des femmes ».

A la vérité, ce fut d'abord, comme il arrive à beaucoup d'enfants, dans le contour des statues et la ligne des dessins que la représentation de cette beauté lui apparut le plus volontiers sensible ; et, la jeune Chinoise aux « cheveux relevés par un grand peigne et des accroche-cœurs sur les tempes » qui se voyait, peinte en enseigne à la devanture du magasin des *Deux Magots*, dans le faubourg Saint-Germain, retint d'abord son attention puérile. Il est vrai que c'était là une Chinoise de fantaisie, de l'espèce de celles que Boucher a peintes tant de fois en camaïeu et que Voltaire a montrées dans son *Orphelin*. Cette Chinoise n'était qu'une image, mais, ne sont-ce pas des images, et des images de tous les arts,

que M. Anatole France, en ouvrant ses regards à la lumière, aperçut d'abord, entre le Louvre et la rue de Seine, sur ce beau quai Malaquais où sa maman compatissante et sa bonne Mélanie le laissaient volontiers s'attarder à la découverte.

Dans une petite comédie en un acte, qui n'est rien parce qu'elle est courte et que c'est un jeu, mais qui est tout parce que ce jeu est charmant et qu'il est de M. France : *Au petit bonheur*, le créateur de Thaïs, d'Élodie (*les Dieux ont soif*), de M^{me} des Aubels (*la Révolte des anges*), de la comtesse Martin (*le Lys rouge*) et de tant d'autres formes de la jeunesse et de la volupté, fait commencer par ces mots le récit d'une princesse qui cessa depuis longtemps d'être jeune mais qui conserve encore, en dépit des années, une grande dignité et un grand charme : « *En ce temps-là, j'étais parfaitement belle...* ».

Cela commence à la façon d'un conte, et comme M. France aime beaucoup les contes et qu'il croit aux fées (*les Sept femmes de la Barbe Bleue*), il ne devait pas laisser d'attribuer, à toutes les visions des sculpteurs et des peintres qui lui étaient offertes sur les terrasses des jardins et sur les quais riverains de la Seine, une puissance infinie de séduction. M. France a écrit depuis sur Prud'hon, le peintre de *Psyché*, un chapitre ineffable ; sur les courbes flexibles des dessins de M. Ingres, il a disserté en connaisseur ; et je connais telle page de lui, dans le *Génie latin*, qui témoigne de son attachement au Clodion des terres cuites païennes et voluptueuses, ces terres cuites si chaudes de couleur, comme pétries et modelées dans la chair des dieux.

Et ces Prud'hons, ces Ingres, ces Clodions, c'était aux portes de sa maison natale, dans l'ombre des vieux bâtiments de l'Institut et de l'École des Beaux-Arts, aux devantures des antiquaires, que celui qui devait par la suite, dans un style orné aux belles cadences, célébrer les

femmes de tous les temps, voyait se montrer à lui, à l'aurore de ses jours, tant de figures frivoles, touchantes, et, comme le veut la princesse du conte, « toutes parfaitement belles ».

Mais ce que le petit Pierre, garçonnet sensible et taciturne, en ce début d'une vie longue et bien remplie, apercevait encore, dans ces brumes des bords de la Seine, toutes si vaporeuses, ce n'étaient pas seulement les femmes imaginaires de l'art et de la légende. Et des femmes réelles, des femmes qui laissaient à leur suite, comme les Grecques d'Homère, un parfum subtil, apparaissaient déjà, à ses yeux éblouis, dans le frémissement plus moderne du monde. Un jour, notamment, dans l'escalier du logis paternel, le petit Pierre montait, et voici que, de même que dans les apparitions des artistes primitifs que M. France devait décrire si bien, plus tard, dans le *Puits de Sainte-Claire*, « une jeune dame qui descendait les marches » se montra tout à coup. « Cette jeune dame portait une robe de velours carmélite et un châle de cachemire de l'Inde à grandes palmes. Une capote en forme de cabriolet encadrait son visage mince et pâle. » Et voici qu'un instant après s'être arrêtée à examiner le petit bonhomme, cette jeune dame approcha avec intérêt ; et, nous dit le petit Pierre, « elle posa sur ma tête sa main gantée de blanc ».

Cette petite main, aussi légère que la main d'une fée, était la main de M^{lle} Rachel ; et pourtant, c'est par cette petite main, qui avait été celle d'Andromaque et d'Iphigénie, que les femmes vivantes prirent, pour la première fois, possession de cet enfant.

II

En vérité, les femmes communiquent, à l'œuvre littéraire, un charme doux et subtil ; elles lui ajoutent, en

saveur amoureuse; elles font que tout ce qui paraîtrait aride et morose se revêt, par leur présence, d'enchantement et de bonheur. Les livres les plus durables sont ceux où elles habitent. Le sortilège de la beauté exerce si bien son pouvoir que les plus divins poètes, les plus nobles artistes sont tombés en disgrâce qui l'ont méconnu. M. France le sait bien, qui a parlé des femmes avec un don si rare d'émotion attendrie. Presque toutes celles qui sont assemblées dans ses ouvrages sont jeunes et délicieuses, l'auteur les a créées à l'image de son génie.

Le goût très vif que M. France a de la beauté, le sentiment harmonieux qui le pousse à ne voir que les formes douces de l'univers, lui interdissent jamais de tracer de la femme d'autres images que celles où elle apparaît charmante. Il faudrait avoir oublié les jeunes Grecques des *Noces corinthiennes*, Thaïs, Catherine la dentellière, Jahel (dans *la Rôtisserie*), la comtesse Martin-Bellême, M^{me} des Aubels, Élodie et tant d'autres modèles agréables et passionnés de son œuvre pour reprocher, à ce poète de la grâce choisie et de la ligne parfaite, la seule M^{me} Bergeret.

Disons-le aussitôt : M^{me} Bergeret est une exception dans l'œuvre de M. France. C'est une figure contemporaine de la tyrannie domestique ; M. France n'a été amené à en faire la compagne de M. Bergeret que pour exercer son personnage à la plus stoïque endurance. Ainsi avait fait Socrate en prenant Xantippe pour épouse. « L'exercice qu'elle donna à sa patience », suivant l'expression de Fénelon, ne lui défendait pas autrement de concevoir la beauté comme un présent des dieux. M^{me} Bergeret est, certes, acariâtre et revêche ; mais elle n'est ni laide ni vulgaire ; enfin — et son aventure avec M. Roux le démontre — elle n'est pas insensible. De même Catherine Momichel, la femme de M. Léonard Botal, juge, dans la *Comédie de celui qui épousa une femme muette*, fabliau scénique et rabelaisien si narquois

et si plaisant, n'est ni repoussante ni ingrate. Maître Léonard, qui la tint en ses bras, la proclame « aussi bien faite que la plus belle statue » ; seulement il lui arrive tantôt de ne parler pas assez, tantôt de parler trop. « Eh ! s'écrie Sganarelle, dans *le Médecin malgré lui*, qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! »

M. Léonard Botal est comme Sganarelle : il a une femme loquace et étourdissante ; mais M. Bergeret est semblable au *mal marié* de La Fontaine : sa disgrâce conjugale est complète. Ainsi Catherine Momichel est bavarde, M^{me} Bergeret est artificieuse ; mais, c'est une volage que cette Pingouine revêtue d'une jupe rose par le saint homme Maël et dont la coquetterie tourne la tête à tous les Pingouins. Le sage Apollodore l'a fait remarquer durement dans la *Pierre blanche*, « les femmes sont vaines, querelleuses, occupées de niaiseries, incapables de hautes pensées et de grandes actions », troublées par les maladies.

Le sage Apollodore a raison : les femmes sont cela en effet ; mais elles sont autre chose encore qu'en des jours plus cléments M. France a proclamé avec finesse et conviction : en effet, elles sont le sourire, elles sont le charme, elles sont la tendresse. « *Rien n'est plus doux qu'Aphrodite d'or* », atteste, dans la *Révolte des anges*, le vieux poète grec ; et c'est cette douceur, cette douceur insinuante et pénétrante, que l'auteur de tant de livres harmonieux et diserts a montrée partout répandue. Certes, sur les piliers de marbre du temple d'Aphrodite éternelle, le savant M. Bergeret a bien griffonné, çà et là, des graffitti d'un tour enjoué et un peu libre ; mais il faudrait n'être pas du pays de Brantôme, de La Fontaine, du Balzac des *Contes* « colligez ès abbayes de Touraine » pour tenir rigueur à ce maître si sage d'une raillerie innocente.

La vérité, la seule vérité aimable c'est que, de Thaïs à

la petite comédienne Félicie (d'*Histoire comique*), et de la comédienne Félicie à la chanteuse Bouchotte (*la Révolte des anges*), M. Anatole France s'est plu complaisamment à tracer des femmes les images troublantes. « *Le souci d'elles, un souci d'amoureux* », voilà le sentiment que, par opposition aux romanciers de l'école réaliste, M. Anatole France, dans l'*Enquête* mémorable de M. Huret, proclamait supérieur chez les psychologues. Et ce souci, ce souci si respectueux, si rare, ce souci que de Boccace aux précieux de l'Hôtel de Rambouillet, de l'auteur du petit *Jehan de Saintré* à Voiture et à Saint-Evremond, avaient éprouvé tant de vieux maîtres, M. Anatole France vis-à-vis des femmes en a témoigné avec tendresse, avec dévotion dans tous ses ouvrages.

III

Les héroïnes dont M. France a peuplé son œuvre aussi bien que celles qu'il a aimées dans la légende appartiennent, sauf quelques exceptions d'aspect plus populaire, à ce monde choisi des femmes qui inspirèrent les lettres ou donnèrent aux artistes un modèle idéal. Il y a peu de pauvres femmes, et il n'y a jamais de filles laides et tristes dans les livres qu'a écrits M. France.

Ce don que possédait Émile Zola de peindre, dans un relief saisissant et une vérité forte, les malheureuses créatures du peuple asservies au travail, à l'enfantement et à la misère, l'auteur du *Lys rouge* et de *la Rôtisserie de la reine Pédauque* n'en témoigna presque jamais.

Certes, il y a bien, parmi tous ces récits, la servante de la conseillère Josse qui est menée au supplice pour un menu vol et la pauvre délinquante enfermée dans une prison de femmes « d'une sombre petite ville du Midi » pour avoir pris un tablier à ses maîtres ; il y a de même dans *Crainquebille*, *Putois* et *Riquet*, la mal-

heureuse Gudule, bonne de M^e Cornouiller, notaire, créature si disgraciée, qu'en raison de la « barbe qu'elle portait au menton, longue et fourchue », on croyait « protégée contre les dangers de l'amour » ; il y a enfin, dans la *Révolte des anges*, la vieille Zéphyrine qui, « les cheveux hérissés comme un nid de vipères, la face flamboyante, la poitrine orageuse », se dresse comme une Euménide au-devant du papa Guinardon, son amant frivole. Mais, ce sont là le plus volontiers des comparses, non les êtres de charme et de perfection que l'auteur assemble, dans un ordre heureux, parmi ses beaux livres.

Créatures d'exception et de recherche, celles-ci ont mission de briller avant de souffrir, d'enchanter à la fois que de vivre ; leurs peines les plus affligeantes sont, dans tous les cas, celles que l'art et l'amour suscitent ; dans la joie ou dans la douleur leurs sentiments ne cessent jamais d'être ornés et délicats, et l'esthétique en elles se confond à la passion presque toujours. De là, chez le romancier de tant de récits amoureux et savants, ce portrait de la femme moderne si particulier à cet idéal de recherche et d'élégance. « Elle est, écrit-il (*la Vie littéraire*) une œuvre d'art, et, par là, mérite le respect ému de tous ceux qui aiment la forme et la poésie. Mais elle est à part ; ses mœurs lui sont particulières et n'ont rien de commun avec les mœurs plus simples et plus stables de cette multitude humaine vouée à la tâche auguste et rude de gagner le pain de chaque jour. »

Dans chacun de ses ouvrages M. Anatole France s'est plu à placer l'une de ces femmes exceptionnelles, lui donnant pour mission d'animer tout le récit de sa présence et de montrer ainsi que le concept de la beauté ne doit jamais, quels que soient le combat des systèmes et la confusion des philosophies, cesser de commander aux actions des hommes. « Echangez de belles pensées et, si vous parlez de moi, dites : « Elle est aimable... »,

s'écrie une jeune coquette dans la comédie d'*Au petit bonheur*. M. Anatole France semble s'être fait comme un principe de ne parler jamais autrement de la femme. Pour lui, elle « est aimable »; pour lui, elle « est belle »; et, pour lui, le don qu'elle a de plaire, d'éveiller le sens merveilleux des images, des pensées rythmiques lui semble être avant tout le motif supérieur de vivre. La femme belle et jeune, spirituelle, charmante, apparaît au poète, selon cette pensée, le modèle d'art le plus accompli qui soit au monde; et le maître Ernest Renan, précurseur en cela de M. France, ne s'était pas exprimé autrement ni dans des termes moins athéniens quand il avait dit, de la beauté, qu'elle « est un don tellement supérieur que le talent, le génie, la vertu même ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement, en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion » (*Souvenirs d'enfance*).

Dès l'enfance et l'adolescence — et le *Petit Pierre*, le *Livre de mon ami* en sont les témoignages ! — M. France éprouva que la beauté jette dans un grand trouble les enfants des hommes. L'un des exemples les plus probants qu'il en ait donnés se trouve dans un conte exquis intitulé *la Forêt de myrtes*, d'un coloris si frais et dans les feuillets duquel, à la faveur d'un vers éloquent de Virgile, apparaît, aux yeux confus du collégien, la jeune Mme Gance. « On la pria de jouer au piano. Elle joua un *nocturne* de Chopin. Je n'ai jamais rien entendu de si beau... En sentant les parfums de son sein, je fermai les yeux. Elle me demanda si j'aimais la musique, sa voix me donna le frisson... » Alors, sait-on ce que le jeune Nozière répondit à la question que posaient de si belles lèvres, par un si beau soir? — « *Oui, monsieur....* » tout simplement. « *Oui, monsieur !* » à une femme si jeune,

si séduisante ! Pierre Nozière, que tu étais sot, que tu étais timide et embarrassé ! Mais aussi, mon ami, que tu étais amoureux !

Depuis, certes, Pierre Nozière a grandi en âge, il a crû en sagesse ; son caractère s'est affermi ; mais, toujours le même trouble a vécu en lui, toujours il en éprouva le vertige ; et, ce qu'il a continué, avec le temps, de demander aux femmes, avant le génie ou la vertu, ce fut toujours cette sorte d'image admirable dont la forme fuyante embellit ses livres. C'est ainsi que, dans *la Chemise*, l'un de ses contes philosophiques les plus ingénieux, si M. Anatole France parle de la statue de l'Aphrodite de Cnide, c'est pour assurer qu'elle est « l'œuvre d'un ciseau vraiment praxitélien » ; elle est, dit-il, « pleine de vénusté » ; mais, des femmes plus récentes, les femmes modernes, n'offrent pas moins de grâce à qui les contemple. Qu'on s'attarde, à ce propos, à ce portrait achevé que trace l'auteur, dans la *Vie littéraire*, de Marie Bashkirstseff : « Elle était petite, dit-il, et parfaitement bien faite ; c'est pour cela sans doute qu'elle aimait à regarder les statues. » Et cette idée de statue, cette pensée du marbre, elle prend aussitôt, sous la plume de M. France, une plasticité, un relief à tromper le modèle. Je n'en veux pour exemple que ce qu'il écrivit à propos de Prévost, sur *Manon Lescaut*, dans le *Génie latin*. « Quand Prévost, assure-t-il, eut fait le plus simplement du monde ce miracle d'art, il écrivit deux pages de morale pour les mettre devant. *C'était comme un fichu jeté sur les épaules de Mademoiselle Manon.* » Mais ces épaules, nous les avons vues ailleurs dans son œuvre, ces épaules fuyantes, frissonnantes, au grain si pur, de Lucile de Chateaubriand, ces épaules qu'avec orgueil — dans la statue de Chinard — montrait M^{me} Récamier ! Et que d'autres apparitions, que d'autres statues de femmes, depuis la reine de Saba, Balkis, qu'aima Balthazar, jusqu'à Jeanne d'Arc et à Marie Stuart a dres-

sées le poète ! Mais, ce sont là surtout des formes de beauté littéraire. Et, dans l'œuvre si varié de M. France, on peut dire qu'il en est bien d'autres : il y a toutes celles que, comme un bon statuaire, il a créées de ses mains et formées de son génie. Et, d'abord, il y a Thaïs !

IV

En ce temps-là vivait une femme au pays
Des Egyptiens, belle, et qu'on nommait Thaïs...

Ainsi M. Anatole France chanta d'abord Thaïs en vers ; c'était en 1867, l'auteur avait vingt-trois ans ; et il ne fallut pas moins de vingt-trois années encore, à ce parfait et scrupuleux maître, pour dresser en prose la *Légende de sainte Thaïs comédienne* (1). « Que votre sein est beau, ma sœur, mon épouse ! » s'écriait le poète du *Cantique* devant sa bien-aimée ; et le roi Balthazar, en nommant Balkis : elle est « plus douce que le rêve, plus belle que le désir ! » Mais, Thaïs aussi était belle, aussi belle que l'Épouse ; ainsi que Balkis, elle éveillait le désir et, s'il est vrai « que le christianisme a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un péché (2) », c'était à la contemplation terrible du péché qu'aspirait le saint homme Paphnuce en quittant le désert pour se rendre auprès de Thaïs, dans Alexandrie.

M. Anatole France a voulu, semble-t-il, en composant *Thaïs*, que tous ceux qui liraient ces pages d'un contour si achevé, d'un dessin si pur, fussent charmés du spectacle de cette femme et qu'ils comprissent, en la contemplant, de quel prix est la beauté. « La Beauté

(1) Le roman de *Thaïs* parut en effet en 1891, mais ce fut en 1867, dans une petite revue appelée *le Chasseur bibliographe*, que parut, pour la première fois, le conte en vers portant le titre : *Légende de sainte Thaïs, comédienne*.

(2) ANATOLE FRANCE : *le Jardin d'Épicure*.

est ce qu'il y a de plus puissant au monde et, si nous étions faits pour la posséder toujours, nous nous soucierions aussi peu que possible du démiurge, du logos, des éons et de toutes les autres rêveries des philosophes. » Cette remarque est si sage que tous ceux qui taillent le marbre, mêlent les couleurs, scandent le langage en un rythme appris étaient tombés d'accord, rien qu'en voyant Thaïs jouer et danser pour eux, sur la grande leçon qu'elle donnait à leurs arts différents.

« Thaïs aussi est géomètre ! » disaient, devant Paphnuce, dans Alexandrie, les sages éblouis qu'émerveillait tant de mesure, d'ordre et d'harmonie dans les mouvements et dans la marche. Et, cette phrase si courte, si simple, qui résume si bien de la part des femmes tout le secret de plaire, M. Anatole France aimera plus tard à la faire redire avec bonhomie, et dans un langage autre, aux souriants vieillards dont son œuvre est peuplé. « Le rythme de ses mouvements qu'accompagnait le son des flûtes, écrit M. Anatole France de Thaïs, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses. » Et c'est cet « ordre de choses heureuses », cet « ordre » classique des gestes que connurent Phidias, Jean Goujon et Poussin, que le Dr Trublet, assis dans un fauteuil du théâtre de l'Odéon, se plaît à retrouver dans le jeu charmant de la comédienne Félicie (*Histoire comique*) ; c'est le même « ordre » auquel rêvait M. Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, dans le jardin du Luxembourg, au pied de la statue de la reine de Navarre ; cet « ordre » auquel M. l'abbé Jérôme Coignard, enfoncé dans l'ombre sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné, se plaisait à penser en regardant Catherine la Dentellière. « Mon bon maître, écrit Jacques Tournebroche, en relatant les opinions de M. Jérôme Coignard, était enclin à louer Dieu dans ses œuvres. Il prit plaisir à contempler cette belle fille et, comme il avait l'esprit riant et orné, il lui tint des propos agréables. »

M. Lagrange, de l'Académie des sciences, en visite chez Mme Marmet, rencontre (dans *le Lys rouge*) la comtesse Martin. Et, devant le spectacle enchanteur d'un radieux visage, d'une personne élégante, svelte et parée, le vieillard savant ne demeure pas plus insensible que Paphnuce ou Jérôme Coignard, MM. Sylvestre Bonnard et Trublet le demeurèrent dans des cas semblables, devant de belles et jeunes femmes. Pour M. Bergeret, occupé cependant de grands problèmes et de vastes idées, la silhouette balancée, légère de Mme de Gromance, aperçue sous les ormes du mail provincial, offre un plaisir très doux : « Il lui était reconnaissant d'être aimable, dit M. France, et de laisser traîner après elle un parfum d'amour. » Mais les humains, à l'aspect de ces visions agréables et fugitives, ne sont pas seuls charmés ! Il y a aussi les anges, les anges dépossédés épris des mortelles ! M. Anatole France, dans sa parodie voltairienne du divin Milton, a montré l'ange Arcade plongé, à la vue de Mme des Aubels, dans une sorte de contemplation assez profane : « Mme des Aubels avait, ce matin, en tailleur réséda, des charmes nonpareils. La jupe étroite accusait ses mouvements, et chacun de ses pas était un de ces miracles naturels qui jettent l'étonnement dans le cœur des hommes. » « Gilberte, ajoute par ailleurs M. France, dans la même *Révolte*, en parlant de nouveau de Mme des Aubels, Gilberte avait été modelée par le Génie de l'Espèce, et nul autre génie n'avait été associé à cet ouvrage. » C'est dire qu'à tout propos, et pour toujours, M. France, à l'aspect des femmes, en revient sans cesse à cet « ordre » charmant dont il a tant parlé, en regardant Thaïs. Thaïs a si bien, aux yeux de M. France, réalisé le type de la beauté parfaite, que toutes les autres héroïnes que le grand écrivain créera par la suite avec tant de ferveur et de respect, ne feront que répéter plus ou moins, en les adaptant au décor moderne, les mouvements accomplis de la comédienne

du théâtre antique. Le fait est que, depuis *Thaïs*, il n'est aucune des amoureuses de ses livres qui ne soit, à son tour, une « œuvre d'art » admirable et dont le charme alangui et le pas flexible n'évoquent, au regard ébloui du poète, ces filles sans défaut qui posaient devant Praxitèle, et dont l'acord de lignes souples et de jolis gestes, alors qu'elles dansaient devant lui sur des tapis de violettes, donnaient le rythme à Terpandre.

Depuis les pages anciennes de *Jocaste et le Chat maigre* jusqu'à celles toutes récentes du *Petit Pierre*, en passant par *Histoire comique*, ce précieux hommage de M. France à la beauté vivante ne cessa jamais de s'exprimer en un art savant. Ainsi, à tous les passages de tous ces beaux livres, abondent sous le crayon d'un grand maître ces menus tableaux qui sont autant de croquis, saisis sur le vif, de la femme modèle éternel de grâce. Dans *Jocaste et le Chat maigre*, les amants se sont, par exemple, attablés un instant, au Bas-Meudon, sous une tonnelle, et, dit M. France, « Hélène, pour dénouer les brides de son chapeau, éleva les bras comme deux anses d'amphore, par un mouvement plein de grâce dont le spectacle donna à René une minute délicieuse ». Ce « spectacle » (puisque c'est toujours de « spectacle », de représentation du charme et de la beauté dont parle M. France dans ses récits !) n'est pas moins émouvant dans le *Puits de Sainte-Claire* ; et ce « spectacle »-là devient tout à fait heureux quand, dans ce recueil de contes écrits avec un art si rare, le poète exprime, avec un vrai tremblement d'amour, à quel point M^{me} Eletta était belle : « Elle était, dit-il, semblable à une peinture faite par un très bon ouvrier. Elle avait des cheveux d'or crespelés, le front blanc, les yeux d'une couleur qui ne se voit que dans la pierre précieuse nommée aigue-marine, les joues roses, le nez droit et fin. Sa bouche imitait l'arc de l'amour et blessait en souriant. Et le menton était aussi riant que la bouche.

Tout le corps de M^{me} Eletta était fait à souhait pour le plaisir des amants... »

Ce plaisir si choisi, si rare, il suffit (et cela M. France le répète dans tous ses ouvrages où paraît la beauté) pour l'exprimer avec ravissement d'un abandon naturel, et, chez les moins jolies, d'une sorte de grâce exquise, à peine apprise et si vivante. Et cela, cette séduction, ce charme, cet enchantement de toutes les heures et dans un beau décor, l'amoureux Dechartre, dans le roman du *Lys rouge*, en a bien surpris la raison profonde. C'est quand il a dit : « Je ne puis songer à une femme qui prend soin de se parer chaque jour, sans méditer la grande leçon qu'elle donne aux artistes. Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heures, et c'est un soin qui n'est pas perdu. »

M. Bergeret ne s'exprimera, par la suite, pas avec moins de respect et d'admiration devant M^{me} de Gromance. « Voilà, dira-t-il, une jolie femme ; elle est longue, svelte et d'un seul jet comme un bel arbre. » Seule sans doute, la comédienne Félicie, d'*Histoire comique*, quand elle jouera devant Ligny avec cette folâtrie, cette finesse lascive et puérile d'un jeune faon, témoignera d'une fougue plus nerveuse, d'une impulsion un peu plus vive.

Celle-là, malgré sa gaminerie amusante, sa puérité un peu naïve, n'est pas qu'« une merveilleuse chose d'art et de volupté, un joyau vivant d'un prix inestimable », c'est mieux et c'est plus : c'est un petit être qui aime et s'attache, et le sel des larmes donne à l'une de ces femme modernes, répliques visibles pour nous de Thaïs lointaine, un nouveau et timide visage. Pour la première fois peut-être, à travers l'enveloppe exquise, sous le sein charmant de l'une de ses héroïnes, nous devinons que l'auteur a dissimulé un cœur qui bat et une âme qui souffre.

V

Le sombre et le dur de l'amour, tout ce que ce sentiment comporte souvent de cruel et de brutal sous le sourire, n'est pas toujours demeuré étranger à l'action de de ces livres où M. France s'est montré si souvent, sous une forme de style agréable, un confident discret de bien des tourments et de bien des deuils. « Je vais vous démontrer, Madame, avec une extrême rigueur, s'écrie l'un des personnages d'*Au petit bonheur*, que, le plus souvent, si une femme s'aperçoit du goût qu'on a pour elle, c'est que ce goût n'est pas bien fort et que, plus il aura de force, moins elle le reconnaîtra. »

Je crois bien que Fromentin a écrit, sur ce thème, un bien beau livre et que ce livre-là est *Dominique*. M^{me} de Nièvres demeure bien longtemps sans soupçonner la passion de Dominique ; mais, quand l'orage de cette passion éclate et que ces deux êtres en viennent aux prises, il n'y a rien de plus tragique que leur aveu. Aussi bien, M. Anatole France s'est attardé, à plusieurs reprises, à considérer ce désespoir voluptueux des amants ; et, dans deux de ses livres au moins : dans le *Lys rouge* et *les Dieux ont soif*, il a soutenu avec le plus grand art cette gageure d'opposer aux figures souriantes et parées qu'il groupa par ailleurs avec un grand soin, les visages plus crispés et fiévreux du désir !

La « rage morne du désir », cette rage muette et comme animale qui jette aux bras l'un de l'autre au moment qu'ils s'outragent deux amants ennemis, M. France l'a exprimée avec émotion à la fin du *Lys rouge*. Mais, dans *les Dieux ont soif*, il a montré que l'ombre de la mort et sa menace suprême, en ouvrant une aile funèbre au-dessus des embrassements de l'amour, ajoutait quelque chose de plus passionné et de plus ardent à celui-ci. C'est, dans ce dernier récit, quand le juré au tribunal révolutionnaire

Évariste Gamelin, après avoir pourvu la guillotine de son tribut affreux et quotidien, vient rejoindre, dans la petite chambre bleue, au-dessus du magasin de l'*Amour peintre*, la sensible Élodie. « Misérable ! » s'écrie cette fille d'abord, en entendant Evariste se vanter de la condamnation et du supplice d'un innocent ; « Misérable ! ». Mais, ce « misérable », c'est son amant ; c'est Evariste. Elle l'adore, elle l'aime de toute sa chair ; et, plus il lui apparaît cruel, terrible, atroce, « plus elle le voit couvert du sang de ses victimes, plus elle a faim et soif de lui ». Ainsi, la nature même asservit la raison, le désir la subjugue. Et, « cette couleur de sensualité, ce goût de chair », dont M. Charles Maurras a parlé si bien, un jour, à propos du style chez Chateaubriand, ils apparaissent, chez M. France, çà et là, si manifestes qu'on ne peut se défendre de trouver que ce goût et cette couleur imprègnent et saturent comme un sel secret, dans beaucoup de scènes voluptueuses, le style même d'un maître à l'ordinaire plus recueilli et plus paisible.

« Evariste, écrit l'auteur des *Dieux ont soif*, sentait sur ses lèvres la fraîcheur ardente des lèvres d'Élodie. Il la pressa dans ses bras. La tête renversée, les yeux mourants, les cheveux répandus, la taille ployée, à demi évanouie, elle lui échappa et courut pousser le verrou. » Ce verrou, ce verrou discret et protecteur, nous l'avons vu jadis, dans une composition de Fragonard, présenté de même manière ; et cette Élodie pâmée, voluptueuse, un peu laide d'ailleurs et grosse de traits, mais « brune, le teint olivâtre sous le grand mouchoir blanc noué négligemment autour de la tête et d'où s'échappaient les boucles azurées de sa chevelure », je crois bien que nous l'avons aperçue ailleurs, sous les traits de Constance Mayer, dans un dessin de Prud'hon. Ainsi le style de l'écrivain, ce style enveloppant comme un voile, enlaçant comme une écharpe, il saisit le corps de la femme, il en épouse les lignes ; et c'est alors que cette « couleur de chair, ce mou-

vement desensualité» indiqués pour Chateaubriand, apparaissent çà et là visibles, non plus, cette fois, fondus, incorporés aux mots du langage, mais en traits plus modernes, plus rapides, faisant saillie et dont de purs raccourcis, de chaudes notations, dans le Verlaine des *Odes en son honneur*, le Degas ou le Renoir des pastels expriment, au moyen d'arts différents, tout le piquant et la saveur.

« Cependant », écrit M. Anatole France, désignant le jeune Maurice assis, dans la *Révolte des anges*, auprès de la chanteuse Bouchotte, « cependant Maurice respirait l'odeur de cette chevelure fauve, le parfum âcre et subtil de ce corps, tous les sels de cette chair, et l'appétit lui en vint ». Cette appétencesensuelle, brutale, un peu faunesque et qui s'exprime dans tous les livres de l'écrivain sans artifice, trahit, jusque dans le choix des images, le tour même du style, la convoitise de ce qui est beau et séduisant, le désir de possession de ce qui est amoureux.

Quand le jardinier Nectaire, le flûtiste inspiré qui charme si bien les hommes et les animaux de son chant orphique, se promène (dans la *Révolte des anges*) au milieu des fruits, il se plaît à retrouver avec délices « la peau ensoleillée des Ménades dans la pulpe des pêches de son verger ». Bien souvent M. France ressemble, dans cette disposition, au bonhomme Nectaire. Il n'a de cesse — comme un bon artiste — que le velouté, le duveté et le moelleux de la pêche ne se retrouvent dans les cheveux, le front, la joue, les lèvres et sur le corps des femmes dont il a décrit un grand nombre.

« Comme Salomon et comme Épicure, a dit Sainte-Beuve une fois, j'ai pénétré dans la philosophie par le plaisir. » M. Anatole France n'a pas failli à cet exemple illustre ; il a suivi ce précepte. Au jardin d'Épicure, il a cueilli des grappes ; dans celui de Nectaire, il a goûté des fruits ; et, dans l'un et dans l'autre, il s'est attardé. « Un conte sans amour, déclare un peu rudement l'auteur,

en tête de l'un des chapitres de la *Révolte des anges*, un conte sans amour est comme du boudin sans moutarde ; c'est chose insipide. » Depuis l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles* jusqu'à La Fontaine, à Voltaire, nos vieux maîtres ne se sont pas exprimés là-dessus, avec moins d'accent et avec moins d'art ; et c'est par le travail savant et amoureux des mots que M. Anatole France est parvenu, à leur exemple, à trouver cette « couleur de sensualité », ce « goût de chair » dont Chateaubriand — selon M. Maurras — avait, plus d'une fois, animé les êtres et peint les visages.

VI

Est-ce à dire que de telles expressions de la volupté, de tels tableaux bien un peu vivement peints par un maître sensible, soient fréquents chez M. France ? A la vérité, ils le sont peu ; et ces « morceaux » hardis, ces pages vigoureuses figurent volontiers, dans son œuvre de lignes pures et de traits nets, ces peintures d'odalisques souvent si palpitantes, d'une teinte ambrée à rappeler Giorgione et que nous sommes surpris, dans l'œuvre d'un maître tout différent, dans l'œuvre de Jean-Dominique Ingres, par exemple, de découvrir tout à coup à côté de compositions plus ordonnées et plus savantes.

On n'a pas remarqué assez (puisque nous en sommes précisément, en nommant M. France, à parler de M. Ingres) une page des plus curieuses écrite, à propos de ce maître et par M. France, dans la *Révolte des anges*. Il s'agit de ce sensualisme latent, sourd et comme oriental que le peintre de la *Source* et de l'*Œdipe* a dissimulé si pudiquement, pendant toute sa vie, derrière de grands ouvrages plus académiques et qui constituent, au delà de l'œuvre officiel du peintre, une sorte d'œuvre à part, coloré, vivant, chaleureux, mais dont l'accès n'est permis qu'aux intimes et aux connaisseurs.

« Quand, fait dire M. France à son personnage Gaétan, il exécutait des figures pour les vitraux de la chapelle de Dreux, le père Ingres fit, à la mine de plomb, d'après le modèle, une fine et pure académie de femme qu'on voit, parmi beaucoup d'autres, dans le musée Bonnat, à Bayonne. Et le père Ingres écrivit au bas de sa feuille, de peur de l'oublier : « *Mademoiselle Cécile, jambes et cuisses admirables...* ». Ce qu'il y a de fâcheux, fait observer, avec un goût d'art très païen et délicat, le Gaétan de M. France, c'est que l'artiste, voulant faire de M^{lle} Cécile une sainte de paradis, une vierge de vitrail, éprouva la nécessité de dissimuler sous une robe, un manteau et un voile, ces cuisses et ces jambes d'un galbe accompli. C'était évidemment une hérésie puisque, dit toujours Gaétan, « les plus belles draperies sont méprisables si on les compare aux lignes d'un beau corps et qu'enfin le vêtement est, pour la chair nubile et désirable, une honte imméritée et la pire des humiliations ».

Cette pensée de Gaétan, surtout par le fait qu'elle est exprimée par un personnage de M. France, est sans réplique ; elle est, toutefois, bien absolue, et M. Anatole France ne s'y est pas, dans ses autres ouvrages, rallié avec la même vigueur. La femme, dans la plupart de ces romans dus à cette plume d'un maître, est bien trop moderne et, dans sa vérité, bien trop vivante pour ne pas « jouer » du vêtement comme Salammbô jouait du zaimph : avec une sorte de coquetterie et de provocation qui ajoutent à sa séduction et à sa puissance. Le vêtement (M. France le donne assez à penser) lui est une arme, une arme terrible ; et jamais la femme, dans tous ces beaux livres, n'apparaît plus redoutable que quand elle consent à le déposer.

« N'êtes-vous pas glorieuse, ma fille, d'être si bien faite ? » demande, dans la comédie de la *Femme muette*, maître Simon Colline à la servante Alizon. C'est assurément, pour la femme, une gloire d'être bien faite. Haute

et noble madame des Aubels n'est pas, dans la *Révolte des anges*, sur ce point de sa personne, d'un autre sentiment que la pauvre Alizon. Elle est glorieuse d'être jeune, d'être désirable et de se montrer, à celui qui l'aime, parée de sa seule grâce et de sa fraîcheur. « Faite pour plaire et charmer, dit le poète, elle se déshabillait aisément, en femme qui sait qu'il est convenable d'être nue et décent de montrer sa beauté. »

A la vérité, le vêtement ajoute au mystère de cette beauté ; il l'enveloppe, il la voile ; et, l'imprécision dont il l'entoure ajoute, par contraste, un prix de plus à l'abandon que consent à en faire celle qui en est parée. Vivant-Denon, dit M. Anatole France en rappelant le souvenir de l'archéologue qui fut aussi un écrivain élégant, Vivant-Denon devint à peu près fou d'amour du pied d'une momie qu'il découvrit en Égypte et qui était si fin, si svelte et d'une cambrure si délicate qu'on pouvait penser que c'était là le pied de Cléopâtre. Voilà pour le pied, ce pied féminin ineffable, délivré du mystère de sa chaussure et dont Vivant-Denon se montrait si épris ; mais, pour la main, pour la main gantée, c'est une bien autre séduction chez la femme ! « Elle le rendit fou, rien qu'en défaisant ses gants », écrit M. Anatole France, en relatant dans un autre livre cette scène de séduction que M^{me} Récamier joua avec une rouerie savante devant Benjamin Constant.

Vivant-Denon et Benjamin Constant, témoins d'un passé charmant, grandis au déclin d'un siècle affiné, rare et le plus poli qui fut jamais, avaient été élevés, ainsi que cela se pratiquait chez nos aïeux, dans le culte et le respect de la femme. Ainsi, la beauté, aux yeux des hommes instruits de ce temps-là, avait un prix élevé et rare ; et l'on peut dire de ces hommes, auprès de qui nous ne sommes plus, nous autres, que des barbares, qu'ils possédaient, comme par un sens inné et à un degré rare, ce sentiment du beau, cette perfection du goût, enfin,

pour bien juger la vie et des spectacles qu'elle offre, cette « éducation de l'œil » dont parle, dans *Au petit bonheur*, le galant Chambry.

Des amateurs avertis, des connaisseurs éprouvés de tous les détails de la beauté, voilà ce que sont le plus souvent et dans tous ces livres, à l'exemple exquis des ancêtres, les héros de M. France. Jadis et pour Brantôme (lui-même l'a soutenu dans un *Discours* fameux), c'est, chez la femme, la jambe bien faite qui a le plus grand prix. Pour Denon, c'est le pied, le pied cambré, nerveux, le pied charmant de la momie ; pour Constant, c'est la main, la main fine, dégantée, offerte ; mais pour Chambry, le spirituel amoureux d'*Au petit bonheur*, et si moderne, le plus séduisant détail de la beauté chez la femme c'est la nuque. Verlaine, dans ses *Fêtes galantes* d'un si grand art, l'avait donné à entendre déjà :

— Ce vieux vin de Chypre est exquis,
Moins, Camargo, que votre nuque...

Et c'est bien, dans *Au petit bonheur*, aussi ce que pense Chambry : « C'est rare, dit-il, une nuque tout à fait jolie, très rare, je n'en ai trouvé jusqu'ici que cinq... »

Aussi bien, dans chaque femme, il y a un détail précieux, un « coin exquis », et qu'il faut voir. Jamais M. Anatole France ne s'est exprimé mieux sur ce point que dans la *Pierre gravée*, l'un de ses contes les plus animés du tourment de la grâce et de la recherche de la perfection. « Il ne faut pas tout demander à une femme, proclame dans ce conte, en connaissance de cause, le curieux du Fau, et l'on doit prendre l'exquis où il se trouve. C'est bigrement rare, l'exquis ! » Pour du Fau (cette *Pierre gravée* est dans *Putois*), c'est quand « la forme est libre et puissante » et qu'« on la voit se déplacer par belles masses bien équilibrées » que le mouvement harmonieux du beau s'affirme avec noblesse et se précise avec grâce. Ce mouvement, la femme qui va, vient, marche ou danse, sui- ant

un rythme égal et mesuré, le porte en soi et après soi, avec orgueil et avec gloire comme une marque à elle. « A Cadix, écrivait déjà Byron, il y a des filles si douées, je veux dire des dames si gracieuses que leur démarche seule fait palpiter le cœur. » Et Dechartre, dans le *Lys rouge*, quand il regarde marcher Thérèse et dit qu'il la reconnaît, de loin, « au rythme de ses lignes et de ses mouvements qui est bien à elle », n'éprouve pas moins que Byron, cette vérité que les « beaux mouvements » bien équilibrés, bien disposés, exprimés avec mesure sont, aux yeux de qui sait voir et comprendre, une musique subtile, égale en émotion et en plaisir à cette musique de l'ouïe composée de sons qui se combinent et se fondent l'un l'autre, dans un même accord.

VII

... Et maintenant, Petit Pierre, si pour achever ces pages consacrées aux héroïnes de ton œuvre, nous en revenions aux figures féminines de tes premiers jours : alors, nous te verrions enfant réfléchi, studieux et paisible, assis auprès de cette mère trop tendre, dont l'affection pour toi était passionnée et dont tu as dit si bien, pour exprimer l'espèce d'attachement ardent qu'elle avait pour toi : « Elle aurait voulu que je ne grandisse pas pour me serrer toujours contre elle ».

Auprès d'une mère si parfaite, elle ne serait pas déplacée, cette bonne et dévouée Mélanie, servante accomplie qui trouva dans « son vieux cœur », jusqu'au moment de tomber frappée par les ans, « la force et l'intelligence de te protéger ».

« Tant que l'homme sucera le lait de la femme, il sera — devais-tu dire un jour (en préface aux *Noces corinthiennes*) — consacré dans le temple et initié à quelque divin mystère. Il rêvera... » Petit Pierre, Petit Pierre ! tu as rêvé d'abord tandis que te parlait ta mère délicieuse ;

et, quand ta bonne Mélanie te conta des contes (les premiers qui charmèrent ton imagination !) tu rêvas encore. Mais, où le rêve prit pour toi une grandeur et une beauté incomparables, c'est quand tu commenças de méditer sous les frises et les métopes de ce temple idéal entrevu par toi, au travers des brumes de notre Occident :

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre !
Moi, cet enfant latin qui te trouva si belle
Et qui nourrit ses yeux de tes contours divins...

Voilà les mots que tu devais moduler, dès les jours heureux de ton adolescence, avec cette ferveur et cette émotion presque religieuses que tu ressentais pour la première fois, à la vue de la beauté. Mais « l'enfant latin » que tu étais déjà n'empêchait pas, ô petit Pierre, que tu ne fusses aussi un « enfant occidental » et que tu ne grandisses, comme le petit Renan, enveloppé des brouillards du Nord. L'admirable est que ces brumes mêmes, si pesantes aux cœurs faibles et aux cerveaux débiles, ne voilèrent pas, à tes yeux, l'image de la beauté. Le visage de la femme, qui s'était penché sur ton berceau, dès les premiers ans de ta vie, continua, à mesure que tu grandis en sagesse et t'élevas en méditation, à sourire et à rayonner dans l'ordre de tes jours.

Il y eut ta maman aimable, ô petit Pierre ; il y eut l'affectueuse et l'austère Mélanie ; mais il y eut aussi, dès que tu fus un peu plus grand, la jolie M^{lle} Mérelle, tu sais, M^{lle} Mérelle, cette jeune institutrice ornée et indifférente qui se chargea de t'initier aux rudiments de la grammaire. A t'en croire, petit Pierre, c'était une « étonnante merveille », que les prunelles des beaux yeux de M^{lle} Mérelle. « Elles semblaient, dis-tu, faites d'une violette de Parme : de longs cils y donnaient de l'ombre... »

Petit Pierre, toi qui devais, par la suite, devenir un grand sage et un maître savant, je pense que — dans ton style — il y a aussi cette ombre un peu voilée, voluptueuse

et semblable à celle que les cils de M^{lle} Mérelle étendait pour toi, au-dessus des vieux livres. Et, sur d'autres livres, faits d'un miel exquis (1) que tu as composés, depuis, avec tant d'art, je les vois toujours scintiller ces prunelles vivantes !

Ce n'est pas en vain, ô petit Pierre — toi qui comparais déjà à des violettes de Parme les yeux des jeunes filles, — ce n'est pas en vain qu'un botaniste qui est aussi un sage, a donné le nom d'*Anatole France* à une clématite à grande fleur, de couleur bleu cendré (2), si nuancée, si féminine et qui reflète bien dans ses pétales la flamme sourde et un peu voilée qu'adolescent attentif tu découvrais déjà dans le regard limpide, adouci de rêve ou brillant de malice, des héroïnes que tu devais célébrer un jour, et d'un cœur si pur, avec poésie et admiration.

O petit Pierre ! petit Pierre ! toi qui entras dans la vie avec l'amour des femmes, bénis le souvenir des premières de celles qui te sourient d'abord. En venant à toi, dès les ans précoces, elles communiquèrent, semble-t-il, d'avance et à jamais, à l'œuvre de ta maturité, une grande force et une grande douceur.

(1) Parlant de l'érudition chez M. France, M. Pierre Lasserre a écrit très justement : « Il compose avec ces vénérables moisissures un miel exquis. »

(2) *Au Petit Jardinier, Catalogue général* : graines, plantes, etc., par Laroque, jardin d'essai à Clamart (Paris, 30 décembre 1903).

LES FEMMES DANS L'ŒUVRE D'INGRES

... Cette froideur apparente qu'on lui reproche cache une chaleur intense, une passion violente. Il y a en outre, chez Ingres, un amour des lignes d'ensemble qui est grandiose, et une recherche de la beauté dans sa véritable essence : la Forme.

PAUL GAUGUIN.
(*Lettre à Willemsen.*)

Ingres avait accoutumé de dire du divin Raphaël, que c'était, au milieu de tous les peintres, comme une sorte d'ange céleste descendu sur la terre. Ces vierges au cou flexible, aux mains petites et fuselées, aux lèvres mutines et aux regards d'enfant que le Sanzio a peintes semblèrent toujours à ce grand maître, avec quelques-uns des marbres antiques, les modèles les plus purs de la beauté des femmes. Aussi son dessein fut-il de tenter d'approcher par un pareil génie de l'éclatante réalisation où il semblait, pour lui, que le peintre des *Loges* eût poussé l'expression de ces parfaites figures. Non pas que M. Ingres fût, comme Raphaël, passionné jusqu'au sensualisme de ces créatures jeunes et nues dont il peignit l'image, mais parce qu'en lui la grâce et l'éclat des traits, le modelé des chairs et la finesse des lignes portaient jusqu'à l'extase ce sentiment du beau dont son esprit ne cessa, un instant, de s'inspirer.

Raphaël Sanzio aime si bien la Fornarina que son art et son amour, fondus l'un dans l'autre, n'étaient plus que

l'unique sentiment de son cœur. M. Ingres, lui, adora les femmes mais ne se livra point à elles au point de n'exister plus que comme un esclave de leurs plaisirs. Le goût qu'il avait de les admirer était tout intérieur et ne passa jamais les lignes de son dessin. Il se plaisait seulement au spectacle de leurs corps ; et ce fut son secret de savoir en choisir de si magnifiques que ses yeux demeurèrent à jamais éblouis de l'accord de tant de belles lignes qu'exprimaient, à leur vue, ces modèles d'exception. C'était un artiste chaste et voluptueux qui recherchait la beauté comme un plaisir suprême.

Apparemment sa vie était toute bourgeoise. M. Ingres se maria deux fois et, deux fois, rencontra le paisible bonheur des unions légitimes. La première de ces épouses, Madeleine Chapelle, était simple et rustique ; ce fut, jusqu'à la fin, la dévouée compagne d'un temps difficile ; M. Ingres l'appelait « ma bonne femme » et la respectait. La seconde de ces épouses, Delphine Ramel, était moins obscure, plus active et jugeait mieux des arts ; mais ce fut, comme Madeleine Chapelle, plutôt la compagne que l'amante, l'amie plus que l'inspiratrice. En réalité, M. Ingres n'avait de maîtresses que les femmes de ses tableaux ; je n'entends point les modèles, mais bien les figures peintes. Le magnifique maître des *Odalisques*, de *Vénus Anadyomène* (1) et des portraits de Mesdames de Sénonnes et de Vauçay, surprit, jusqu'à l'extrême de leur nature, les mouvements passionnés, les regards tendres et pénétrants des amoureuses ardentes dont il peignit les traits ; mais, il ne fit jamais que ceux-ci fussent vulgaires ou donnassent une impression basse de sensualité. Cette sensualité, chez lui, était toute contenue ; son désordre ne paraissait pas. Les femmes de

(1) C'est à propos de *Vénus Anadyomène* que Th. Gautier a souligné si justement, chez Ingres, cette passion picturale : « Commencée dans sa jeunesse, dit Gautier en parlant de cette figure, il l'a quittée, reprise, comme on fait d'une maîtresse adorée. »

ses tableaux ont toutes une parenté ; on peut dire que c'est la pudeur dont les plus dévêtues ne cessent point d'être parées. Ainsi les odalisques, qui sont les moins voilées de toutes les femmes que M. Ingres a peintes, sont nues avec simplicité, avec aisance, avec cette certitude que donne la perfection ; étant si belles, elles ne sont plus lascives et la seule volupté dont elles donnent le frisson se tient toute en leurs yeux audacieux et tranquilles, dans la longueur des hanches ou dans le tour des seins ; pour l'ensemble des corps il est tel qu'on ne peut plus, à l'égal des musiques ou des hymnes sans défaut, qu'en admirer l'ordre et l'harmonie.

* * *

Dans le siècle qui précéda celui de M. Ingres, les peintres s'appliquèrent à ne donner des femmes que l'image perverse, infantine et parée. La langueur de Boucher, la naïveté de Greuze, le troussé de Fragonard et jusqu'à la petite cassure de souffrance qu'offrent — sous le masque de satin — les figures de Watteau sont autant de témoignages d'une sensibilité poignante et jolie, d'un monde où la beauté ne vaut point par elle-même mais par son cadre et sa parure, d'une époque où l'amour n'est que galanterie et ne se complait plus aux divins spectacles d'un radieux paganisme. La minauderie du temps, les rendez-vous au parc sous le ciel argenté, les désordres d'une passion fiévreuse ne prêtent pas aux magnifiques spectacles de l'impudeur ; la peinture de la femme se ressent de ses toilettes, de son cœur et de ses sens ; elle est prise au petit lever, ne montre d'elle-même, dans le joli mélange du lit, que le genou blanc et rond ou la gorge indiscreète ; mais ce n'est point son corps entier qui se dévoile devant l'œil de l'artiste, lui offrant le modèle de sa beauté totale. La réaction classique qui se manifesta soudain, dans les mœurs, avec les modes du Directoire,

avec l'école de David dans la peinture, changea presque complètement, en une audace charnelle, l'agréable volupté.

Ingres naquit à l'art au temps où le vieux Greuze, perdu d'âge et de libertinage, sentait trembler déjà, entre ses doigts débiles, ce pinceau qui traça, de tant de visages de jeunes filles, l'extase attendrie. C'était vers 1804, un noble et viril jeune homme, robuste et convaincu, plein de force et de ténacité. Son talent, que semblait imprégner déjà la grande tradition de la Renaissance italienne, ne faisait pas prévoir la splendide destinée d'un génie encore hésitant. Ce ne fut qu'à Rome, en 1806, que le peintre du *Vœu de Louis XIII* et de la *Stratonice* eut, pour la première fois, en présence des *Vièrges* et des *Loges*, la révélation de Raphaël.

Devant les fresques du Sanzio, les marbres du Vatican, Ingres conçoit la beauté autrement que comme l'image amoureuse qu'en imaginèrent les Français du XVIII^e siècle. Il apprend à regarder l'homme et la femme libres de tout voile, répudie le charme et l'afféterie de ses devanciers et commence de concevoir, au moyen des chefs-d'œuvre, la notion de la beauté vivante. Ainsi, devant les « Grecs divins », devant *la Vierge à la chaise* de son puissant maître, il est ému au point que ses larmes ne se peuvent plus contenir. Il sait, pour la première fois, selon le mot de Goethe, que « la draperie ne doit être que l'écho multiple des formes du corps », qu'elle doit s'imprégner des mouvements et se mêler à eux au point de n'être plus elle-même que le reflet de l'harmonie qui règle leur cadence. Il a, pour la première fois, conscience de ce que doit être le nu et de l'intérêt qu'il y a à le sentir présent sous « le drapé ». « Les danseuses vêtues de longues robes souples », ainsi qu'il en admire sur les vases et les bas-reliefs, lui enseignent le secret de faire vivre les formes sous les voiles et de gonfler ceux-ci de la vie impétueuse dont se soulève une belle gorge, que

les hanches distribuent et que rythment avec mesure les jambes et les talons. Ainsi la *Stratonice* naît de sa pensée ; elle jaillit d'un seul et beau jet, toute droite, appuyée de l'épaule, à la colonnade. M. Ingres anime là l'une des filles les plus pures de son génie ; son dessin s'assouplit, se développe en se précisant ; il a retrouvé le secret de cette grande beauté simple que ne connaissent plus les hommes. *Stratonice*, affligée et craintive, se tient près du lit d'Antiochus : elle souffre de sa souffrance mais, elle est fière de la causer ; elle est abattue et charmante ; son cou flexueux se penche sous le poids d'un amour qu'elle pense défendu, mais elle a le bras le plus beau du monde et, sa robe de lin blanc dont les lignes sont heureuses trahit le dessin de son corps sans défaut. *Stratonice* affligée, statue amoureuse de la douleur, se tient au seuil de l'œuvre de M. Ingres, comme une Vestale modeste. C'en est la « perle » et le « joyau », comme pensait Théophile Gautier. C'est, avec l'*Angélique*, la *Vierge à l'hostie* et la *Jeanne d'Arc*, l'une de ces filles pudiques que parfois le grand Ingres aimait à promener, ainsi que des colombes, dans le profond harem que ce pur voluptueux peuplait par ailleurs des *Odalisques* et des *Baigneuses* d'Orient.

*
* *

M. Ingres avait le goût de la beauté à un point tel que la vue de la laideur le jetait hors de lui. Son élève préféré, Amaury Duval, a écrit, dans son livre de *Souvenirs*, que son illustre maître ne pouvait supporter, auprès de lui, dans l'atelier, la présence d'un squelette. Le spectacle de la mort dans la maison de celui dont tout le génie ne doit être que vie et que lumière lui semblait un outrage qu'il ne tolérait pas. Aussi M. Ingres ne s'inspirait-il que des modèles les plus parfaits qu'il pût rencontrer ; il était aussi difficile, sur le choix de ceux-ci que pouvait l'être, dans la Grèce ancienne, un sculpteur de Samos,

de Sicyone ou de Corinthe. « Il y avait une fois, dit Amaury Duval, dans l'atelier de M. Ingres, un modèle, un jeune homme admirablement beau... » Et, cela commence comme un conte, se poursuit comme un hymne et donne, à l'œuvre totale du grand artiste, les proportions d'un temple d'albâtre et de beau marbre. Ainsi M. Ingres se promenait pieusement, sur les longues voies romaines, en contemplant les ruines de la cité antique. Les fûts sveltes et droits, les colonnades et les pylônes rappelaient à ses yeux, dans leur fine élégance et par leur jet splendide, la souplesse du corps des jeunes femmes; mais, il était un lieu où ses pas ne pouvaient plus avancer qu'à regret; et je pense à la route de Tivoli où se tenait sur les pierres, un pauvre mendiant aveugle et dévoré d'ulcères. La souffrance que causait à l'artiste la vue de ce misérable était si aiguë, devenait si intense que M^{me} Ingres, voyant la crainte qu'éprouvait son mari à passer devant cet homme, se portait au-devant du maître, l'enveloppait de son long châle, et, le prenant par la main, l'emmenait en toute hâte de ce lieu de terreur.

Ainsi, dès le début de sa longue et durable carrière, la prédilection de M. Ingres était vive pour les beaux modèles. Il en trouva à Rome quelques-uns d'accomplis. Je pense que c'est le lieu de parler des admirables portraits qu'il y peignit des femmes. Alors M^{mes} de Sénottes et de Vauçay se trouvaient au nombre des belles Françaises que le succès des armées de Napoléon avait, comme autant d'amoureuses, jetées à la suite des aigles, sur le chemin de l'Italie. M^{me} de Sénottes avait le profil charmant, la bouche adorable et les doigts effilés des brunes; mais, en M^{me} de Vauçay, se voyait le cou flexueux des Vénus, le regard attirant, l'ovale parfait du visage. M. Ingres les peignit l'une et l'autre et donna, de toutes les deux, les plus achevées des images féminines. Le portrait de M^{me} de Vauçay, dit Théophile Gautier, qui a bien compris le secret de cette belle œuvre, offre

« une intensité de vie effrayante : ces yeux noirs et tranquilles sous l'arc mince de leurs sourcils vous entrent dans l'âme comme deux jets de feu. Ils vous suivent, ils vous obsèdent, ils vous charment, en prenant le mot au sens magique. » Et Théophile Gautier ajoute : « L'imperceptible sourire qui voltige sur les lèvres semble vous railler de votre amour impossible, tandis que les mains affectent de jouer distraitemment avec les feuilles d'écaille d'un petit éventail, en signe de parfaite insouciance. » Les cheveux sur le front sont partagés en bandeaux, les lèvres sont fines, le nez est droit et les deux seins sont enfermés dans ces ceintures du temps qui donnaient aux femmes de l'Empire la longue mollesse flottante des modes grecques et romaines. Le portrait de M^{me} de Sénottes ne coûta pas au peintre moins de génie ni d'amour. Il est de la même époque que celui de M^{me} de Vauçay (1) et n'offre pas moins que son rival les qualités rares de la peinture. D'abord M. Ingres avait pensé à donner de son modèle la figure étendue, à coucher sur un lit de repos, à la façon de M^{me} Récamier, M^{me} de Sénottes. Mais il laissa ce projet, et, de peur de rappeler David, assit simplement la jeune femme, dans la pose d'un mol abandon, sur un canapé de soie jaune. Une glace, placée derrière la figure, en reflète le profil perdu. Un châle à fond blanc, jeté négligemment sur les coussins, contraste avec l'incarnat du costume ; mais, tout l'attrait réside dans le visage, le charme de l'expression et la beauté du sein que voile, en le montrant, une guimpe de gaze. Ce portrait, plus que celui de M^{me} de Vauçay peut-être, affirme, chez l'artiste, outre une science sans rivale du dessin, une vigueur des tons qu'il est rare de trouver dans les tableaux du même maître. Ici le visage est ardent, la pulpe de la peau est douce et colo-

(1) Le portrait de M^{me} la vicomtesse de Sénottes est au musée de Nantes ; celui de M^{me} de Vauçay au musée Condé, à Chantilly.

rée, une secrète vie de l'âme anime ces beaux traits (1).

En l'une et l'autre de ces deux œuvres, M. Ingres apparaît vraiment, pour la première fois, ce qu'il est en réalité : « un amoureux de la vie, un divinateur de caractères » (2). En vain ce grand artiste disait-il : « Un portrait de femme, rien au monde n'est plus difficile ; c'est infaisable. » Il est vrai ; mais c'était un défi que se portait à soi-même ce grand volontaire ; et nous savons qu'il est peu d'œuvres, si ce n'est la grande *Odalisque*, où le peintre n'ait trahi aussi bien le respectueux amour qu'il avait de la femme agréable et jeune. Alors il n'est point jusqu'à son pinceau qui ne se fasse caressant, menu, dont la molle expression ne donne aux contours cette ligne enveloppante, dont le trait ne communique aux mains (comme chez M^{me} de Sénottes, comme chez M^{me} Rivière) cette grâce effilée, comme longue et subtile des mains orientales ; dont le geste élégant ne dresse, de ses modèles, ces cous longs et charmants, d'une belle plénitude, qui sont comme la marque même de son génie. Le cou, chez M. Ingres, c'est, comme chez Raphaël, le cou svelte et parfait de la *Vierge à la chaise* ou de *Jeanne d'Aragon*, cette tour d'ivoire que l'épouse du Cantique portait, devant l'époux, avec un bel orgueil. Ainsi est celui de M^{me} de Sénottes, de M^{me} de Vauçay, ainsi seront ceux de la *Vierge à l'hostie*, de la *Théthys implorant Jupiter*, de l'*Angélique*, et le beau cou amoureux, svelte et blanc comme celui des colombes, que dresse Paolo vers Francesca da Rimini. Mais les mains (ah ! les mains de ces portraits), ces petites mains potelées, fines et légères d'enfant ont la mollesse exquise des mains de courtisane.

(1) M. Gustave Babin (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} janvier 1898) a retracé l'histoire de ce tableau. La jeune femme du portrait n'est autre qu'une belle Transtévérine, une simple fille du peuple qu'épousa le vicomte de Sénottes. Ingres, dit M. Babin, peignit dans tout l'éclat de sa beauté « cette opulente fille d'Italie, brune et savoureuse, à la poitrine et aux hanches larges, aux attaches minces, aux yeux veloutés ».

(2) Gustave Geffroy.

Seules, peut-être, les mains de M^{me} de Sénonnes, que Charles Blanc comparait à celles de l'*Anne de Clèves*, ont la fine raideur des mains strictes d'Holbein ; pour les autres, pour les petites mains grasses de M^{me} Pankoucke, les mains plus allongées de la comtesse d'Haussonville, ce sont autant de fleurs d'une forme adorable et dont le galbe merveilleux et nacré attire le regard et le retient captif, comme, en son frais mystère, une coquille marine !

« Il est beau, écrivait M. Ingres, de noircir les paupières des vieillards : voyez le *Jules II* de Raphaël ! Il est beau de décolorer les paupières des yeux des femmes ! Observons la nature ! » Et, c'est de l'observation de toutes les mêmes grâces, de tous les gestes furtifs de cet être onduleux et changeant qu'est la femme que M. Ingres compose ces portraits admirables. La beauté passe, chaste et voilée ; mais l'œil de l'artiste a percé son mystère ; il la veut toute à lui. Ainsi advint-il pour M^{me} Moitessier. « Ingres la vit chez moi, un soir, écrit Marcotte, son ami, et frappé de sa beauté, il désira la peindre. » Dès lors M^{me} Moitessier devient toute sa vie. Il tremble à l'idée de la première séance « de cette terrible et belle tête ». M^{me} Moitessier est-elle souffrante, il craint pour son teint comme un amant. Il écrit d'elle, timide devant sa visite : « A deux heures, elle vient de Villiers exprès, priant Dieu qu'une saignée ordonnée par Magendie n'ait rien altéré à ses beaux yeux, à ce divin visage. » Et voilà M. Ingres — cet homme qu'une légende a représenté comme le plus froid et le moins ardent des peintres ! — tremblant d'émoi comme un éphèbe, à l'approche vivante de la Beauté !

*
* *

Les femmes dont M. Ingres a peint les corps et les visages ne lui inspirèrent point que des portraits ; toutes ne sont point vêtues ; beaucoup ne sont plus que des

nymphes et des sultanes et se tiennent dans l'attente voluptueuse du sommeil ou du bain, de l'amour et du plaisir. La plupart de ces femmes sont nues ; mais, toutes ne le sont pas de la même façon et, tandis que plusieurs, comme la *Source* et l'*Angélique*, sont encore virginales, d'autres, comme la *Vénus Anadyomène*, offrent la certitude de leur épanouissement ; certaines, enfin, comme les nonchalantes *Odalisques*, expriment avec orgueil, dans leur abandon, le poème incomparable de beaux corps sans défaut. « Ingres, a dit justement Charles Blanc, est, je crois, de tous les peintres modernes celui qui a le mieux exprimé non pas la volupté des chairs, mais la volupté des formes. » Le fait est que nul ne sut jamais mieux que M. Ingres, dans les temps actuels, tracer de la beauté, par un choix de lignes heureuses, la forme idéale. Alors que beaucoup de grands maîtres du même siècle, un Manet par exemple, ne goûtent de la femme que le charme réaliste ou pervers, lui n'entend point choisir, pour épouse à son rêve, quelque actuelle amoureuse ; mais de ses doigts émus, ce muet adorateur couche sur la toile et les coussins d'Orient la nerveuse élégance des maîtresses en qui, comme un sculpteur de l'ancienne Athènes, il aime à réunir le plus de perfections. Ainsi, tandis que l'*Olympia* offre devant nous, avec un froid orgueil, l'ardeur chaude et tenace de son corps menu, de forme un peu grêle, la grande *Odalisque* de la salle des Etats tourne vers nos regards, par une flexion douce, l'un des plus harmonieux visages de jeunes femmes que peintre ait jamais fixés. La douceur du cou mince d'*Olympia*, sa bouche et son nez d'enfant retiennent captif le désir, mais, que peut celui-ci devant la sereine quiétude de cette grande *Odalisque* dont l'œil calme et limpide ressemble au ciel clair d'un été sans nuage ?

Ici les pas s'arrêtent ; on est enchanté ; on ne conçoit rien de plus beau que cette hanche longue et tendue comme une harpe, semblable à celle de la grande *Diane*

de Jean Goujon ; que ce bras d'un contour délicat et, sur la blanche poitrine, aperçu de profil, ce sein adorable et de la plus parfaite forme qui soit au monde. Là, le maître a donné l'expression la plus haute de son génie, là se trouve réuni, avec magnificence dans le modelé limpide et la moelleuse souplesse de ce corps noble et beau, le plus svelte assemblage de fines proportions.

Rien de comparable au geste de ces longs et beaux membres, à la flexible mollesse de ce torse plus souple qu'une liane des forêts, à ce sein doux et renflé, au tour de ces épaules, à la tranquille grâce de tout le corps entier. Ici tout est charmant, limpide, coloré, et, devant le spectacle de cette femme onduleuse, reviennent dans le souvenir, à propos de M. Ingres et de son art parfait, ces mots de M. Taine sur le pur Raphaël : « Le Sanzio est un vigoureux et magnifique sultan. S'il a aimé, il n'a aimé que les contours de la belle chair nue ; ses immenses femmes nues ont une tranquillité d'impudeur sauvage, semblable à celle des cavales. » Ainsi est la grande *Odalisque* ; elle a de clairs et doux yeux de gazelle ; ses jambes ont la finesse de race de celles de l'antilope et, sous la lente quiétude de son corps charmant, sommeille la fièvre active de l'ancienne liberté.

Mais, il est une autre odalisque ; celle-ci n'a point la même majesté calme, et M. Ingres la montre dans la molle attitude d'une beauté endormie. Sa tête fine et blonde, comme colorée du rêve mystérieux qui l'habite, repose avec langueur sous le bras replié ; les seins sont saillants, la hanche découverte et tout le corps offert repose, avec une impudeur provocante, dans le désordre du lit que ne visite aucun maître. Ici le décor oriental, l'esclave abyssinienne accordant sa musique et la silhouette bronzée de l'eunuque méfiant ajoutent, à l'ensemble de ce fameux tableau, un charme captivant de mystère et d'amour. On songe devant cette femme sensuelle et prisonnière à la *Fille aux yeux d'or*,

à cette enfant lascive du génie de Balzac, agenouillée devant Marsay ou couchée à ses pieds et disant, dans l'entière soumission de son cœur : « Prends-moi, comme on goûte, en passant, une fleur dans le jardin d'un roi. » L'odalisque est cette fleur d'un Orient séducteur qu'a connu M. Ingres (1) ; mais ce n'est point la seule, avec sa grande aînée, des captives charmantes de tout le beau harem. Il y a la *Baigneuse au turban* de la salle du Louvre, d'un contour si nerveux et si fort, d'une si chaude couleur que Gautier disait d'elle que c'est comme une statue grecque « brunie avec les tons fauves du Giorgione ». Ici tout concourt à donner de la beauté l'image harmonieuse : le geste oblique de la tête, l'abandon des bras et des jambes, enfin la plénitude de ce dos magnifique, plus poli que celui des statues. Qui n'a vu la *Baigneuse*, assise, humide encore de l'eau du bassin, sur le bord de sa couche, ne peut concevoir à quel point d'affectueux raffinement, d'adoration émue M. Ingres poussait son culte de la femme.

C'est devant cette *Baigneuse*, cette *Baigneuse* dessinée et modelée avec amour, d'une carnation si vivace, si chaude, d'un contour puissant et souple à la fois, qu'on peut admirer, comme l'a dit Gustave Geffroy, à quel point

(1) Voir : l'*Odalisque* (du Legs Roger Galichon, au Louvre). « Son idéal féminin fut tout oriental », dit, parlant de Ingres, M. Henry Lapauze (*les Portraits dessinés de J.-A.-Dominique Ingres*). Et, M. André Fontainas (*Histoire de la peinture française au XIX^e siècle*) : « Amoureux de la pulpe de la chair, Ingres l'est visiblement ; il adore les fraîches nuances du tissu de la peau, les traits sains, élégants d'un corps jeune, ferme et robuste. » A ce point de vue, l'œuvre féminin de M. Ingres contient deux portraits saisissants de grâce, expressifs de jeunesse. C'est le portrait de M^{me} *Panckouffe*, née Bochet, exécuté à Rome, et ce surprenant portrait de M^{me} *Aymon*, dite la *Belle Zélie*, actuellement au musée de Rouen, daté de 1806, d'un caractère étonnamment libre, oriental et qui, par la fraîcheur même du visage, l'extraordinaire simplicité avec laquelle sont peints les yeux ardemment noirs, la bouche ouverte sur l'émail des dents, les accroche-cœurs ramenés sur le front, à la Chinoise, annoncent déjà Manet, le Manet d'*Olympia* et de *Lola de Valence* !

« les femmes nues de M. Ingres sont plus nues que les autres femmes de la peinture » ; à quel point aussi l'artiste, en les dévêtant, a su témoigner dans son art de cette passion sourde, de cette chaleur secrète que les poètes d'Arabie et de Perse enfermèrent jadis dans des strophes gonflées de sève comme des fruits mûrs mais que lui, le magnifique maître, garda toute sa vie cachées sous « cette froideur apparente » dont Gauguin a parlé, cette froideur qui n'était qu'un voile pudique jeté, devant les sots et les ignorants, sur les épaules de ses modèles.

Ainsi, voilà bien cette maturité de la beauté, cet épanouissement de la femme en son âge balzacien le plus embelli d'amour et de joie, voilà bien le « régal sensuel » dont les Goncourt parlaient à propos de ses œuvres ; il existe tout entier dans le dos et les genoux, dans le geste et le regard de la *Baigneuse* du Louvre !

Les odalisques reposent, couchées dans l'allongement de leurs beaux corps charmants ; la *Baigneuse* est assise ; mais l'*Anadyomène* du musée de Chantilly, la *Source* et l'*Angélique* du Louvre sont nues et debout, dans l'attitude des nymphes. Certes, de toutes les trois, l'*Angélique*, enchaînée au rocher de l'île des Pleurs, est la plus virginale. « Le jet correct d'une Andromède, ainsi que Paul de Saint-Victor l'a écrit, s'y mêle à la sveltesse d'une fée gothique » ; les seins sont petits et soulevés d'effroi, la belle gorge est émue et le visage en larmes, mais les hanches fines et minces sont comme les hanches des vierges. Dans la *Source*, au contraire, elles sont plus évasées, les jambes sont plus fermes, et « cette merveilleuse ligne du torse vivant » que Théodore de Banville admirait en elle court, au long de son corps et, de l'eau de l'urne renversée à celle du bassin, descend avec une grâce souple et tranquille jusqu'aux pieds de la jeune nymphe. Cependant l'*Anadyomène* se dresse sur la mer ; elle tord ses longs cheveux et l'accent de sa beauté est d'une telle séduction que les Amours vaincus s'assemblent autour

d'elle, embrassent ses genoux et proclament la merveille de son triomphe.

* * *

Voilà les femmes de M. Ingres, les filles de son génie ; elles se tiennent, devant nous, dans les attitudes que le peintre leur a données. Qu'elles soient vêtues ou sans voiles, toutes sont des sœurs identiques ; elles ont le même air et la démarche égale : elles sont sans défaut comme leur noble et grand maître. On a dit souvent d'elles qu'elles sont le témoignage d'une sensibilité plus voluptueuse qu'ardente. Il est vrai ; mais cette volupté est d'une qualité rare ; elle trahit, chez l'artiste, un sentiment des formes, une connaissance si pure de la beauté que c'est comme un chant limpide et d'une onde très parfaite.

Est-ce à dire que, dans l'œuvre du peintre de Montauban, la nature corrigée ne soit plus offerte à l'œil qu'embellie par l'artiste ? Certains morceaux de nu, comme la *Baigneuse* du Louvre, les portraits d'une intensité de vie si fiévreuse, ainsi que ceux de M^{mes} de Sénottes et de Vauçay attestent, au contraire, le souci qu'avait Ingres de fixer sur la toile, à côté de celle des déesses, l'image des mortelles. Comment un grand artiste, animé d'une probité si scrupuleuse, eût-il aperçu, autrement qu'à travers la nature, les formes de la Beauté ? Certes Ingres a compris, devant les chefs-d'œuvre de la Renaissance, cette magnificence de l'impudeur païenne dont Raphaël est plein et que lui n'apercevait qu'à travers les corps souples et les traits charmants des dames du romantisme ; mais, c'est autour de lui que ce contemporain de David et de Prud'hon, puis, plus tard, de Nanteuil et de Constantin Guys, découvre la merveille de ces visages choisis que tant d'autres ajustent à la mode de leur temps, mais que lui, le grand divinateur, ne voit que par le regard de la beauté durable. Les nombreux

croquis, crayons rapides, esquisses, profils d'album qu'il a laissés de beaucoup de jeunes femmes de la Restauration et de l'époque suivante, coiffées de façon surannée et toutes délicieuses, indiquent assez bien le soin qu'il avait de chercher autour de lui, pour servir de modèles à son art, des figures vivantes.

« Ces minutieux portraits à la mine de plomb, où se fait le mieux apprécier (pour parler comme Baudelaire) le dur et pénétrant talent de M. Ingres », datent, pour la plupart, du séjour à Rome de ce grand artiste. Le portrait au crayon de *Paganini* est bien — dans cette manière — expressif de ces sortes de chefs-d'œuvre que le peintre accomplissait, ainsi qu'en se jouant, à la perfection. Il en est de même de certains dessins collectifs à la façon de ceux où il représente la *famille Forestier*, la *famille Gatteaux*, la *famille Stamaty*, *M^{me} d'Agoult et sa fille*. Mais où ce crayon, ce crayon si délié, si fin, au trait sobre et délicat atteint à la pureté, au charme le plus rare, c'est quand M. Ingres choisit comme modèles quelques femmes belles et jeunes de la société au milieu de laquelle il vit ou fréquente à Rome ou à Paris. A ce point de vue, il n'y a rien de si charmant que le portrait de la première *Madame Ingres* représentée sous son chapeau en cabriolet à la mode de 1813, que *Madame Gatteaux*, que *Madame Leblanc*, surtout que *Madame Destouches*, « cette jeune femme que coiffe (écrit M. Henry Lapauze) un chapeau fastueusement empanaché » et dont l'ensemble un peu pompeux, mais si caressant, si velouté, a tant de grâce pénétrante, exprime une séduction de la femme vraiment élégante, exquise et de tous points heureuse.

Là encore, dans le dessin autant que dans la peinture, M. Ingres apparaît l'admirateur intelligent, le dévot attentif et respectueux de la beauté des femmes. Au reste, le culte qu'il avait de celles-ci, quand elles étaient belles, se trahissait souvent — et cela jusqu'à l'extrême de sa verte vieillesse — par un respect exquis, une galanterie

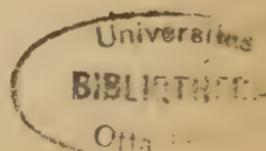
admirative dont elles étaient confuses. Ainsi, écrit dans ses *Souvenirs* Amaury Duval, « une charmante fille qui posait pour M. Ingres, me disait un jour : « Si vous saviez tous les cris d'admiration qu'il pousse quand je travaille chez lui ! J'en deviens toute honteuse ! Et, quand je m'en vais, il me reconduit jusqu'à la porte et me dit : « Adieu, ma belle enfant », — et me baisa la main. » Une autre fois M. Ingres disait, à propos de la même fille ou d'une autre, à son élève le bon peintre Jean Brémond : « Vois-tu, comme cette épaule s'attache à la poitrine ? Quels jolis petits plis de la peau près du sein ! » Et Jean Brémond ajoute : « M. Ingres aimait ces petits plis... »

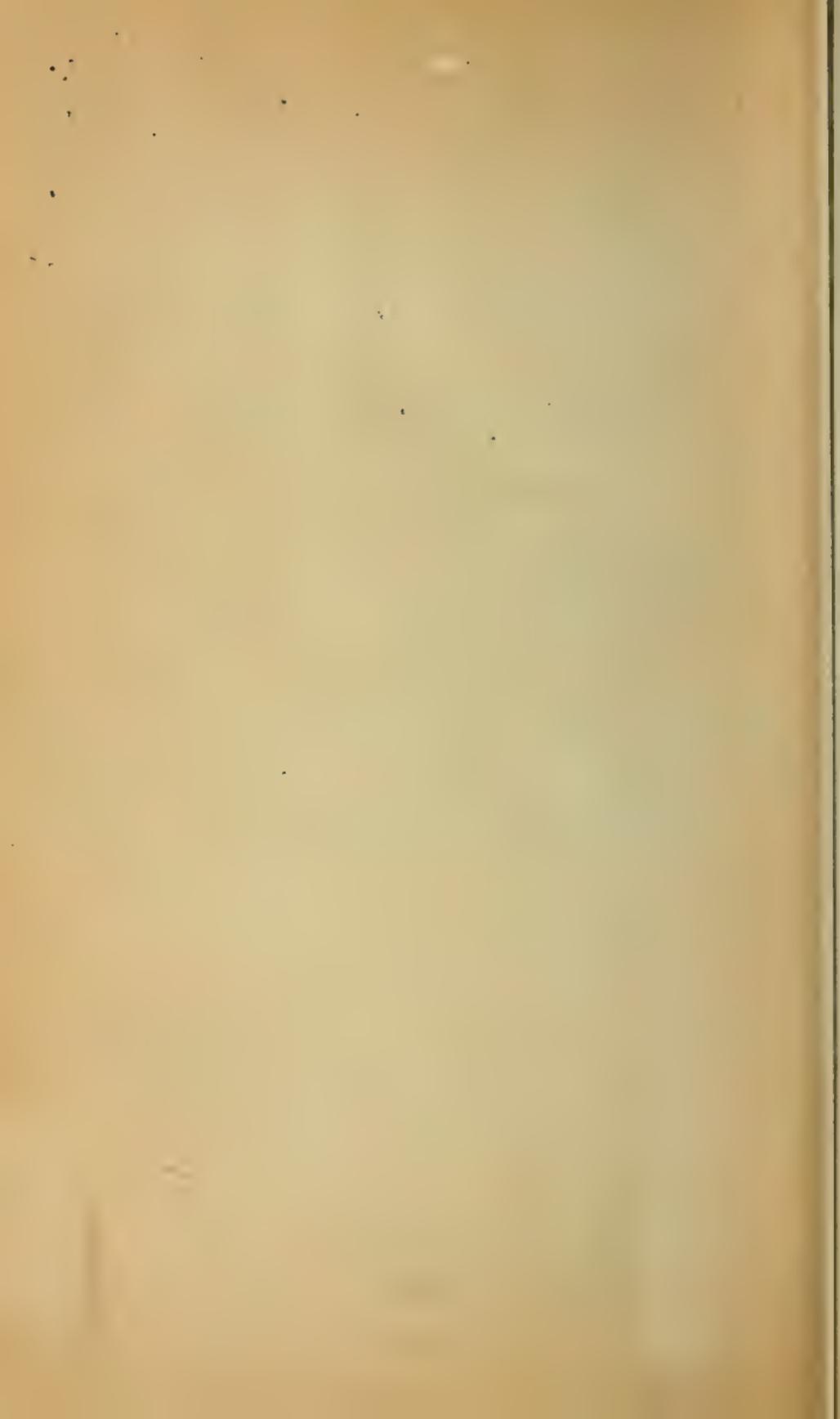
Ces traits, pris au milieu de tant d'autres, témoignent assez que, chez M. Ingres, la religion de la beauté était, comme pour les Grecs, la première de toutes. L'art n'était, pour lui, que le subtil moyen d'en rendre plus durable la grâce et la magique puissance.

Aussi fut-ce le meilleur du génie de Jean-Dominique Ingres de s'employer, jusqu'au seuil du tombeau, à défier la mort dont l'image abhorrée lui causait tant de souffrance et de lui opposer dans les plus achevés de ses ouvrages, avec une ferveur inlassable, les formes nues et vivantes de la beauté des femmes.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-Propos</i>	7
I. — Atala ou les souvenirs d'un enfant.....	15
II. — Une interprète de Racine : Mademoiselle des Œillets	25
III. — La nymphe à la coquille : Armande Béjart.....	63
IV. — La Belle Ourse : Mademoiselle de la Force.....	69
V. — Manon Le Cler : Histoire d'une danseuse.....	75
VI. — Les belles créoles de l'histoire et des lettres.....	81
VII. — La femme allemande dans l'œuvre de Stendhal... ..	139
VIII. — Les femmes dans l'œuvre d'Anatole France.....	171
IX. — Les femmes dans l'œuvre d'Ingres.....	195





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 7 1970

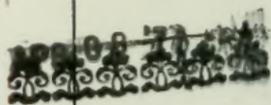
JBM
~~02 07 74 225~~

MAR 3 1970

~~NOT~~

~~lib. m.~~

~~30 07 74 225~~ ^{not} _{BM}



NOV 27 1990

24 NOV. 1993

20 NOV. 1990

16 NOV. 1993

APR. 18 2006

UO1 4 DEC 2005

CE



a39003



002327095b

CE PQ 0145 . 8

.W6P5 1919

C00 PILON, EDMON ASPECTS &

ACC# 1383140

